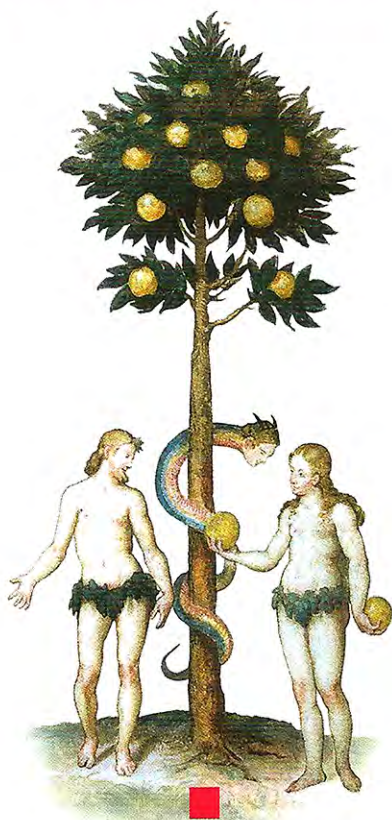


ANNICK
DE SOUZENELLE

Le Seigneur et le Satan

Au-delà du Bien et du Mal



ALBIN MICHEL

Le Seigneur et le Satan

Annick de Souzenelle

Le Seigneur et le Satan

Au-delà du bien et du mal

Albin Michel

INTRODUCTION

Sur les pas de Nietzsche

Sur les pas de Nietzsche, à Èze, en ce petit village qui sans doute doit son nom – « la vie », *ê zôê* – à une antique fondation grecque, j'ai trouvé la vie. Sur le sentier qui dégringole vers la mer, j'ai mis mes pas dans les siens et trouvé le chemin de mon Seigneur.

Depuis quinze ans j'étais en quête.

En rupture avec l'Église romaine dans son moralisme et son rationalisme étroits de l'époque, j'errais à la recherche d'un sens à donner à la vie. Tout ce qui m'entourait me paraissait non-sens. Depuis la guerre de 1914 qui avait détruit ma famille jusqu'à celle que connurent mes vingt ans, tout me paraissait absurde. Pourtant, dès ma petite enfance, j'avais perçu la réalité d'un autre monde dont personne n'était capable de me rendre compte.

En 1956, après la mort d'un ami très aimé, je rencontrai celui qui avait été, si ce n'est son maître, en tout cas un compagnon de route spirituelle, un homme qui avait donné un nouveau souffle à mon ami chrétien ; il s'appelait Fred Bérence et avait écrit de beaux

Le Seigneur et le Satan

livres sur le Quattrocento, une vie de Léonard de Vinci, une autre de Laurent de Médicis en particulier¹. Ces ouvrages m'éclairèrent sur l'apport culturel infiniment riche des qabbalistes alors chassés d'Espagne et réfugiés dans le midi de la France et le nord de l'Italie ; la puissance de leur pensée symbolique vint vivifier ma culture religieuse occidentale que la théologie scolastique avait étouffée ; elle me permit de nommer ce qui m'avait fait fuir l'Église, son vide absolu du souffle de l'Esprit-Saint. Pendant plus d'un an, chaque semaine, accompagnée de l'épouse de mon ami décédé, nous écoutions Fred Bérence qui nous consacrait une longue soirée. Ce fut un régal.

Je reviens à Èze, autre régal ! Je visitai ce village méditerranéen au printemps 1958. Je rencontrai alors une femme, épouse d'un peintre qui exposait là et dont j'admirais les œuvres ; elle s'appelait Claire Périgord, je n'ai pu oublier son nom tant elle fit sauter le bouchon qui obstruait ma vie ; j'appris par la suite qu'un jour elle était partie soigner des lépreux en Inde où elle avait fini ses jours. Étrange femme ! En effet, au cours de ma visite, elle me dit soudain :

– Vous, madame, vous connaissez Fred Bérence.

– Oui, mais comment le savez-vous ? lui demandai-je, interloquée.

Et, touchant son oreille droite, elle me répondit :

– On me dit...

Je restai sans voix ; c'est alors qu'elle ajouta :

– Vous, on vous attend au 96, boulevard Blanqui à Paris.

Introduction

Qu'est-ce qu'il y a au 96, boulevard Blanqui à Paris ?

– L'Église orthodoxe de France, on vous y attend, conclut-elle.

Bouleversée je la quittai, n'ayant qu'une hâte : me rendre boulevard Auguste-Blanqui à Paris.

Je dis tout de suite que, petite enquête menée, personne ne connaissait Claire Périgord boulevard Blanqui et j'appris par la suite qu'elle n'était pas orthodoxe ; donc apparemment aucun prosélytisme, mais étrange claire-audience. Cette femme fut pour moi l'ange dont la tradition chinoise dit qu'il apporte aux êtres leur « mandat du ciel ».

De l'Église orthodoxe je connaissais les admirables chœurs russes alors enregistrés sur disques, mais aussi un livre que m'avait laissé mon ami décédé : *J'ai été moine au Mont Athos*, écrit par un moine d'Occident resté anonyme. Ce livre m'avait très profondément touchée, mais je ne pensais pas alors qu'il était un message ; j'étais aussi à cent lieues de penser qu'il puisse y avoir des orthodoxes occidentaux, et moins encore une Église orthodoxe occidentale. Et c'est cela que je découvris au 96, boulevard Blanqui à Paris !

Ma vie bascula.

Je rencontrai là le père Eugraph Kovalevsky, fondateur de cette Église, arrivé en France avec la diaspora russe ; il ne voulait en aucun cas enkyster une orthodoxie russe en ce pays d'accueil, comme le firent ses contemporains, mais faire ressusciter de ce sol occidental son passé orthodoxe, celui du premier millénaire, époque durant

Le Seigneur et le Satan

laquelle l'Église, à l'image de la divine Trinité, était une en plusieurs personnes, toutes égales entre elles...

L'histoire de l'Église de mon enfance ne commençait qu'au ^x^e siècle avec Anselme de Cantorbéry, confirmée par saint Thomas d'Aquin au ^{xiii}^e siècle. Mais du premier millénaire il n'était pas question, et lorsque je m'en étonnais, mes maîtres à qui je faisais encore confiance noyaient mon interrogation dans une inconsistante réponse.

Le père Eugraph, lui, était un prophète ; il bouleversa mon cœur. La première fois que je le rencontrai, ce fut au cours de la liturgie qui fêtait la divine Trinité. Il dansait la liturgie. Son homélie n'était qu'un chant d'amour qui ressuscita en moi l'expérience que j'avais eue de la divine Trinité étant enfant ; pour la première fois j'étais consolée du jouet cassé qui me restait entre les mains après cet « enlèvement » et qui ressemblait à un cerf-volant de structure triangulaire brisé.

Je quittai ma vie professionnelle de province pour revenir habiter Paris et suivre les cours de théologie qui enfin donnaient sens ! Théologie apophasique tirant l'étudiant hors de l'exil collectif et réducteur et l'invitant à escalader les différents niveaux du réel caché, soutenu par les anges, pour approcher le Bien-Aimé, et cela, dans le souffle enfin retrouvé de l'Esprit-Saint.

L'enseignement du père Eugraf était de feu, son charisme une chaleureuse lumière, celle qui était sa vie

Introduction

même. On aurait voulu danser avec lui les liturgies qu'il célébrait tant leurs richesses ressuscitaient celles tout endormies jusque-là des plus grandes profondeurs de nos êtres. Oui, un prophète, dis-je. Mais Jérusalem a toujours tué ses prophètes ; ils dérangent l'ordre établi, et l'Église orthodoxe russe en France rejeta celui-là. Seul un saint homme, l'archevêque Jean de San Francisco (canonisé depuis cette date), imposa le sacre du père Eugraph à l'Église russe – hors frontière – à laquelle il appartenait – elle était alors séparée de l'Église mère dont le patriarcat était resté en Russie soviétique, et réfugiée aux États-Unis.

L'Église orthodoxe de France obtenait enfin un statut canonique juste, mais il fut de courte durée. Deux ans après le sacre de l'évêque alors nommé Jean de Saint-Denis, l'archevêque Jean mourait subitement et son patriarcat rejeta l'Église orthodoxe de France. Usé par le travail et le chagrin, l'évêque Jean Kovalevsky ne survécut que quatre ans à son consécrateur ; il nous quitta à son tour en janvier 1970. Depuis, le cours de la vie de cette Église rentre sous les sables pour ressurgir sans doute un jour, car son fondateur a fondé plus que de l'éphémère... et dans le cœur de chacun de ses disciples, la disparition du maître extérieur a donné naissance au maître intérieur.

Mon propre cœur commença de dire et sa plainte et son émerveillement, voire la jubilation de sa Présence, mais aussi le deuil de l'absence. En cette même épreuve, le poète soufi ne dit-il pas : « L'amour est sans chagrin

Le Seigneur et le Satan

au cœur même du chagrin² » ? Comme je me retrouve en l'amour de cet incomparable « fou de Dieu » !

Je me dois ici, pour la compréhension de cet ouvrage, de revenir un peu en arrière, deux jours avant la mort, que je me refusais de soupçonner, de l'évêque Jean. Alors qu'en proie à une violente douleur physique l'évêque, allongé sur son lit, me dictait encore quelque courrier, une question brûlante me vint aux lèvres, question dont je sentais confusément l'urgence d'en obtenir une réponse claire.

– Est-ce une question de théologie ? me demanda-t-il.

– Oui, lui dis-je, car elle concernait le problème du mal.

Se redressant soudain, tel le mât d'un navire en détresse, il me dit :

– Alors, parle !

Et je parlai.

– Oui, Annick, mais il ne faut pas le dire, fut sa réponse.

Nous échangeâmes encore autour de ce sujet brûlant qu'il conclut en adoucissant un peu le verdict premier, puis, avant de s'étendre, épuisé, il laissa tomber ces derniers mots :

– Annick, l'anthropologie chrétienne n'est pas née !

Ce jugement venait confirmer celui de Nicolas Berdiaev dont les livres étaient pour moi une merveilleuse nourriture complémentaire de celle que nous prodiguait l'évêque Jean ; or, dans ses ouvrages, cet éminent philosophe chrétien affirmait comme en un leitmotiv : « On

Introduction

ne peut plus se contenter de l'anthropologie patristique, scolastique ou humaniste³. »

Je crois pouvoir dire aujourd'hui que cette conversation, quasi ultime, avec mon maître fut le viatique reçu de lui pour le tout nouveau chemin qui s'ouvrait alors devant moi. Car si lui allait mourir, moi je mourais au « vieil homme ». Pendant sa dernière nuit en ce monde, alors que je le veillais à l'hôpital après l'opération chirurgicale qu'il avait dû subir d'urgence, il me fit don de sa jubilation.

Le deuxième événement qui a marqué ma vie de son sceau indélébile, à cette même époque, fut ma rencontre avec Emmanuel Lévyne, un qabbaliste enseignant au fond d'un douteux café des environs de République à Paris, où je me rendais chaque dimanche après-midi. Le qabbaliste m'ouvrit largement la fenêtre qu'avaient entrebâillée ceux du Quattrocento, dont je ne pouvais me douter à cette époque qu'ils me faisaient un signifiant clin d'œil. Emmanuel Lévyne invitait ses étudiants à travailler sur chaque mot, chaque lettre de la Torah, chacun porteur d'une énergie divine illuminant le sens profond du texte. Et plus le sens m'était révélé, plus je découvrais, intimement lié à lui, celui des Évangiles que la sagesse divine voile.

Mais si j'interrogeais ces textes, eux aussi, personnes vivantes, m'interrogeaient et me vérifiaient, ne se révélant qu'aux vrais amoureux de Dieu. Et si je parle au passé, évoquant la découverte de cette expérience, cela reste vivant aujourd'hui. L'exigence est terrible et merveilleuse. À la fin de mes études, jamais finies – mais

Le Seigneur et le Satan

je dus quitter le professeur, son engagement antisioniste étant devenu incompatible avec la reconnaissance que j'éprouvais envers Israël, pays de qui je recevais enseignement et hospitalité avec largesse –, Emmanuel Lévyne m'écrivit : « Lorsqu'on va au fond de la qabbale, on ne peut que rencontrer le Christ. » En elle, en lui, judaïsme et christianisme sont UN dans leurs richesses respectives propres.

Je « mangeais » les Évangiles en même temps que la Torah, bouleversante eucharistie qui me nourrit encore quotidiennement. Elle nourrit très vite ma vision du texte de la Genèse concernant la création de l'Homme* et s'ouvrant donc sur une toute nouvelle anthropologie. En celle-ci, le mal n'a pas d'essence propre. L'Arbre de la Connaissance n'est pas celui du « bien » et du « mal » mais celui de ce qui est « accompli » de l'Homme et « non encore accompli » de lui, ces deux termes s'appliquant d'ailleurs aux deux modes fondamentaux du verbe hébreu, j'y reviendrai.

Lorsque la première édition du *Symbolisme du corps humain* parut en 1974⁴, affirmant cela, quelle ne fut pas ma joie de me voir confirmée par ce qui est dit dans les *Dialogues avec l'ange* dont Claude Mettra, alors directeur de France Culture, vint m'apporter le manuscrit. L'ange dit : « Le mal n'existe pas, mais seulement la force non transformée⁵. » Une force voire une violence dont je parlerai plus loin.

* Avec une majuscule quand il s'agit de l'humanité (hommes et femmes).

Introduction

Je me dois enfin d'apporter un troisième élément ayant contribué à la transformation radicale de mon être, datant de la même époque mais plus intime celui-ci : mon mariage et mes deux maternités. C'est à l'Église orthodoxe que je rencontrai Geoffroy ; il me fit entrer dans un cercle d'amis, hommes et femmes qui par leur plume rendaient compte de leur recherche assoiffée d'une « tradition primordiale ». Ils tentaient de retrouver la *shruti*, l'audition intérieure de la Parole divine qui se cache derrière l'écriture des Livres sacrés de l'humanité. Ils cherchaient le réel sous-jacent de ces textes traditionnels comme les physiciens de l'époque le découvraient dans la nature. Ils disaient de la tradition qu'elle n'est pas une morale, mais une métaphysique, et tous, contemporains des événements de Californie en 1964, de France en 1968, sentaient l'imminence d'une révolution fondamentale des consciences qui emmena l'un d'eux, Raymond Abellio, à titrer l'un de ses livres *La Fin de l'ésotérisme*⁶, pensant que ce qui était caché, comme l'annonce le Christ, allait paraître au grand jour. Tous espéraient être les Galilée des sciences spirituelles ; s'ils ne le furent pas, ils apportèrent certainement un élan à la dynamique qui commençait en effet de chavirer le monde vers une mutation irréversible.

Je suis convaincue que la justesse de leurs œuvres concourt aujourd'hui à l'émergence d'hommes et de femmes qui, osant rompre avec le collectif, vont vers leur « personne » au sens le plus noble du terme. Je dois beaucoup à ces êtres qui cherchaient une authentique verticalisation au milieu d'un monde qui s'affaissait de

Le Seigneur et le Satan

plus en plus dans l'horizontalité d'un social de bon cœur mais individualiste et sans issue. Un cœur opératif n'est pas celui-là, il demande une ouverture amoureuse au mystère de l'ultime.

Il peut sembler étrange que j'aie été sensible aux œuvres de ces amis alors que ce que je recevais en même temps du père Eugraph me transportait. L'une de ces approches du divin n'excluait pas l'autre. À ce moment-là si avide de connaissance, je les vivais en complémentarité et ne me posais même pas la question de l'« étrange ». Aujourd'hui je peux dire combien ces voies se fécondaient l'une l'autre.

Celle de mes amis tenait en grande partie de l'érudition. Celle du père Eugraph, non dénuée de connaissance universitaire, était essentiellement expérientielle ; il vivait son union au Christ avec l'intensité qui en faisait jaillir le feu. Là était pour moi l'essentiel.

Ce sont mes maternités qui achevèrent de faire jaillir en moi ce même feu tant connu de mon enfance.

Pour être opératif, le cœur doit rester fidèle. Mais fidèle à qui, à quoi ? Je ne savais pas répondre. Était-ce à mes pères ? Au maître intérieur que dans son effacement l'évêque Jean avait fait naître en moi ? Celui-là m'enjoignait de parler, d'écrire... Je devais cependant être vérifiée...

Introduction

Mais n'était-ce pas juste vérification que le sens de ce songe vécu une nuit quelques mois après la mort de l'évêque Jean, comme s'il venait corriger son interdit ? Au milieu d'un marché de campagne ruisselant de vie, l'évêque alors vêtu comme un marchand se tenait debout derrière son étal regorgeant de légumes verts, salades et fruits de toutes sortes. Je m'arrêtais, émerveillée, et l'évêque-marchand, saisissant à poignée ces fruits célestes, m'en remplissait les bras plus qu'ils ne pouvaient en contenir, et me disait : « Prends, prends, prends !... » de son savoureux accent russe. Et moi j'entendais : « Parle, parle, parle – donne à manger la nourriture qui aurait été poison pour un peuple enfant mais qui s'impose aujourd'hui pour celui qui a grandi et qui a faim. »

Un autre interdit, quoique moins personnel celui-là, barrait cependant ma route : je ne pouvais oublier Maxime le Confesseur, père de l'Église qui, au VIII^e siècle, dans son *Traité du Mal* parlait de l'Arbre de la Connaissance, disant qu'« il est la création visible... Contemplée spirituellement, la création est l'Arbre de la Connaissance du bien ; sous son aspect matériel celui de la connaissance du mal ». Notre éminent théologien donnait ainsi au mal une existence propre, ce que contradictoirement il réfutait au début de son traité ; il établissait aussi une dichotomie radicale entre matière et esprit, ainsi qu'entre le corps alors identifié à la matière et l'esprit ; matière et corps étaient alors qualifiés de « mal ».

Le Seigneur et le Satan

Aujourd'hui, aussi bien du point de vue scientifique que théologique, nous ne pouvons nous accorder à cette vision maximienne.

L'exposé du théologien se concluait cependant avec plus de nuance : « Voilà comment il faut pour l'instant comprendre l'Arbre, selon une méthode déductive qui convient à tous. Sa signification plus mystérieuse est conservée dans l'esprit des mystiques et honorée de notre silence. »

Aujourd'hui, treize siècles plus tard, en ce temps de profond chaos, il semble que le silence doit être levé. Le mystique dont parlait Maxime le Confesseur est celui qui, par son travail intérieur et dans sa chair vive, a commencé de percer le mystère et de tendre vers le UN. De son côté, par la voie de son intelligence seule, l'Homme de science approche ce même mystère, mais en jouant les Icare aux ailes artificielles.

Son approche du UN est dénoncée dans le livre de la Genèse :

« Et le Seigneur-*Elohim* dit : Voici, l'*Adam* est capable du UN venant de celui-là, l'Arbre de la Connaissance... et maintenant empêchons-le d'avancer la main* et de prendre aussi de l'Arbre de Vie, d'en manger et de vivre continuellement (dans les temps)⁷. »

Autrement dit, si le ciel ne s'en mêle, l'humanité, l'*Adam* actuel, est proche de sombrer, livrée aux ailes

* Expression hébraïque signifiant « se suicider ».

Introduction

construites par les savantes techniques de son Icare moderne.

La sagesse de nos comités d'éthique, celle du Dédale faiseur de labyrinthes, est impuissante à calmer l'ivresse de cet Icare devenu fou de sa propre gloire. Seul le mystique, l'amoureux de Dieu, qui ne cesse de s'approcher de lui par la voie du cœur, peut agir, éclairer, aimer et faire monter l'Homme vers son Seigneur, l'armant de ses propres ailes, celles de sa noblesse.

Nous devons de toute urgence prendre cette voie.

C'est alors que je rejoins Nietzsche, auteur de *Par-delà le bien et le mal*, mais libérée de la hargne du philosophe, de la froideur corrosive de son être paradoxal, pour ne garder de lui que son inspiration toute dionysienne. Aujourd'hui sans doute n'aurait-il pas opposé la quête d'Icare à celle du mystique, mais aurait-il proposé de les unir dans leur juste rapport.

Nietzsche serait-il venu trop tôt ? Au XIX^e siècle l'humanité n'était pas prête à le recevoir, pas plus que lui ne semblait prêt à recevoir ce qu'il découvrirait sans hurler sa haine envers ceux qui, pensait-il, avaient caché la Parole. Et cependant la Bible comme les Évangiles nous font découvrir un Dieu qui, par sagesse, cache sa Parole.

« J'entendis la voix du Seigneur, dit Isaïe, et voici, il me dit : Va dire à ce peuple, vous entendrez et vous ne comprendrez pas, vous verrez et vous ne saisirez pas. Rends insensible le cœur de ce peuple, endurcis ses oreilles et bouche-lui les yeux pour qu'il ne voie point de ses yeux, n'entende point de ses oreilles,

Le Seigneur et le Satan

ne comprenne point de son cœur, ne se convertisse point et ne soit point guéri⁸. »

Sans doute parce que le Seigneur rend le peuple farouchement attaché à la coque d'un fruit menacé de destruction mais dont il n'est pas l'heure de goûter le cœur.

De même, le livre de l'Exode nous laisse stupéfaits d'entendre le Seigneur qui d'une part envoie Moïse libérer son peuple d'Égypte et d'autre part durcit le cœur de Pharaon lorsque, après chacune des plaies qui s'abattent sur son pays, le maître épuisé ne veut plus entendre parler des Hébreux, les renvoie et soudain, « le cœur endurci⁹ » les retient prisonniers plus rudement encore. Le Seigneur joue-t-il double jeu ? Non, mais de même qu'un enfant dans le ventre maternel n'est viable qu'au bout de neuf mois de gestation, de même le peuple hébreu ne peut vivre la désécurisation brûlante du désert qui va s'ouvrir pour lui à la sortie du ventre égyptien qu'après les neuf premières épreuves qui l'ont fait grandir.

Oui, « Dieu cache sa Parole, c'est au roi de la découvrir¹⁰ ».

Sans prétendre être dans le palais du roi, me tenant sur le parvis, je perçois de lointains échos des discours royaux ; je sens alors combien est vaine notre logique du dehors par rapport à celle du dedans qui embrasse dans un dépassement sublime toutes les contradictions. Bien sûr pouvons-nous penser qu'en nous-mêmes sont tant de contradictions ! Ne sommes-nous pas, comme chez le vieux père Karamazov, et Smerdiakov, le tueur, et le délicieux Aliocha, capables de sainteté¹¹ ? Cela n'est

Introduction

qu'un exemple car loin de moi l'idée de renverser les choses et de prêter à Dieu notre image, celle aussi de justifier le mal par la nécessité d'un plus grand bien ; et pourtant l'épreuve est nécessaire, elle est ontologique, elle est inhérente à la découverte de nos démons intérieurs, car ce sont eux qui font le mal et qui déclenchent alors les lois transgressées. Il n'y a jamais eu un Dieu qui punisse un enfant par une brûlure après que l'enfant a mis le doigt dans le feu bien que son père l'ait prévenu de cette loi. Non, Dieu est amour, il est UN, mais l'image que nous sommes de lui, multiple né du UN, du UN qui se vide dans le multiple, nous appelle à grimper jusqu'à lui le long de ce rayon de paroles lumineuses, arrivé diffracté à nos oreilles. Je grimpe le long de ce rayon et j'entends ceci : le Dieu qu'est l'Homme en devenir et qui déjà est car il est Dieu participe, lui, du créé et de sa dualité.

À cette étape s'impose le silence, silence de l'Instant, atome fulgurant du temps, émerveillant, qui seul sait.

Si j'ose parler au cœur de ce silence – autre contradiction ! –, c'est empoignée par une force venue d'un au-delà de moi, se conjuguant avec celle que suscite en mon cœur le désarroi de tant d'êtres devenus insensibles aux discours religieux traditionnels. La vraie tradition devrait être une révolution perpétuelle, tendue sur le fil rouge du verbe divin. Figées sur ce fil, les religions le trahissent. Or l'histoire des Hommes, cousue de lui, est une révolution perpétuelle. Celle d'aujourd'hui est

Le Seigneur et le Satan

peut-être pour l'humanité totale ce qui s'est joué autrefois pour les Hébreux, l'épreuve initiatrice d'une Pâque grandiose.

Car nous sentons bien que le monde se prépare à un imminent changement de paradigme, une mutation profonde. Déjà un clivage se fait de plus en plus sentir entre une population qui se rue dans l'Avoir pour fuir son vide, inversant toutes les valeurs et confondant le bien et le mal, et une autre qui plonge en son vide intérieur, en découvre la plénitude et, d'accomplissements en accomplissements, « au-delà du bien et du mal », va vers l'Être qui est Parole, émerveillement...

I

Du bien et du mal

Il est certain que c'est donner un grand coup de pied dans les valeurs éthiques dont notre civilisation s'est construite que de remettre en question les notions de bien et de mal. Mais celles-ci ne se sont-elles pas effondrées d'elles-mêmes ? Dans un ouvrage précédent¹, je disais que le cri des étudiants de Mai 68 : « Il est interdit d'interdire » réclamait avec violence des références ontologiques et signalait l'arrêt de mort de celles tout arbitraires et conventionnelles – le bien et le mal, le permis et le défendu – auxquelles se pliait encore la société de cette époque. Il n'est d'ailleurs nullement dans mon intention de cosigner cet arrêt de mort, mais de remettre ces valeurs à leur juste place. D'ailleurs la jeunesse d'alors ne s'y trompait pas et partait chercher qui en Inde, qui en Afrique ou chez les Amérindiens la réponse que l'Occident lui refusait et dont elle sentait qu'elle se trouvait ailleurs, mais un ailleurs qu'elle n'était pas encore capable de chercher à l'intérieur de soi ou en celui des textes sacrés ; aussi porta-t-elle sa quête à l'autre bout du monde ou dans de fallacieux et

Le Seigneur et le Satan

destructeurs paradis artificiels. Dans le même temps, ses aînés pour une part se laissaient saisir dans un puéril réactionnel en s'agrippant à l'ancien, et pour une autre part élevaient des temples au nouveau dieu, celui de la sexualité bafouée jusque-là dans son identification au mal.

Dans ce contexte confusionnel, où donc saisir le fil rouge, celui de l'œuvre au rouge des alchimistes – celui de l'Esprit-Saint – qui plonge tout d'abord dans la noirceur de ce confusionnel, pour tenter d'en hameçonner les éléments et de les reconduire ensuite, dans un processus ontologique, à leur juste réalisation ?

Où trouver ce fil rouge ?

À tout désir intense de lui, Dieu répond. Au désir de l'*Adam* biblique, symbolisé par une vapeur fluant de son cœur, Dieu répond en faisant s'écouler dans ce cœur un fleuve de feu². Puissance de l'amour capable d'ouvrir les portes les plus closes ! Celle qui me fut ouverte me donna accès au trésor resté intact au milieu des vicissitudes de l'Histoire, celui de la langue sacrée, l'hébreu.

À l'image des alphabets occidentaux, les lettres des textes hébreux étudiés pendant un premier temps furent pour moi de simples outils, inertes, conventionnels et choisis, utilisés pour former des mots capables d'exprimer des idées qui seules ont vie et parlent ; aussi cherchais-je le message divin dans les phrases de la Torah. Mais mon maître qabbaliste eut vite fait de démolir mes belles structures mentales en me conduisant au cœur du ballet que danse chaque lettre du Verbe divin, en me faisant goûter la saveur de chacune d'elles, dont le message est un miel

Du bien et du mal

céleste. Là seulement est le langage du cœur. Je ressentis alors le texte lui-même comme le disque dur d'un CD ; la voix divine, elle, ne se fait entendre qu'à celui qui « entre dedans »... Et les lettres, dont chacune est un seigneur, scrutent celui qui les scrute pour s'assurer qu'il est prêt à entrer dedans, entrer dans la danse. « Chantez et embrassez qui vous voudrez », disait ma comptine d'enfance.

J'embrassai alors la Torah avec les Évangiles dont je pressentis que le message était aussi dedans, en amont de leurs traductions.

La coque dure d'un disque est souvent symbolisée dans la Bible par celle d'un fruit. Celle de l'amande par exemple. *Luz* est l'« amande ». Son nom est aussi celui de la terre sur laquelle le patriarche Jaqob s'endort un soir, nous dit le texte biblique. Quitte à me répéter, car j'en ai souvent parlé³, je vais préciser ce texte ; il synthétise magistralement le chemin de l'Homme sur le disque dur de cette terre qui nous voit naître et puis mourir sans qu'on en comprenne bien le sens, pour introduire cette autre dimension de lecture qui éclairera mieux ce parcours.

Jaqob, troisième patriarche d'Israël, obéit à l'ordre du Seigneur : « Va vers toi* », que reçurent en Abraham, premier patriarche, tous ceux qui en entendent le sens⁴. Jaqob vient de rompre avec son enfance et ses valeurs

* Généralement traduit par une redondance : « Va, quitte ton pays... »

Le Seigneur et le Satan

infantiles, et tout particulièrement avec Ésaü, son frère jumeau, symbole de sa première identité encore animale – je rappelle que bien des fratries, voire des gémellités, dans les différents mythes de l'humanité, expriment les deux dimensions de l'Homme : l'une faite de son identité biologique encore animale, l'autre appelée à se dégager peu à peu de la première, son identité divine.

« L'Homme est comme un arbre planté à la rupture des eaux* », chante le psalmiste⁵ ; ses racines plongent d'une part dans les eaux d'En Haut – mystère divin –, d'autre part dans les eaux d'En Bas – mystère du créé et tout particulièrement de l'Homme qui récapitule le créé. Ces eaux séparées les unes des autres au deuxième jour de la Genèse sont immédiatement reliées par une sorte de cordon ombilical qui unit la semence divine déposée dans les eaux d'En Bas aux eaux mères de l'incrété.

Pour faire croître cette semence et assumer son identité divine, Jaqob, quittant la maison de son enfance, s'est différencié de ses eaux d'En Bas avec lesquelles tout être, au départ de sa vie, est confondu. Il devra maintenant y replonger consciemment pour reconnaître les énergies potentielles qui la peuplent et qui sont symbolisées par l'« héritage » qu'il vient de ravir par ruse à son frère Ésaü. Ésaü n'aurait été capable que de dissiper cet héritage dans le monde – sur le disque dur de la vie – pour édifier ses idéologies, construire ses sécurisations extérieures, voire assumer ses passions. Jaqob, lui, réalisera maintenant chacune des énergies qu'il a héritées

* Généralement traduit par « près d'un courant d'eau ».

Du bien et du mal

pour que, donnant leur information, elles construisent l'Arbre de la Connaissance qu'il est. Cela veut dire qu'il s'engage, au-dedans de lui, dans une dynamique nuptiale. La quête d'une épouse au pays de sa mère, objet de son voyage, est donc le symbole de ce grand œuvre intérieur. Cette dimension symbolique n'exclut pas l'historique, mais cette dernière n'est que l'arrière-plan du message biblique.

Je reviens donc vers le mot hébreu *Luz*, ce fruit de lumière qu'est l'amande dont la coque dure qualifie la terre sur laquelle Jaqob s'étend et s'endort en cette première nuit de voyage. Le mot *Luz* לוז est construit sur deux radicales, *Lamed* ל et *Zaïn* ז, qu'unit la conjonction de coordination *Waw* ו. La lettre ל indique la « direction vers » enrichie d'une connotation d'enseignement. La lettre ז est une « arme », j'ose l'appeler « arme mâle » car elle est celle dont tout être humain, homme et femme, devrait user pour pénétrer l'autre côté de lui, son féminin intérieur et l'épouser – car ce n'est pas la femme qui est sortie de la côte d'*Adam*, mais le féminin intérieur de tout *'Adam* (tout être humain), son autre côté, que dans un processus de différenciation Dieu a séparé de l'*'Adam* pour que ce dernier en prenne conscience et l'épouse⁶.

La lettre *Zaïn* ז préside d'ailleurs au mot *Zakor* זכר qui est le « mâle » par rapport à la « femelle » dans la dialectique qui qualifie l'*'Adam* (l'Homme au sens d'humanité) et qui ne s'applique que secondairement, pour la Bible, à la dimension animale de l'homme. Ce mot *Zakor* זכר est aussi le verbe « se souvenir » ; il est « pénétration (lettre *Zaïn* ז) du féminin qui contient

Le Seigneur et le Satan

(lettre *Kaph* כ) le principe (lettre *Resh* ר) », c'est-à-dire la semence divine. Tout être humain est appelé à se souvenir de son autre côté, pôle femelle de son être, dont je rappelle qu'il est le sanctuaire des richesses de l'« héritage », soit des énergies potentielles qui satellisent le noyau divin fondateur de l'être (le noyau de l'amande, berceau de la semence).

Cette terre appelée *Luz* invite Jaqob à découvrir en lui sa puissance mâle ontologique et à l'exercer. Endormi sur elle il fait un songe.

« Dieu parle par songe, par des visions nocturnes, quand tombe un profond sommeil sur les Hommes... alors il leur ouvre l'oreille et dévoile ce qui était scellé⁷... »

Ce « profond sommeil », *Tardemah*, qualifie aussi le sommeil de l'*Adam* lorsque Dieu procède à la différenciation entre lui et son autre côté ; il peut être lu comme « explorer le chemin de la ressemblance⁸ ». *Halom* חלם, le substantif employé ici pour qualifier le « songe » de Jaqob, invite à une danse extatique. Autrement dit, par ce sommeil, Dieu casse la coque de l'amande que symbolise le premier niveau de conscience de Jaqob à son départ, et lui dévoile le chemin qu'il doit prendre pour atteindre au noyau du fruit, sa pleine réalisation qui est ressemblance à Dieu. Jaqob voit alors se dresser devant lui une échelle parcourue d'anges qui montent et descendent et remontent encore jusqu'au sommet où se tient son Seigneur YHWH.

Du bien et du mal

« Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac... », lui dit le Seigneur qui en silence révèle au patriarche qu'il est aussi le sien, celui qu'il doit devenir et qui est car il est יהוה, « JE SUIS », un présent recouvrant tous les temps.

Ô instant divin, ombre d'éternité !

Et « JE SUIS » promet à Jaqob de lui donner cette terre, une infinité d'autres terres, ainsi qu'une semence nombreuse...

Zera', la « semence », n'est pas une postérité biologique promise à Jaqob, comme le laisse entendre le traducteur, mais la semence de l'Arbre de la Connaissance qu'il porte en lui et qu'il doit maintenant faire germer et croître. En ce sens, l'image de l'échelle, plus que celle de l'Arbre, évoque les différents niveaux de connaissance auxquels le patriarche est invité à atteindre. *Zera'* זרע, dont la dernière lettre est translittérée par le O français, est, me semble-t-il, la véritable étymologie de notre mot « zéro », qui, lui, est semence de toutes les mathématiques ; *Zera'* contient l'information des remises à zéro – morts et résurrections, mutations – qu'implique la croissance de tout être humain, pour atteindre à la ressemblance divine, c'est-à-dire au fruit de l'Arbre, au Saint NOM YHWH.

De même, les terres que le Seigneur promet au patriarche ne sont pas celles de l'espace extérieur à lui, mais les champs de conscience qui vont s'ouvrir en lui, soit ce que symbolise la chair lumineuse de l'amande ainsi que les différents barreaux de l'échelle. Ces champs sont le domaine des anges qui se font serviteurs pour l'Homme, exerçant pour lui rigueur et tendresse infinie,

Le Seigneur et le Satan

rigueur des lois ontologiques qu'ils incarnent et tendresse de l'« ami de Dieu ». À la fin de son parcours, Jaqob lutera toute une nuit avec l'ange Israël qui s'effacera devant lui et l'introduira dans sa terre et dans son NOM⁹.

Mais je reviens sur ce grand NOM de la « semence », *Zera'* זרע. N'est-il pas merveilleux de voir en elle la lettre *Zain* ז présider de son « arme mâle » deux lettres qui forment un mot dont on devine qu'elles ne peuvent qu'évoquer une instance femelle ; or ces deux lettres construisent le mot *Ra'* רע, celui-là même que l'on traduit par « mal » dans la dialectique bien-mal ! La lettre *Zain* du mot *Zera'*, la « semence », est une force destinée à pénétrer non le mal, mais le trésor encore inaccompli du féminin de l'être, soit l'« héritage » pour Jaqob.

Dans la lecture du texte que je raye, on ne peut que comprendre combien la femme, confondue jusqu'à aujourd'hui avec le féminin de l'être, a été identifiée, en voie de conséquence, avec le mal ! Il est de toute urgence de comprendre que la femme, comme l'homme, est un *'Adam* et que l'un et l'autre ont à faire œuvre mâle dans le féminin de leur être, soit pénétrer la partie « inaccomplie », *Ra'* רע, de leur intériorité pour en faire de l'« accompli », *Tob* טוב, et construire l'Arbre de la Connaissance ou monter l'échelle.

Si j'évoquais la personne de Nietzsche au début de ce livre, c'est parce que lui aussi a fustigé cette traduction biblique qui donne au bien-mal une valeur ontologique ; ainsi lorsqu'il écrit : « L'observation vulgaire,

Du bien et du mal

imprécise voit partout dans la nature des contraires (par exemple : chaud-froid) alors qu'il n'existe pas de contraires mais seulement des différences de degrés. Or cette mauvaise habitude nous a induits à vouloir aussi comprendre et analyser en fonction des pareils contraires la nature intérieure, le monde moral et spirituel. On ne saurait dire combien de propension à la douleur, d'arrogance, de dureté, de froideur distante sont ainsi entrées dans la sensibilité humaine du fait que l'on pensait voir des contraires au lieu de transitions¹⁰. »

Parlant ici du bien et du mal, Nietzsche ressent bien qu'ils ne sont pas des contraires, mais qu'ils marquent deux qualités distinctes d'une même chose dans une chaîne de « transitions ». À la lumière de notre actuelle analyse, ce mot évoquant une suite linéaire ne convient pas. Aujourd'hui sans doute le philosophe évoquerait-il plutôt une progression de la glace à la vapeur, suggérant un changement d'état, voire une verticalisation. Ce qui est regrettable, c'est que Nietzsche ait été la première victime de ce qu'il dénonce comme les conséquences de cette « observation vulgaire », à savoir la « douleur », l'« arrogance », la « dureté » des cœurs, la « froideur distante ». Ainsi, lorsqu'il clame sa fulgurante intuition d'un au-delà de la morale, il dit : « Dieu : l'Au-delà, l'Au-dessus, par rapport à la misérable morale de portefaix qui est celle du bien et du mal¹¹. »

On ne peut nier la recherche passionnée de Dieu de la part du philosophe ; celui-ci nous est attachant dans sa quasi-identification mystique à son Zarathoustra, mais un démon le dévore aussi, celui d'une solitude héroïque.

Le Seigneur et le Satan

Il meprise le « portefaix » qui ne peut être que sans intelligence et l'intelligent qui toujours, à ses yeux, est borné, se croyant détenir la vérité, alors que celle-ci, il le sait, ne peut se laisser posséder. Ce quêteur d'absolu ne fait œuvre mâle que de son intellect le plus froid, et s'il descend dans son cœur, c'est pour n'y rencontrer que le rejet de l'autre appelé durement « canaille ». Quand il se risque à voler plus haut, tel Icare, il se brûle au soleil qu'il n'est pas devenu.

Pas plus que lui je ne possède la vérité. Je ne fais que poser un jalon sur le chemin de l'Homme. Et ce jalon repose, sans que je l'aie voulu – mais ainsi s'écoule la rivière !... –, sur le mot hébreu *Zera'* זרע, la « semence » ! Puisse cette semence germer et croître dans l'axe de son plus noble devenir. Elle est déposée par Dieu au cœur du féminin de l'Homme en sa qualité d'« aide », *'Ezer* עזר, mot fait des mêmes lettres que *Zera'*¹². Notre traduction française est bien pauvre eu égard au mot hébreu qui dessine ce féminin matriciel visité de l'arme mâle et bouleversé par elle de telle sorte que le mot *Ra'* se retourne et devient *'Er*, l'« éveillé », le « vigilant », soit l'inaccompli soudain prêt à s'accomplir.

Cette semence que satellise l'infinie richesse des énergies encore inaccomplies habite tout être humain dans le secret des profondeurs des eaux d'En Bas. Ce n'est cependant pas le substantif *Ra'* qui apparaît le premier dans le texte biblique, mais son doublet, *Tob*, qui dès le premier chapitre de la Genèse est dit sept fois. Nous ne pourrions cependant accéder à son véritable sens que si l'on sait ce premier chapitre être présidé par le verbe

Du bien et du mal

« créer », *Bara'*, un *Bara'* qui « clignote* » deux fois dès le premier verset : « Dans le principe Dieu crée... »

Bere'shit Bara' 'Elohim peut être lu *Bara'-shit Bara' 'Elohim* dont la traduction est : « Crée, pose en fondement, crée *'Elohim*. » Cela veut dire que le verbe « créer » demande à être cueilli comme une perle pour scintiller de son vrai feu. L'un de ses feux se révèle lorsque la première lettre de ce verbe *Bara'* ברא est lue comme étant la préposition « dans » ; suit alors le verbe *Ra'oh* ראה qui signifie « voir ». « Créer » veut dire « poser dans le voir ».

Bara' ברא peut aussi être lu comme le « Fils (*Bar* בר) d'*'Elohim* (א) ». « Créer » c'est « poser dans le voir le Fils de Dieu », dans cette semence... car le mot *Bar* est aussi le « grain de blé ». Aussi ne pouvons-nous plus nous contenter de cette traduction du couplet qui ponctue chacun des jours de la création, à l'exception du deuxième, et qui exprime la belle satisfaction que le Dieu créateur a de son ouvrage : « Et Dieu voit que cela est bon (*Tob*). » Ne m'associant pas à cette autosatisfaction divine, il m'est permis de traduire : « Et Dieu voit parce que c'est accompli. » Dieu voit la semence devenue fruit !

Sept fois ce mot *Tob* célèbre l'accomplissement du créé qui déjà est, en Celui qui, au-delà des temps, est un présent éternel. Au jour UN Dieu voit la lumière seule et la qualifie du mot *Tob*. La ténèbre serait-elle mauvaise ?

* « Clignoter », *Remez* en hébreu, est traditionnellement ce qui invite le lecteur à découvrir un niveau plus profond du message écrit.

Le Seigneur et le Satan

Non bien sûr, elle est de l'inaccompli. Au deuxième jour où se joue un processus de différenciation entre les eaux d'En Haut et les eaux d'En Bas, soit entre le mystère de l'incrée et celui du créé, du totalement silence, Dieu se tait. En revanche, au sixième jour, celui de la création de l'Homme, Dieu voit non le « créé », mais ce qui est « fait ». Or ce faire qui préside au deuxième chapitre de la Genèse est une collaboration divino-humaine, une synergie qui donne sens à l'ontologie de l'Homme, à son retour nuptial à Dieu, dans la ressemblance. « Et Dieu voit tout ce qui est fait, et voici : *Tob Me'od* », *Me'od* étant un superlatif, une percée dans l'indicible divin, impossible à traduire.

« Écoute, Israël, dit la loi divine : tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton *Me'od*¹³ ! »

La lettre *Teit* ט préside à ce mot *Tob*, son dessin est celui d'un serpent qui se mord la queue ; il évoque aussi celui de l'« acrobate » ainsi appelé car il s'agit d'un homme totalement recourbé en arrière, dont la tête rejoint les talons, que l'on retrouve dans de nombreuses traditions et tout particulièrement dans la nôtre – je pense à celui de la basilique de Vézelay, sculpté dans un cartouche qui surplombe la tête du Christ en gloire. C'est dire qu'il signifie l'Homme totalement accompli. D'ailleurs la lettre *Teit* correspond, dans la numérologie traditionnelle, à la valeur 9, nombre qui ponctue tout accomplissement. Dans notre état d'exil même, les lois physiologiques obéissant aux lois ontologiques, l'enfant

Du bien et du mal

mûrit neuf mois dans le sein maternel avant de naître ; loi qui préside aussi, nous l'avons vu, à la sortie du peuple hébreu des eaux matricielles, *Maïm*, de l'Égypte, *Mistraïm*. C'est aussi à la neuvième heure que le Christ meurt sur la croix, disant : « Tout est accompli¹⁴. »

L'idéogramme premier de la lettre *Teit* est un bouclier rond – le bouclier protège de l'Épée ; le *Teit* devant le *Yod*, le neuf devant le dix, le *Yod* étant vécu dans la Bible comme la semence du Saint NOM YHWH, qui est une Épée, יהי¹⁵. Le Christ le confirme :

« Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'Épée¹⁶. »

Cette métaphore est des plus importantes et sera éclairée plus loin. Mais dès maintenant tout mathématicien sait que le neuf est proche du zéro, ce dernier ayant certainement pour étymologie le mot *Zera'* étudié plus haut et qui, en hébreu comme en arabe, est la « semence ». Toute semence doit mourir en terre pour germer, se faire zéro pour commencer de vivre au un puis au deux... jusqu'à un nouveau neuf ! D'accomplissements en accomplissements, l'Homme construit son Arbre, l'Arbre de la Connaissance, et en devient le fruit, le Seigneur de son être. Nous verrons bientôt qui joue le rôle de bouclier.

Le mot *Tob* n'est donc ni le « bien », ni le « bon », mais l'« accompli ». Que pouvons-nous préciser du mot *Ra'*, l'« inaccompli », c'est-à-dire du trésor d'énergies

Le Seigneur et le Satan

potentielles qui peuplent le féminin de l'être, ce dernier étant appelé *'Ishah* dans sa qualité d'épouse, *'Adamah* dans sa vocation matricielle ? À cette question un enfant de quatre ans de mon entourage vient de répondre. « Il faut que je vous parle de mon cœur profond, dit-il à ses parents en mettant la main à la hauteur de son nombril. C'est comme une mare ; sur la mare il y a un gros animal qui garde un trésor ; dans la mare il y a de l'or et des pierres précieuses ; c'est mon amour et ma bonté. »

On ne peut que s'émerveiller de la prescience de l'enfant, ou plutôt de sa participation spontanée à l'instant d'éternité dont son « cœur profond » est le siège, le palais du Seigneur qu'il est et qu'il sera... Dans le souffle de son devenir, de son « il sera », le palais du Seigneur, au départ, est plutôt habité d'animaux sauvages, ceux qui peuplent le pôle *Ra'* de son être et que son adolescence va bientôt découvrir. Ce sont eux aussi qu'une juste éducation – littéralement une juste « conduite hors de » – devrait révéler à l'enfant pour qu'il en fasse son *Tob Me'od*, un « trésor d'or et de pierres précieuses » ! Mais au cœur de ce palais repose aussi la semence symbolisée par la lettre *Yod* du Saint NOM et que la horde animale entoure. L'adolescent devra apprendre dans un premier temps à maintenir la violence de cette horde dans ses élans de générosité, certes, mais aussi dans la prison des interdits. Si cette première éthique se rigidifie en valeurs ontologiques, la violence animale refoulée détruit la personne. Si elle fait place à l'éveil d'une conscience personnelle, celle-ci donne accès à une liberté redoutable

mais royale que conditionne son obéissance aux lois du grand œuvre, vraies lois ontologiques celles-là !

Car l'Homme doit rencontrer sa violence ; elle est son trésor.

« Le royaume des cieux appartient aux violents, dit le Christ, et chacun pour y entrer doit pénétrer sa violence¹⁷. »

L'ange des *Dialogues* avec les jeunes Hongrois, évoqué plus haut, l'appelle une « force non transformée », cela le confirme. Et le confirme aussi le Coran dans sa poésie habituelle.

« Nous avons proposé le dépôt de nos secrets aux cieux, à la terre et aux montagnes, dit le Dieu de l'islam ; tous ont refusé de l'assumer, tous ont tremblé de le recevoir. Mais l'Homme accepta de s'en charger : c'est un violent et un inconscient¹⁸. »

« Ce verset grandiose fonde la dignité de l'Homme » ajoute Henry Corbin¹⁹, grand philosophe du soufisme chiite qui ose traduire le mot arabe *jahoula* par « inconscient ». Ce mot jusqu'ici compris comme « insensé » prend une tout autre dimension sous la plume du philosophe, dimension nullement péjorative mais désignant au contraire un sens non encore éclos, celui que recèle le potentiel contenu dans l'inconscient de l'Homme. Et ce potentiel est bien sûr celui de la force animale qui,

Le Seigneur et le Satan

réalisée, donnera la connaissance allant jusqu'au secret des dieux.

Cette envolée du philosophe nous donne directement accès à l'identité du mot *Ra'* de l'Arbre de la Connaissance. Ce mot peut être lu comme le « principe (lettre *Resh* ר) à la source (lettre '*Ayin* א) ». Mais sachant que le mot '*Ayin* est aussi l'« œil », le substantif *Ra'* signifie essentiellement le « principe à la source où l'on voit ». Dans la profondeur des eaux d'En Bas, à la source de l'Arbre de la Connaissance est la lumière. « La lumière est dans les ténèbres », dit l'évangéliste Jean²⁰. Et si nous reprenons la belle histoire du patriarche Jaqob, nous comprenons qu'invité à monter l'échelle en haut de laquelle est son Seigneur, il devra pour l'atteindre descendre un nombre égal de degrés dans les eaux les plus profondes pour voir peu à peu la lumière, et être vu. À la source, il verra son Seigneur et le deviendra !

Enfin, le même mot *Ra'* רע prononcé *Réa'* est l'« ami », le « prochain » ! « Aime ton prochain comme toi-même », demande le Dieu d'Israël à son peuple²¹. Autrement dit : « Le monde entier est en toi et toute l'humanité qui le récapitule ! » L'humanité, image de Dieu, est UNE, le multiple est UN. Cela signifie que chacun, responsable de soi, est aussi responsable du collectif. Chacun est invité à entrer dans la dynamique de cette double réalité apparemment contradictoire – mais Nietzsche avait raison, toute contradiction peut être dépassée et se construire en unité à un niveau plus élevé de l'être.

Du bien et du mal

Plus je vais vers moi-même, vers le UN à la source de mon être, devenant mon NOM, plus je vais vers les autres, concourant à leur accomplissement, voire à celui de l'humanité tout entière.

II

Le mariage *Tob-Ra'*. Le mythe de Tobie

Nommée Pandore, épouse de Prométhée, chez les Grecs, *'Ishah*, féminin de l'*'Adam* dans la Bible, cet autre côté voilé de tout être humain est un vide infiniment riche d'un potentiel destiné à être vu et réalisé, pour voir. Nous reviendrons sur l'intimité bien signifiante, me semble-t-il, de ces deux verbes latins, *viduare*, « vider », et *videre*, « voir ». Dans l'immédiat, remarquons que ce potentiel est encore appelé la « dette » que doit payer tout être humain. La « paix », *Shalom*, est essentiellement le verbe « payer la dette ». Il n'y aura de paix profonde que pour celui ou celle qui pourra dire dans une ultime mutation : « Tout est accompli. »

En hébreu, *Neshe*, la « dette », a pour pluriel *Nashim* qui est aussi le pluriel de *'Ishah*. Intimité profonde entre ces deux réalités ! Toute femme autrefois devait apporter une dot à son mari, celui-ci étant chargé de la réaliser... Antique mémoire, mais confusion...

Aujourd'hui, chacun de nous est invité à sortir de la confusion et à réaliser la dot que lui apporte son épouse

Le Seigneur et le Satan

interieure, soit la dette. Un texte hébreu illustre bien cela, le livre de Tobie.

Même si le texte original en est malheureusement perdu (nous n'en avons qu'une rétroversion venant du grec), l'histoire en elle-même est déjà très belle. Le nom de Tobie, *Tobihou*, est construit sur la racine *Tobh*, l'« accompli » de l'Arbre de la Connaissance. Le nom de l'Homme biblique est son programme de vie. Appelé à s'accomplir totalement, Tobie sera certainement conduit durant sa vie vers son inaccompli, c'est-à-dire vers son féminin intérieur pour célébrer ses noces avec son *'Ishah* dans un chemin de ténèbres.

Tobie est un Israélite déporté en Babylonie vers le VI^e siècle avant notre ère. La première image de son *'Ishah* est son épouse, Anne, déportée donc elle aussi, mais je dirais plutôt que l'exil de ce couple a sa cause profonde dans celui du féminin des profondeurs de Tobie que symbolise Anne, celui de Tobie n'étant qu'un face-à-face historique signifiant.

Au début du récit, elle revient de son travail apportant son salaire et de plus un petit chevreau qui lui a été offert en récompense de l'exceptionnelle qualité de son ouvrage. Tobie ne veut pas le croire et accuse son épouse d'avoir volé le chevreau.

Le récit qui suit nous permet dès maintenant de dire que cet homme a déjà fait un grand chemin intérieur, mais l'épreuve, la sienne propre et celle de son peuple, a éveillé en lui la férocité d'un obscur animal encore

Le mythe de Tobie

inconnu jusque-là, qui le rend amer, injuste, méchant même. Il compense sa situation d'exil en obéissant plus strictement que jamais à la loi de son peuple, bien qu'elle soit interdite par le maître des lieux et qu'il ait déjà connu la prison pour s'être dérobé à celle qu'il estime être caduque face à la loi de son Dieu. Mais cette violence qui nargue le vainqueur et déborde sur les siens le rattache à un collectif qui le décentre de lui-même. Et l'exil vécu comme un affront fait au peuple élu de Dieu le révolte au point qu'il a perdu sa rectitude intérieure et s'est laissé envahir par une ombre insoupçonnée. Il estime n'avoir plus droit au bonheur que symbolise le « chevreau », *Gedi* en hébreu, qui peut aussi être traduit par « ma joie » ; cette joie offerte par le vainqueur lui étant une insupportable provocation, il la rejette violemment ; toute joie est comme une injure, une infidélité faite à son Dieu. Il se couche et désire mourir. Si la suite du récit nous révèle que cet homme a déjà visité sa jungle intérieure et réalisé une grande dimension de lui-même, peut-être pourrions-nous dire dès maintenant que l'inconscient collectif en lui n'a pas encore été exploré...

Or un soir, alors que Tobie est étendu dans son jardin, plus amer que jamais et appelant la mort, un oiseau niché au-dessus de lui lâche sa fiente qui tombe dans ses yeux. Tobie perd la vue ! Aucune médecine ne pourra le guérir. Son épreuve est grande et sa prière monte vers Dieu pour qu'il soit délivré de cet opprobre. Mais en même temps que la sienne monte la prière d'une jeune femme, nous dit le texte : Sarah, veuve de sept maris

Le Seigneur et le Satan

successifs, supplie Dieu de la libérer de cette épreuve. Le récit va nous faire cheminer vers elle.

Sentant sa mort prochaine, poursuit le texte, Tobie désire mettre de l'ordre dans ses affaires et se souvient d'une dette qu'a contractée envers lui un homme nommé Gabaël, ce nom évoquant un haut lieu, en profondeur ou en hauteur, voire un espace vertical et divin. Tobie a copie de la reconnaissance de sa dette et désire rapidement régler la chose. Il fait appeler son fils, de même nom que lui, en sa forme construite, Tobit, et lui demande de se rendre chez Gabaël. Mais celui-ci habite un pays lointain et le jeune homme s'inquiète, il ne connaît pas le chemin. Comment s'y rendre ?

« Va chercher un homme fidèle qui t'accompagnera moyennant salaire », lui dit son père. Tobit étant sorti se trouve face à un homme jeune, très beau ; il se tient debout, les reins ceints, les pieds chaussés, comme prêt à se mettre en route ; de plus il connaît le chemin, il connaît aussi Gabaël ! Son nom ? 'Azarias, de l'hébreu 'Ezer, l'« aide », qui qualifie aussi le féminin, l'autre côté de l'*Adam* de la Genèse¹. En réalité 'Azarias est l'ange Raphaël, « celui qui guérit », mais il ne se fait pas reconnaître de Tobit qui, d'ailleurs, est encore incapable de « voir ».

La petite troupe se met en route, accompagnée du « chien », *Keleḥ*, l'animal qui « prend en main, assume (lettre *Kaph*) le cœur, *Leḥ* ». Comme l'oiseau venu éprouver Tobie, il est symbole de l'ange ; tous deux président aux mystères du cœur, mais le chien accompagne l'être jusqu'à l'ultime de lui-même dans la matrice de feu ;

Le mythe de Tobie

d'une fidélité parfaite à son maître, il profile une qualité d'amour indéfectible et sait conduire l'aveugle. Car ce grand voyage n'est autre que celui de Tobie aveugle, descendant à la verticale, « verticale divine » que désigne le nom de Gabaël, dans les plus grandes profondeurs de lui-même, sous l'image de son Fils intérieur, le Fils divin qui a commencé de grandir en lui.

La première nuit, Tobit, 'Azarias et le chien s'arrêtent auprès du H̱ideqel, l'un des noms du « fleuve UN, divin, qui s'écoule de l'orient du jardin de l'Éden pour arroser tout le jardin, et qui se divise en quatre têtes² ». Ce fleuve est la sève de l'Arbre de Vie planté avec l'Arbre de la Connaissance au milieu du jardin ; il est de feu, feu divin qui descend des eaux d'En Haut, traverse la matrice du crâne sous le nom du Pishon, puis la matrice de feu en laquelle il est le Guihon (la « Géhenne » en français) ; lorsqu'il sort de la matrice de feu, il se nomme H̱ideqel et se fait moins brûlant pour tenter d'extraire des eaux d'En Bas la sève de l'Arbre de la Connaissance qui naîtra de la semence *Yod* engloutie en elles au départ ; ces eaux d'En Bas sont celles de la matrice d'eau en laquelle le fleuve pénètre incognito sous le nom de Phrat.

Si 'Azarias et Tobit, sans oublier le chien, se reposent auprès du H̱ideqel, cela nous confirme la situation intérieure du père de Tobit : il est bien sorti des premières eaux matricielles et a déjà fait, comme nous l'avons senti, un grand chemin intérieur, mais il doit retourner consciemment dans cette matrice pour y déceler le nom du démon qui le dévore encore et qui s'exprime par la cécité. Le H̱ideqel est la partie du fleuve qui illumine et

Le Seigneur et le Satan

féconde le prophète, celui qui « voit les cieux ouverts » (les eaux dont il vient de se différencier et dont les messages lui sont alors révélés).

Le récit se poursuit par l'invitation que fait 'Azarias à son jeune compagnon de se laver les pieds dans le fleuve avant le repas. Tobit obéit et soudain, lorsqu'il s'avance, surgit des eaux un énorme poisson qui le panique. Ce poisson est le monstre qui dévorait Tobie et qui maintenant le menace encore en la personne du jeune homme. Mais semblable à Jonas qui, dans le ventre du grand poisson dévoreur, a supplié son Dieu de l'en délivrer et en a été vomi, Tobie, sans qu'il le sache encore, est sur le chemin de guérison. L'ange est là...

'Azarias dit alors à Tobit : « N'aie pas peur, mais prends le poisson par les ouïes et tire-le à toi ; puis prends de lui son cœur, son fiel et son foie ; ils nous seront d'une grande utilité pour la guérison de ton père. » Tobit obéit, il se saisit du poisson par les ouïes. Le verbe « ouïr » contenu dans ce mot n'est pas anodin : « Écoute, Israël... » Et le Seigneur entend et aide maintenant Tobit à pénétrer le poisson qui, dans un premier temps, avait mangé son père ; il en retire les trois éléments demandés et ramène au camp le poisson qui, cuit au feu, est mangé le soir même au repas que nos trois amis partagent. C'est donc au tour du poisson d'être mangé. Et la petite troupe repart le lendemain matin, munie des précieux remèdes.

Mais la nuit suivante, où dormir ? L'enfant est inquiet. 'Azarias le rassure : « Il y a ici un homme de ta famille nommé Raguël ; il a une fille, Sarah ; tout son bien

Le mythe de Tobie

doit te revenir, mais tu dois épouser Sarah. » Le jeune homme tremble soudain car, dit-il « j'ai entendu dire qu'elle avait déjà épousé sept maris et que tous étaient morts »...

'Azarias le rassure encore : « Lorsque tu seras entré dans sa chambre, vis avec elle en continence pendant trois jours et sois dans la prière. La première nuit, livre au feu le foie du poisson et le démon s'enfuira. La deuxième nuit, livre au feu le cœur du poisson et la purification s'accomplira. La troisième nuit passée, tu prendras Sarah dans la crainte du Seigneur. » Tobit a bien ouvert ses ouïes !

Tous trois se présentent donc chez Raguël et son épouse qui reconnaissent en Tobit un de leurs parents et l'accueillent avec joie. Anne, femme de Raguël, et Sarah, leur fille, versent même des larmes tant elles sont émues. Un repas festif est préparé pour lequel est tué un bélier. Le « bélier », *Ail* אֵיל, est l'animal qui a pris la place d'Isaac sur l'autel préparé par Abraham pour le sacrifice de son fils³. Son nom est fait de *El* אֵל, *'Elohim*, enserrant le *Yod* י, le Fils. Admirable symbole de l'amour du Père qui reçoit le Fils sur l'autel de la matrice de feu. Car si la première étape des trois voyageurs s'est révélée être celle du prophète sortant des eaux matricielles et marchant le long du Hīdeqel, cette deuxième étape est celle de la royauté ; cette partie royale du fleuve, le Guiḥon, n'est pas nommée, mais nous devinons qu'elle s'écoule dans le jardin de Raguël, faisant de cette demeure le symbole de la matrice de feu dont l'autel sera le sanctuaire des

Le Seigneur et le Satan

noces de Tobie et de la part de son féminin intérieur encore inépousé, soit celles de Tobit et Sarah.

Tobit dit à ses hôtes : « Je ne mangerai ni ne boirai ici aujourd'hui que vous ne m'ayez d'abord accordé de me donner Sarah pour épouse. » Raguël est alors saisi de frayeur et prévoit un nouveau malheur. Mais 'Azarias lui dit : « Ne crains pas de donner ta fille à ce jeune homme car c'est à lui qui craint Dieu qu'elle doit appartenir comme épouse, voilà pourquoi aucun n'a pu la posséder. » Raguël, à demi rassuré, met la main de sa fille dans celle de Tobit et rédige l'acte de mariage. Le repas n'en est pas moins joyeux et le jeune homme est conduit auprès de Sarah. Raguël demande cependant à ses serviteurs de creuser une fosse... Au petit matin, Anne, de son côté, demande à sa servante d'aller chercher le cadavre pour l'enterrer avant qu'il fasse jour... Mais la servante trouve les jeunes gens sagement endormis. Tobit a scrupuleusement obéi à 'Azarias !

On peut alors voir en Sarah, dont la prière avait été adressée à Dieu dans une commune montée d'encens avec celle de Tobie, une autre dimension du féminin, *'Ishah*, de Tobie. Les sept époux de Sarah morts après leur union à la jeune femme symbolisaient les sept mutations de l'homme avant qu'un dernier démon n'apparaisse. Ces sept étapes du « grand voyage nocturne » dans la partie *Ra' ער* de son être, ainsi que la présence déjà presque adulte du fils divin, Tobit, intérieur à lui et né de ces étapes, nous avaient permis de déceler la sainteté de Tobie. Mais il fallait encore aller plus loin...

Le mythe de Tobie

Poursuivons ce fabuleux récit. Le jeune Tobit exprime à 'Azarias son immense reconnaissance, mais lui demande encore une faveur : « Prends avec toi des bêtes de somme et des serviteurs et va trouver Gabaël ; tu lui rendras son écrit, tu recevras de lui l'argent et tu le prieras de venir à mes noces, car tu sais combien mon père compte les jours et je ne peux m'attarder. » Ce que fait aussitôt 'Azarias qui revient quelques jours après, la dette étant réglée, accompagné de Gabaël. Ce dernier bénit Tobit et lui dit : « Tu es le fils d'un homme excellent, craignant Dieu et faisant beaucoup d'aumônes... Que ta postérité soit bénie du Dieu d'Israël. »

En réalité les noces de Tobit et Sarah et le règlement de la dette ne font qu'un. Les deux événements marquent l'intégration de l'énergie qui avait commencé par dévorer Tobie ; puis, l'énergie nommée, symbolisée par le poisson, a été pénétrée par Tobit qui en a prélevé la bile, le cœur et le foie, avant d'en manger la chair. Ces organes témoins des éléments de la forge (matrice de feu) en laquelle a œuvré le « divin cuiseur » seront étudiés plus loin en tentant d'approcher le mystère divino-humain de la secrète alchimie de ce processus d'intégration, mais nous comprenons déjà que celui-ci se joue, pour sa part humaine, à travers le mariage des jeunes gens – celui de Tobie et son *Ishah* – et, pour sa part divine, à travers le règlement de la dette.

Le récit va nous reconduire vers Tobie aveugle jusqu'à là. Après la célébration des noces de Tobit et Sarah et bien que Raguël veuille garder le jeune couple plus longtemps, Tobit quitte la maison qui fut le sanctuaire de

Le Seigneur et le Satan

l'intégration du dernier démon de son père et retourne vers ce dernier avec Sarah, 'Azarias et le chien, ainsi que de nombreux serviteurs remis à la jeune femme par ses parents.

Tobie et Anne attendent le retour de leur fils avec grande inquiétude. Mais bientôt le chien accourt, héraut de la victoire de la lumière sur les ténèbres, *Tob* sur *Ra'*, celle de Tobie sur lui-même.

Aussitôt arrivés, Tobit étreint son père et sa mère et tous versent des larmes de joie. Après avoir rendu grâces, le jeune homme obéit aux dernières instructions d'Azarias : prenant le fiel du poisson, il l'étend sur les yeux de l'aveugle. Peu de temps après, une taie blanche semblable à la pellicule d'un œuf commence à se détacher des yeux malades ; Tobit la saisit, l'arrache et aussitôt son père voit. Et sitôt qu'il recouvre la vue, il voit en 'Azarias l'archange Raphaël. L'énergie intégrée donne la connaissance, vision-connaissance des plus grandes profondeurs. Raphaël, « divin guérisseur », confirme son identité céleste : « Je suis l'ange Raphaël, un des sept qui nous tenons en présence du Seigneur. »

L'ange les bénit tous et se dérobe à leur regard.

En ramassant ce récit biblique trop bavard pour être de pure essence hébraïque, j'ai voulu aller à l'essentiel et le libérer de ses accents moralisateurs. Ses traducteurs et récitants ont dû l'orner de détails édifiants confortant leur vision des choses qui n'est qu'aveuglement, eu égard au sens de la cécité de Tobie.

Le mythe de Tobie

Tobie, lui, a les yeux fermés aux valeurs du monde pour les rendre sensibles à celles de son Seigneur. Il est en cela frère de tous ceux, historiques ou mythiques, tels Isaac, Socrate, l'apôtre Paul, mais aussi Œdipe lorsqu'il quitte Thèbes pour se rendre à Colone, tous ceux-là qui, debout, prennent le chemin céleste. Alors que ceux à qui nous devons ce récit – mais qu'ils soient bénis ! – sont aveugles à ce chemin. Mais aujourd'hui que l'Esprit-Saint nous permet d'ouvrir nos yeux, avec Tobie, sur un autre registre de lecture de ces textes sacrés, nous pouvons nous demander si nos pays si dramatiquement endettés n'objectivent pas le fait que personne n'a commencé de payer ses dettes intérieures, personne n'a été instruit des mariages qui doivent être accomplis dans les profondeurs de l'être. Cela me semble être une fameuse plaie de notre Égypte occidentale actuelle que celle-ci !

Tant d'événements, d'ailleurs, objectivent aujourd'hui nos misères intérieures. Mais nous ne savons pas les lire. Ne voyant rien à l'intérieur, nous ne voyons pas davantage à l'extérieur ! Nous surfons sur tout !

C'est pourquoi je voudrais revenir sur la notion de voir. Au chapitre précédent j'ai dit que le verbe « créer », *Bara'* en hébreu, peut être lu comme « poser dans le voir ». Les cieux et la terre sont ainsi posés dès le principe par *'Elohim* dans le voir. Cela relie directement à un célèbre hadith des soufis, où Dieu dit : « J'étais une perle cachée ; j'ai voulu me faire connaître, alors j'ai créé le monde pour voir et être vu. » Et dans une sorte d'orgasme divin, Dieu se vide de lui-même et pose dans le voir le créé.

Le Seigneur et le Satan

Je suis très frappée par l'intimité qui s'impose ici entre les verbes « voir », *videre* en latin, et « se vider », *viduare*, si proches l'un de l'autre. La création tout entière que l'Homme récapitule se trouve être le vide de Dieu ! Cela rejoint, il me semble, ce que dit aussi la Bible de l'*Adam* qui se révèle être *'Ishah* de Dieu, féminin-épouse de Dieu, et, dans ce sens, archétype de *'Ishah* – féminin, épouse de l'*Adam*. Et l'*Adam* a pour vocation de voir son *'Ishah* et de l'épouser pour être vu de son Seigneur et être épousé de lui. Souvenons-nous du Cantique des cantiques dans lequel le Seigneur supplie sa bien-aimée :

« Retourne-toi, retourne-toi, Shulamite, retourne-toi, retourne-toi et nous verrons en toi ! Que sera-t-il vu en Shulamite capable de danser les deux camps⁴. »

« Les deux camps » voulant dire : « Dieu qui voit en elle et elle qui voit en Dieu ». « Le même œil », disait Maître Eckhart, mais avec lui tous les soufis...

N'est-ce pas aussi un même œil qui voit dans le regard de deux amants ? Un même désir ! Voir et être vu l'un de l'autre, faire s'étreindre les regards qui portent l'âme et percent le ciel ! Tout cela nous arrache le cœur et en même temps nous laisse un vide tragique parce que la nature infinie de l'amour ne peut que se briser au vide... à l'infini de l'amour.

Et c'est dans ce vide qu'il faut aller pour voir et être vus, nous qui sommes à l'image...

Le mythe de Tobie

Lorsque le Seigneur-Dieu de la Bible procède à la différenciation entre l'*'Adam* et son autre côté⁵, ce mot « côté », *Tsela'* צֵלַע en hébreu, recèle le verbe « vider », *Tsa'o*, fait des deux lettres qui embrassent la lettre *Lamed*, l'« enseignement ». L'*'Adam*, image de Dieu, est à son tour créateur lorsque, conscient de ce vide en lui, il se tourne vers lui ; alors il voit et est enseigné. Car ce vide est son féminin voilé ; le mot « femelle » de la dialectique mâle-femelle qui qualifie l'*'Adam* est un « trou », *Ngebah*, un abîme, un puits, le pôle *Ra'* de son être dans lequel il doit descendre – faire œuvre mâle pour l'épouser.

Ce vide, le côté *Ra'*, est donc ce féminin voilé, riche des énergies potentielles que l'*'Adam*, en ses maternités, va peu à peu actualiser et qui donneront leur information, le côté *Tob*. Nous sommes cela pour Dieu ! Aussi Dieu se souvient-il de nous :

« Qu'est-ce que l'Homme pour que tu te souviennes de lui et le Fils de l'Homme pour que tu le recherches⁶ ? »

Dieu nous appelle à devenir Fils ! « Femme, voici ton Fils », dit le Seigneur expirant sur la croix à Marie, *'Ishah* de tout être, *'Ishah* cosmique, en lui présentant son disciple Jean.

« Jean, voici ta mère », ajoute-t-il⁷, essuyant en cela les larmes de Rachel qui, dit le prophète Jérémie, « pleure ses Fils qui ne sont pas encore⁸ ».

Le Seigneur et le Satan

Je rectifie ici la traduction courante de ce verset qui, obéissant à une logique élémentaire, en réduit le sens, Rachel ne pouvant alors pleurer que des fils qui ne sont plus ; en réalité, Rachel se lamente de ce que ses fils « sont dans le rien », c'est-à-dire dans une présence semblable à une semence bloquée dans sa balle et qui reste stérile.

Délivrer la balle de cette semence pour devenir Fils c'est donc sortir de nos aveuglements et payer la dette ; aidés de l'ange, nous gravirons les degrés lumineux de *Tob* après avoir assumé la plongée dans les ténèbres de *Ra'* ; chaque énergie animale intégrée nous aura fait participer des mondes angéliques (le monde imaginal dont notre imaginaire est l'ombre) qui se sont profilés auprès de Tobie dans l'oiseau qui l'a rendu aveugle au monde pour qu'il voie, dans le chien qui l'a guidé jusqu'au cœur du plus profond de lui-même, dans le poisson encore démon avant de devenir un ange de connaissance, enfin en l'archange Raphaël, le divin serviteur.

Chacun a un rôle théophanique dans l'accompagnement de l'Homme allant vers lui-même, vers l'acquisition du NOM, dans le UN de son être, en son orient. Mais il est certain que l'archange Raphaël domine le récit du livre de Tobie. Nous avons déjà rencontré ce mystérieux étranger dans l'histoire d'Abraham, le premier homme de la Bible à avoir entendu de son Seigneur cet ordre d'aller vers lui-même ; y ayant obéi, le patriarche reçut alors, au cours de son voyage, la visitation angélique. Au milieu des chênes de Mamré, trois hommes

Le mythe de Tobie

lui apparurent à l'entrée de sa tente. La tradition les nomme, ce sont Mikaël, Gabriel et Raphaël.

« Seigneur, leur dit Abraham, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, ne passe pas, je te prie, loin de ton serviteur⁹. »

Trois hommes, un seul Seigneur !

À Tobie il se révèle comme « l'un des sept qui se tiennent près du trône de Dieu », et ces sept sont nommés dans la tradition des *Hékalot*, des « palais » sur lesquels s'ouvrent les degrés de l'échelle, dont nous avons vu que chacun d'eux recevant l'Homme l'introduit sur une terre nouvelle, illuminée d'une connaissance plus haute et magnifiée d'une intimité toujours plus aimante avec son Seigneur.

III

Rupture dans le créé. Intimité des « deux de la rupture »

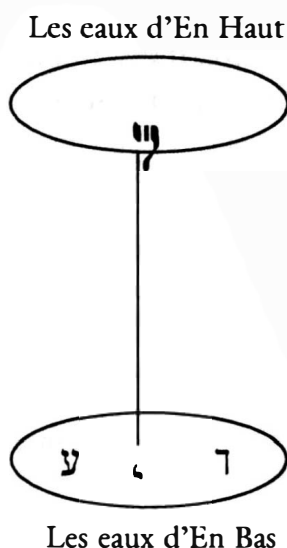
Il nous faut donc visiter nos cieux intérieurs. Écoutons ce que dit la Bible hébraïque du quatrième jour de la Genèse et que les Septante n'ont pas su ou n'ont pas voulu traduire :

« *'Elohim* dit : Que soit une rupture* dans l'étendue des cieux (*BiRqia' hashamaïm* ברקיע השמים) pour séparer entre le jour et la nuit ; qu'ils soient deux à être des signes pour les époques et les jours, et qu'ils soient des luminaires dans l'étendue des cieux pour éclairer sur la terre – que cela soit. Et Dieu fait les deux grands de la rupture, le grand luminaire pour dominer sur le jour et le petit luminaire pour dominer sur la nuit, et les étoiles. Et Dieu les place dans l'étendue des cieux pour éclairer sur la terre et

* Les Septante ont confondu deux mots hébreux qui ont même prononciation, soit *M'orot* מארות, l'un du verbe *Ma'or* מאר, « rompre », et l'autre מאורת de אור, la « lumière », substantif signifiant « luminaires ».

Le Seigneur et le Satan

pour régner sur le jour et sur la nuit et pour séparer entre la lumière et la ténèbre. Et Dieu voit, parce que c'est accompli¹. »



L'« étendue » des cieux, *Raqia'* רקיע, n'induit pas une vision horizontale, elle est une sorte de cordon ombilical qui réunit, parce qu'elles ont été séparées au deuxième jour de la création, les eaux d'En Haut incréées – mystère divin – et les eaux d'En Bas – mystère du créé, tout entier récapitulé dans la part « inaccomplie » de l'Homme, *Ra'*, « l'étendue ». *Raqia'* exprime une verticalité imposée par la lettre *Qof* קוף, dont le mot *Qaw* קו fait de ses deux premières lettres est le « fil à plomb » ; sa valeur numérique 100 la rattache à

Rupture dans le créé

l'unité divine insécable. Ce cordon ombilical vient de la matrice divine (les eaux d'En Haut) que symbolise le crâne au niveau du corps humain ; il s'insère dans l'« inaccompli », *Ra'* רָא, les eaux d'En Bas, pour nourrir la « semence » divine, *Yod'* י, qui y est déposée et dont on se souvient qu'elle fonde l'identité de l'Homme. Cette lettre *Qof* ק symbolise la *Shekinah*, don divin de la vie – l'Esprit-Saint – qui s'écoule dans la sève de l'Arbre de Vie, le fleuve UN de la Genèse que nous venons de décrire et qui est feu dévorant allant en se modérant pour pénétrer incognito en fin de course et comme à pas de velours la matrice d'eau, au niveau du ventre ; là il se nomme le Phrat, souvenons-nous, et donne vie – y compris vie physiologique – à l'Homme encore noyé dans son inaccompli, son inconscient ; de son feu infiniment discret, il appelle le *Yod*, « la semence », à s'éveiller, à sortir de la gangue du *'Ayin*, le « rien », où toute semence est d'abord enfermée avant d'être battue pour pouvoir germer.

Au sixième jour de la Genèse, l'*'Adam* est créé, mais il est encore « rien », *'Ayin* אֵין, pour cultiver la *'Adamah*. Cela veut dire qu'en cet état, encore animal, le *Yod'* י de son NOM, sa semence divine, est bloqué entre la lettre *'Aleph* א et le *Noun* final נ et l'*'Adam* ne peut travailler son potentiel, sa *'Adamah-'Ishah*, soit les énergies animales que contient son féminin des profondeurs avec lequel il est encore confondu. Mais au septième jour où Dieu se retire, son absence crée un tel vide que le désir de l'*'Adam* tendu vers lui fait éclater la balle du germe ; l'*'Adam* reçoit alors le souffle de Dieu et il

Le Seigneur et le Satan

devient une âme vivante ! Le Seigneur Dieu procède à la différenciation entre l'*Adam* et son autre côté, son féminin intérieur *'Ishah* ; la semence libérée peut alors mourir en terre et germer, l'Arbre de la Connaissance peut croître jusqu'à son fruit, le Seigneur.

L'*Adam* à cette dernière étape aura atteint à la ressemblance divine et pourra dire : « Tout est accompli. » C'est alors dans une explosion d'allégresse que le prophète Isaïe célèbre ce moment :

« Ce ne sera plus pour toi le soleil qui sera la lumière du jour, ni la clarté de la lune qui t'éclairera car le Seigneur יהוה sera pour toi la lumière pour toujours. Ton Dieu sera ta gloire. Ton soleil ne se couchera plus, et ta lune ne s'obscurcira plus car יהוה sera ta lumière pour toujours². »

Soleil et lune seront réunis. L'Homme devenu son NOM sera UN. J'aborderai ce mystère au dernier chapitre de cet ouvrage. Mais revenons au départ où soleil et lune sont bien l'objet de la séparation à laquelle procède *'Elohim* à partir de la *Raqia'* .

Or *'Elohim* אלהים, le Dieu créateur, l'Innommable qui se tient, *'El Hayam* אל הים, dans les eaux d'En Haut, s'exprime par la lettre *Aleph* א de valeur 1 ; *'Elohim* est UN. Créant, *'Elohim* jette sa semence, ce « rien », *'Ayin* אין, ce qui veut dire que lorsque *'Elohim* se retire – *Shabbat* –, le *'Aleph* א s'efface devant le *Yod* י, mais aussi devant le *Noun* final ן ; lorsqu'il fait la rupture, il sépare

Rupture dans le créé

le *Yod* correspondant au grand lumineux, le soleil, du *Noun* final ך correspondant au petit lumineux, la lune.

C'est la lettre *Qof* du mot *Raqia'* רקיע, dont l'idéogramme premier est un instrument coupant, voire la « hache », qui fait cette coupure divine et l'exprime dans le créé, *Raqia'* רקיע, par d'une part le *Yod* י, le soleil, d'autre part le mot *Ra'* רע, les ténèbres de l'« inaccompli » qu'éclaire la lune ; et celle-ci est exprimée par le *Noun* final ך du '*Ayin*.

On ne peut alors qu'être saisi par l'intimité de ces deux lettres *Yod* et *Noun* final ין, qui n'en forment qu'une dans la lettre *Tsadé* ץ, traditionnellement faite de l'union d'elles deux ; le *Tsadé* est le « harpon » ou l'« hameçon » et préside au *Tsim-Tsoum* de la création ainsi qu'à l'« image », *Tselem*, que l'Homme est de Dieu, et à l'autre « côté », *Tsela*, que '*Ishah* est de l'Homme... Le mot '*Ayin* אין, le « rien », pourrait s'écrire '*Ets* אץ, mot nouveau qui signifie « resserrement », « étroitesse », voire « intimité »... Ne serait-il pas plus juste de dire que Dieu créant se fait resserrement si total en אץ que ce אץ lui-même soudain craque en '*Ayin* אין, « rien » !

Et la lettre *Tsadé* venant des eaux d'En Haut, *Mi*, pour éclater dans le créé, les eaux d'En Bas, *Ma*, crée le *Tsim-Tsoum* ; c'est alors qu'elle se sépare en *Yod* י et *Noun* ך. À cet éclairage, il est juste de penser que les deux lettres *Yod* et *Noun* final, dans leur intimité, sont le symbole des « deux de la rupture » du quatrième jour de la Genèse.

Le Seigneur et le Satan

On ne peut alors qu'éprouver un assez grand bouleversement en voyant scintiller dans le mot *Shamaïm* שמים, les « cioux », dont Dieu qualifie la *Raqia'*, le ciel du mot *Shem* שם, le « NOM ». Les cioux créés – les eaux d'En Bas – sont habités par les deux NOMS ! Nous sommes habités des deux NOMS !

C'est un abus de langage d'appeler « cioux » les eaux d'En Haut, soit le monde divin, incréé, dans lequel il n'y a aucune dualité. Lorsque Jésus nous invite à prier le Père en disant : « Notre Père qui es aux cioux... », il signifie par là que le Père est en lui, lui en nous et que la transcendance est dans l'immanence, l'immanence dans la transcendance.

Les cioux sont créés, ils sont « au-dedans de vous », dit le Christ à ses apôtres³, ils sont le royaume que nous avons à construire, et cela à partir des deux NOMS ! Mais quels sont-ils ? Si le *Yod*, ce soleil au cœur de l'être, commence de nous être connu, on est en droit de se demander qui est symbolisé par le *Noun* final. Qui est cet autre NOM ?

L'idéogramme originel de la lettre *Noun* est le « poisson », ce que ce mot signifie en arabe et secondairement en hébreu, mais en hébreu il évoque toujours une germination, un printemps, un commencement... Les poissons dans les eaux, créés au cinquième jour de la Genèse en même temps que les oiseaux sur la terre, sont les premières âmes vivantes que Dieu bénit, leur enjoignant de croître et de multiplier ; seuls les poissons devront

Rupture dans le créé

remplir les eaux, ce sera à l'Homme de remplir la terre, soit de réaliser son accomplissement total en intégrant les énergies dont les poissons sont les germes et en dépassant tous les oiseaux que sont les mondes angéliques. Au cinquième jour, ces derniers sont déjà en service, si je puis dire, dans les mondes minéral et végétal apparus les jours précédents. Mais les poissons sont les germes du monde animal de la terre, monde qui sera fait, et non créé, à partir d'eux au sixième jour, en intimité profonde avec la création de l'Homme. Les poissons sont donc les germes des énergies potentielles que l'Homme porte dans le pôle *Ra'*, « inaccompli », de son être.

Ce sont ceux-là que, par son baptême d'eau dans le Jourdain ירדן, – mot fait du verbe *Yared* ירד, « descendre jusqu'au *Noun* final י » –, le Christ vient visiter, sachant qu'il devra plus tard les « hameçonner » (lettre *Tsadé* צ) pour les accomplir, ce qu'il fait durant sa vie dite « publique » – baptême de feu. À cette deuxième étape, Jésus descend dans les « enfers », les eaux de tous ceux qui, dans leurs souffrances, viennent vers lui ; il nomme alors les poissons malades générant ces souffrances – les démons – et, les tirant des eaux, il les porte dans la matrice de feu, s'unit à eux, puis dans un processus d'intégration dont nous approcherons plus loin le mystère, il guérit les malades.

Le poisson, ce germe animal, contient donc l'information de l'énergie potentielle présente en l'Homme. La maladie est un blocage de cette information qui ne peut plus alors se vivre que refoulée dans une contrainte morale sournoisement destructrice, ou bien libérée mais alors dans une violence meurtrière. Nous avons vu Tobie

Le Seigneur et le Satan

être dévoré par le poisson de l'amertume et de l'injustice, puis l'intégrer lorsque le Fils divin en lui l'a pénétré et en a extrait les éléments de guérison. Jonas, de son côté, est dévoré par le poisson de ses peurs puis, repentant, est vomé de lui ; il le pénètre alors en entrant dans Ninive, la ville sainte que symbolisait le poisson et qui n'est autre que son être intérieur. Aidé de son Seigneur, il se purifie totalement. « Vous n'aurez d'autre signe que le signe de Jonas », répond Jésus à ceux des pharisiens qui lui demandent un miracle⁴. C'est dire la gravité de cette réponse, sa profondeur, celle qui rejoint le mystère de l'intégration de l'énergie dans la matrice de feu ; cette intégration ne peut se faire sans le Seigneur, mais le Seigneur ne peut rien sans l'engagement de l'Homme dans la dynamique de ce faire qui conduira l'Homme « de l'image à la ressemblance divine⁵ ».

Ces deux exemples du faire divino-humain sont de puissants archétypes qui nous permettent de dire que le poisson, selon le comportement de l'Homme, deviendra ange ou démon. Tous ces poissons peuplent les eaux que l'Homme est invité à pénétrer pour les nommer et les tirer à lui ; ils forment la dette dont nous avons parlé plus haut. Tous sont des dons de Dieu et ont pour vocation, dans une synergie divino-humaine, d'être intégrés et de faire croître la « semence », *Yod*, déposée au cœur des « eaux », *Maïm* מים, qu'ils peuplent.

Mais nous sommes en droit de nous demander lequel de ces poissons est le *Noun* final du '*Ayin* א׳, si proche du Seigneur, *Yod*. Sans doute est-ce celui qui se tient dans la plus grande profondeur des eaux ? Me revient

Rupture dans le créé

alors en mémoire le chant du psalmiste clamé chaque soir dans nos vêpres chrétiennes et qui, célébrant le cosmos, ouvrage du Seigneur יהוה, dit :

« Voici la grande et vaste mer, là se meuvent sans nombre les animaux petits et grands. Là se promènent les navires et ce Léviatan que tu as formé pour jouer en lui⁶. »

Qui est ce Léviatan לִוְיָתָן dont le *Tan* final est en effet le dernier grand poisson des plus abyssales profondeurs que l'Homme aura à visiter ? Il est traduit par le « chacal » et symbolisé dans les iconographies égyptiennes, mais aussi chrétiennes, par le crocodile, le chacal, voire le requin. Le Léviatan semble donc être celui qui, rencontré et intégré à la fine pointe du parcours de l'Homme, conduira ce dernier, une fois sa dimension royale conquise dans la matrice de feu, à sa dimension sacerdotale dans la matrice du crâne. Cela nous est confirmé par son nom, le « *Tan* de la tribu de Lévi », tribu qui, parmi les douze tribus d'Israël, est chargée de la fonction sacerdotale. Cela veut dire que si l'Homme sort vainqueur de la « guerre sainte » menée avec les *Hayyot*, les « vivants », de son cosmos intérieur, s'il peut dire : « Tout est accompli », celui-là sera appelé à devenir le grand prêtre de son être. Dans les mystères d'Israël dont le rituel célèbre cette étape, le grand prêtre était seul à pouvoir entrer dans le Saint des saints ; il y entrait une fois par an le jour de Yom Kippour, jour du Grand Pardon, et y clamait le Saint NOM sur un mode vocal

Le Seigneur et le Satan

secret et si redoutable qu'il pouvait en mourir. Et le Saint des saints au-dedans de l'Homme est la matrice du crâne, le Golgotha pour le Christ. Nul ne peut y entrer s'il n'est devenu son NOM, fruit de l'Arbre de la Connaissance, le Seigneur de son être qui est exprimé par la puissante image de l'Épée יהוה.

On peut alors comprendre à quel point le rôle du Léviatan gardien de la porte de cette matrice est important, voire terrifiant ! Or, dit le psalmiste, le Seigneur joue en lui. Qu'est-ce que cela veut dire ? Le mythe de Job nous éclairera. Nous retrouvons en effet le Léviatan accompagné de Béhémoth à la fin de ce livre. Ils sont tous deux les redoutables gardiens de l'entrée dans la matrice du crâne ; cela vient confirmer ce que nous avons entendu du nom du Léviatan.

Job, en noble chevalier, après avoir ceint ses reins avec force pour assumer la « guerre sainte » dans la matrice de feu, est alors invité par son Seigneur à les ceindre plus fermement encore, car il faut aller plus loin, c'est maintenant la matrice du crâne qui va le recevoir. Job doit être vérifié ; s'il n'est devenu son NOM, il sera renvoyé dans la matrice de feu, cela voudra dire que la totalité de son potentiel n'aura pas été réalisée, l'Arbre de la Connaissance n'aura pas encore donné son fruit.

Le Seigneur conduit donc Job vers le Léviatan et Béhémoth, ces deux gardiens du seuil de la « porte des dieux » s'ouvrant sur les ultimes enfers de l'Homme ; ils sont les chérubins et séraphins des plus hautes hiérarchies angéliques.

Rupture dans le créé

Béhémot, pluriel de *Behemah*, récapitule le monde animal fait au sixième jour de la Genèse ; il en incarne la force, voire la violence et la beauté. Le Seigneur le célèbre dans un chant puissant qui reprend les termes de la sagesse divine disant être « la première des œuvres de Dieu⁷ » ; Béhémot est de plus muni d'une épée.

J'avance avec précaution qu'il est peut-être l'archange Mikaël ; ici l'archange aurait la fonction du chérubin, chérubin de la sagesse divine. Son nom Mikaël est la contraction de trois termes composant l'un des chants du psalmiste qui s'étonne, émerveillé, disant : *Mi kamoka 'Elohim*, « Qui est comme toi, ô Dieu⁸ ? » Mikaël n'est-il pas alors celui qui essentiellement vérifie l'état de ressemblance de qui se présente à la « porte des dieux » ? N'est-il pas aussi ce chérubin muni de l'Épée flamboyante, à deux tranchants, qui à l'orient du jardin d'Éden « garde le chemin de l'Arbre de Vie⁹ » ? Or nous sommes en cet orient lorsque le Seigneur lui-même conduit Job devant les deux gardiens de ce seuil redoutable. Job est-il devenu Épée, c'est-à-dire son NOM ?

Si mon pressentiment est juste et si nous nous retrouvons en Béhémot devant l'archange Michel, sagesse divine, ce dernier nous achemine alors vers l'identité du Léviatan qui, lui, serait le séraphin de l'intelligence divine. Le Seigneur le célèbre plus longuement encore et plus magnifiquement qu'il ne l'a fait de Béhémot : sa peau, dit-il, est telle que pour tenter de la pénétrer « lance, javelot et cuirasse sont sans consistance ; sa nature est l'Épée¹⁰ ». Le Seigneur semble identifier ici le Léviatan à l'Épée, ce qu'il confirme en s'écriant, dans

Le Seigneur et le Satan

l'envolée de son panégyrique, s'identifiant soudain à lui : « Qui me résisterait en face¹¹ ? » Qui résisterait au Seigneur si ce n'est le Seigneur lui-même, ou son défenseur placé devant lui ? Il semble ici s'agir du défenseur car, quelques versets plus loin, le Seigneur se révèle être la « pierre des profondeurs cachée au cœur du Léviatan » – comme pour y jouer, disait le psalmiste –, ce cœur étant nettement distingué du séraphin lui-même.

Le Léviatan ne serait-il pas alors le bouclier devant l'Épée du Saint NOM ?

En réalité qui est-il ?

Le bouclier, nous l'avons vu, est symbolisé par la lettre *Têt* ט de valeur 9 qui précède la lettre *Yod*, soit le bouclier devant l'Épée הוה ; or la lettre *Têt* ט est au cœur du nom du Satan שטן. Sous le nom du Léviatan, il semble donc que ce soit le Satan lui-même qui garde avec Béhémoth – sans doute saint Michel – l'entrée de la matrice du crâne dans le livre de Job. En réalité c'est lui qui se dresse à toutes les portes du chemin de l'Homme, sous des noms différents selon l'intensité de l'énergie qu'il présente à l'Homme, et pour vérifier celui-ci. Car dès le premier verset de ce livre prodigieux s'est établie une étonnante complicité entre le Seigneur et le Satan. Il nous était alors dit :

« Job est un homme juste, droit et craignant Dieu mais se détournant de son inconscient* ». »

* Et non pas « du mal » comme on le peut le lire.

Rupture dans le créé

Comme tout être en exil de lui-même, Job ne connaît pas son *'Ishah*. Il se laisse dévorer par la vanité, celle de ses richesses et de la satisfaction qu'il a de lui-même, admirant ses dons, sa générosité et la sagesse devant laquelle chacun s'incline ; il est, sans en prendre conscience, dans une incroyable inflation de lui-même, se voyant régner sur ces pauvres gens qui l'entourent et dont l'indigence lui est nécessaire pour exercer son paternel pouvoir.

Le Seigneur, lui, voit la vraie royauté, la vraie grandeur possible de son serviteur, mais pour que Job y atteigne, il doit être arraché à celles du monde, ce qui implique une épreuve redoutable. C'est un risque ; inconscient mais authentique, Job en est capable, pense le Seigneur.

Et c'est là que le Seigneur et le Satan jouent ensemble, comme le dit le psalmiste. Le *Yod* et le *Noun* final qui forment le « harpon », l'« hameçon » dans la lettre *Tsadé* ך pour « tirer hors de » vont tirer Job de son enlèvement.

Le Seigneur demande au Satan s'il a « posé son cœur » sur son serviteur Job dont il exalte les qualités. « Oui, dit le Satan, mais tu l'as toujours protégé ; éprouve-le dans tout ce qui lui appartient, et je suis sûr qu'il te maudira. » Le Seigneur accepte mais pose une limite : « Ne porte pas la main sur lui. » Job perd tous ses biens, son avoir, car il doit être conduit au cœur de son être. Bien que ne comprenant pas, Job n'est nullement détourné de son Seigneur par cette épreuve. Souffrant cruellement, il continue de louer son Dieu. Le Satan, inassouvi, propose au Seigneur de porter l'épreuve à l'extrême : « Peau jusqu'au bout de la peau », dit-il, ce qui signifie : « Jusqu'à ce que toutes les peaux animales soient devenues lumière. » L'épreuve pro-

Le Seigneur et le Satan

met d'être lourde, l'Homme maudira le Seigneur, pense le Satan. Le Seigneur accepte mais pose une ultime limite : « Garde son souffle. »

Le Satan agit et *Shehets* שחש, le démon de l'orgueil de Job, s'actualise soudain dans une « lèpre », *Shehin* שחין, qui recouvre tout le corps de l'homme. Les deux lettres *Yod* et *Noun* imbriquées dans la lettre *Tsadé*, de *Shehets*, l'« orgueil », se différencient dans la « lèpre », *Shehin*, comme invitant Job à entrer lui-même dans un processus de différenciation lui permettant de nommer l'énergie « orgueil » avec laquelle il était jusque-là confondu. Totalement brisé par l'épreuve et ne comprenant encore rien, Job a cependant encore la force de renvoyer son épouse qui l'invite à maudire son Dieu alors que lui n'a que sa louange à la bouche. Et cependant quelqu'un en lui entend sans le savoir de son épouse intérieure, son *'Ishah*, le vrai sens de son exclamation, soit : « Bénis Dieu et mute ! » Cette invitation fera son chemin comme un fil d'or et désengluera peu à peu l'homme de ses attachements au monde. Aussi Dieu conduit-il son serviteur vers une totale mutation. Dans l'immédiat Job est terrassé¹².

Et le Satan ontologique ne pouvant aller plus loin va déployer son autre face, celle du Malin ; il use alors de la connaissance qu'il a des ruses pour tenter de faire tomber l'homme dans son piège. Il est un ange, et comme toute créature, l'ange est libre, liberté redoutable dont celui-là use pour tenter d'empêcher tout être humain d'atteindre à la ressemblance d'*'Elohim*. Lui, le Satan, le plus grand des anges, images des énergies créées, ne pourra jamais devenir un *'Elohim*, mais une énergie d'*'Elohim*. Il lui

Rupture dans le créé

est insupportable que l'Homme puisse un jour intégrer l'énergie qu'il incarne et le dépasser pour devenir, lui, un *'Elohim* ! Aussi s'acharne-t-il à l'affaiblir et à le tromper.

Malgré cela, Dieu lui garde sa fonction ontologique, qui est divine.

Job, restant fidèle à son Dieu, reçoit alors la visite de trois « amis », en réalité trois accusateurs, mais subtilement aussi trois incarnations des délices du fruit de l'Arbre de la Connaissance : jouissance, possession et puissance. Ils veulent obliger Job à reconnaître ses fautes. Chacun dresse devant lui l'image d'un Dieu tout-puissant, accusateur de péchés qu'il a certainement commis, l'obligeant à se reconnaître coupable et exigeant réparation. Job ne connaît pas ce Dieu-là et dépiste la fausseté des discours des trois hommes. « Vous n'êtes vraiment que des médecins de néant ! » s'exclame-t-il¹³ et il finit par renvoyer ces séducteurs comme Jésus renvoie le Satan après sa triple tentation.

Suit alors le cheminement de Job, de matrice en matrice, de naissance en naissance, jusqu'à cette glorieuse rencontre avec le Léviatan dont il sort vainqueur, nous en avons parlé.

Le Léviatan se vérifie donc être le Satan qui à l'orient du jardin d'Éden et avec les chérubins se fait le gardien de la matrice du crâne, soit le bouclier devant l'Épée. Cela confirme aussi le sentiment que nous avons eu de reconnaître en la personne de Béhémot l'archange Michel qui, dans sa fonction chérubinique, vérifie l'état de ressemblance à Dieu de celui qui se présente aux portes saintes. Car ce sont bien eux saint Michel et le Satan, qui accueillent

Le Seigneur et le Satan

Moïse à cette même étape, après que le patriarche a muté¹⁴. Le patriarche a vécu sa matrice d'eau en Égypte, sa matrice de feu dans le désert, il arrive maintenant aux portes de la « terre promise » qui, pour le peuple, restera terre extérieure, mais pour Moïse ultime matrice.

L'archange Michel dans sa dimension chérubinique se révèle le hiérophante de la sagesse divine, le séraphin Satan celui de l'intelligence divine. Celle-ci nous sera confirmée dans l'étude du symbolisme du serpent dont il nous est dit que ce « vivant est le plus connaissant » d'une connaissance qui en connaît les ruses, dès la première image qui nous est donnée de lui¹⁵.

Ces différents mythes nous donnent ainsi à voir l'étroite intimité qui unit le Seigneur au Satan ontologique, le grand lumineux au petit lumineux, le soleil à la lune. Le mythe de Job se révèle cependant être le plus éclairant à ce sujet ; il est prémissianique.

Le nom de Job, איוב en hébreu, est au masculin celui de l'« inimité », *Eibah* איבה, que dans le récit de l'exil Dieu drisse entre le serpent-Satan et *'Ishah*, « entre la semence et la semence », ajoute-t-il en s'adressant à lui :

« Elle (la semence de *'Ishah*) t'écrase la tête, toi tu l'écrases (au niveau du) talon¹⁶. »

'Ishah, matrice cosmique du grand *'Adam*, est Marie ; sa semence est Jésus qui, dans la matrice du crâne, écrase la tête diabolique du Satan.

Rupture dans le créé

Pour tenter de pénétrer ce mystère, approchons tout d'abord celui de l'union-distinction-réunification du Seigneur et du Satan après avoir étudié ces textes bibliques. Ce n'est pas par la voie du mental que nous pouvons cheminer dans le domaine du mystère, mais par celle du cœur, par laquelle s'écoule un vin céleste qui donne l'ivresse ; ce ravissement n'est pas inconscience, mais conscience plus profonde. Et dans cette lumière qui met feu aux vieux clichés, on commence à percevoir ceci.

Ce n'est pas le UN divin incréé que le Dieu créateur sépare au quatrième jour de la Genèse, en deux lumineux (ce UN est insécable), mais il s'agit du UN qui atteint au divin, venant du créé, venant de l'Homme qui parvient à « JE SUIS » ; l'Homme devenant son NOM personnel, unique, peut alors dire avec le Christ :

« Avant qu'Abraham fût, je suis¹⁷. »

Cela signifie que le fruit de l'Arbre de la Connaissance que devient l'Homme participant alors de l'éternité précède la semence qui lui donne naissance dans le temps. L'Homme en son NOM est là avant qu'il ne le devienne ; son Seigneur est présent en lui avant qu'il n'atteigne à cette dimension.

Tel est Khizr, l'« Homme vert », que rencontre Moïse dans le Coran¹⁸, et dans la Bible celui qui accueille Moïse dans le feu du Buisson ardent au pied de la montagne sainte puis, plus tard, au sommet de cette même montagne lorsqu'il recevra de son Seigneur le baiser divin en même temps que la Torah¹⁹. Dans la

Le Seigneur et le Satan

Bible encore, Melkitsedeq venu au-devant d'Abram alors que le patriarche répondait au « Va vers toi » divin et se mettait en chemin²⁰.

Que dire de celui qui parfois fait éclater en nous les parois du corps alors aux prises avec un instant d'infini ? Comment d'ailleurs pourrions-nous aller vers nous-mêmes et construire l'Arbre de la Connaissance puisque nous ne pouvons en obtenir les outils que par la connaissance acquise ? Il faut donc que l'Homme soit avant de commencer d'être et qu'il dispose des outils avant de les conquérir !

Cette étude nous conduit à dire que c'est à partir de l'incrée créé, le UN qu'est l'Homme en son Seigneur, celui qu'il est et qu'il doit devenir, que le Dieu créateur sépare יהוה et le Satan, le soleil et la lune. D'ailleurs Dieu ne crée pas, mais il fait les « deux grands de la rupture », et il ne fait qu'à partir du créé.

Si Dieu sépare, il réunit aussitôt ; dans l'instant d'éternité, il réunit. Mais si Dieu seul sépare, c'est avec l'Homme qu'il réunit ! Jésus, le Christ, est Fils de Dieu et Fils de l'Homme, et c'est lui qui réunit, intègre et ressuscite Fruit de l'Arbre de Vie. Nous méditerons plus loin ce mystère.

IV

Approche de la fonction ontologique du Satan

Ayant évoqué plus haut la philoxénie d'Abraham, ce repas mystique que le patriarche offrit aux trois anges venus le visiter¹, je précisais que, selon la tradition orale, ces messagers étaient les archanges Michel, Gabriel et Raphaël. Trois archanges, une seule théophanie devant laquelle Abraham s'incline et qu'il prie de prendre place à sa table. Son Seigneur est là, qui ne lui est pas « étranger » comme le laisse entendre contradictoirement le mot « philoxénie ».

Abraham vient de rencontrer son Seigneur qui a dressé une alliance avec lui et lui a fait la grâce de lever sa stérilité ; il nourrit alors d'un fol amour celui qui maintenant vient annoncer à son épouse Sarah sa prochaine maternité. Comprendons aussi que sous ce symbole historique bien réel se joue la réalité de ce qui le transcende : la semence divine fondatrice en Abraham vient de germer ; Sarah est aussi son *'Ishah*, le féminin des profondeurs de son être va donner son fruit ! Prémices de Marie, Sarah reçoit de l'ange Gabriel la « bonne nouvelle », *Bassorah* בשורה, que nous pouvons aussi lire

Le Seigneur et le Satan

« en Sarah » ! En Sarah est la bonne nouvelle qu'annonce l'ange Gabriel... et *Basser* est le verbe « informer ». Premier et second Testament se répondent ! Mais en Abraham est encore un autre féminin, celui du peuple d'Israël, celui de la « multitude » que le Seigneur vient de lui promettre et que déjà il porte « dans ses reins ». Ce féminin du collectif Israël est symbolisé par son neveu Lot, le « voilé ». Aussi deux des anges vont-ils quitter la table du festin pour aller vers Lot et effectuer en lui la levée d'un premier voile, celui de la stérilité d'Israël. Abram était parti d'Ur avec Saraï, mais aussi avec Lot ; à un moment, Abram avait pris une distance par rapport à Lot et la « mer de sel », *Yam Melah* – aujourd'hui mer Morte –, faisait frontière entre eux. Les deux anges se lèvent donc et vont purifier par le feu les deux villes du territoire voilé de Lot, Sodome et Gomorrhe, qui seront désormais terres de lumière. Les messagers divins portent plus loin la limite entre le pôle lumière – Abram – et le pôle ténèbres – Lot. La nouvelle frontière est alors la statue de sel que devient la femme de Lot après qu'elle a fraudé la loi. Le sel de la Sagesse, feu de l'amour divin, veille en ces deux étapes à ce que « les eaux ne reviennent plus couvrir la terre² ».

Si j'évoque ce grand sujet, c'est pour poser la question de la réelle identité de ces trois anges dont deux se détachent du repas mystique pour aller vers Lot. La tradition n'aurait-elle pas, par prudence peut-être, substitué l'archange Raphaël au Satan ? Le Satan mis au rang des archanges Michel et Gabriel, cela aurait-il été concevable ?

La fonction ontologique du Satan

Michel et Gabriel, les plus grands des mondes angéliques, sont les ouvriers intimes de l'Esprit-Saint ; on ne saurait chanter la grandeur de ces deux princes célestes. Gabriel, dont le nom signifie « force divine », est l'annonceur de l'impossible qui se fait possible ; et de Mikaël, celui dont nous avons vu qu'il préside à la ressemblance divine, la tradition dit qu'il est ce Seigneur évoqué au psaume 110,1 :

« Dis à mon Seigneur, assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie placé ton adversaire comme escabeau de tes pieds. »

C'est bien alors à Mikaël, chérubin de la Sagesse, et au Satan, séraphin de l'Intelligence, de présider à l'épreuve de croissance de tout être et, lorsque cet être en est vainqueur, de collaborer avec le Seigneur à l'intégration de l'énergie pour que croisse le pôle *Tob* טוב, « accompli », et que diminue l'« inaccompli », *Ra'* רע', respectivement symbolisés ici par les terres d'Abraham et de Lot. Sans doute l'archange Gabriel est-il resté auprès de Sarah (Marie), tandis que saint Michel et le Satan, présences de la sagesse et l'intelligence divines, une fois encore ont dû collaborer, mais ici à la fécondité du collectif Israël. Ce passage biblique serait alors le modèle par excellence du faire divino-humain qui préside au chemin de l'Homme et qui nous est si mystérieux. Car si nous interrogeons un autre des archétypes fondamentaux de ce chemin, la montée de l'échelle sainte qu'a vue dans son sommeil le troisième patriarche d'Israël³, chaque degré de l'échelle,

Le Seigneur et le Satan

chaque « terre nouvelle » construite à partir de « cieux nouveaux », s'appuie sur les deux colonnes structurantes que sont Sagesse et Intelligence, épiphanies de la sagesse et l'intelligence divines, à telle étape de la montée. Et c'est en ce faire auquel participe le Satan que les Écritures nous invitent à discerner les tentatives diaboliques de l'ange : à chaque étape où, avec saint Michel il fait frontière, il tente de séduire l'Homme et de le reconduire dans l'indifférencié, soit dans la noyade des eaux. Mais s'il joue contre l'Homme, il travaille aussi en adversaire de saint Michel.

Nous l'avons vu aux côtés du chérubin accueillir Moïse qui vient de mourir, et sans doute le vérifier aux portes de la « terre promise » intérieure du patriarcat, la matrice du crâne. L'apôtre Jude ne parle pas d'hostilité, mais nous pouvons la pressentir car, à ce même moment, Josué qui vient de recevoir de Moïse le commandement du peuple hébreu arrive avec le peuple aux portes de la « terre promise », la terre sainte de ce monde. Tous sont alors arrêtés par saint Michel, le chérubin de la sagesse divine, et le Satan, séraphin de l'intelligence divine. À ce moment précis, le prophète Zacharie voit « Josué, le grand prêtre, debout devant l'ange du Seigneur (saint Michel), et le Satan qui se tenait à sa droite pour l'accuser » et l'ange de s'écrier : « Que le Seigneur te réprime, Satan, que le Seigneur te réprime ! » chassant loin du peuple le Satan diabolique⁴.

Je parlerai plus loin de ce côté diabolique du Satan mais je voudrais tout d'abord tenter d'aller plus avant dans sa vocation ontologique qui seule pourra éclairer le

La fonction ontologique du Satan

drame de l'ange et, par voie de conséquence, celui de l'Homme. Car nous ne pouvons en douter – le livre de Job tout particulièrement nous l'a prouvé et les Évangiles nous l'ont confirmé –, dans sa vocation ontologique le Satan travaille avec le Seigneur dans une étroite intimité pour conduire l'Homme de l'image à la ressemblance divine, ce dernier terme étant d'ailleurs bien insuffisant pour parler de la déification de l'Homme.

Reprenons le nom du Satan dont nous avons mis en lumière la lettre médiane *Têt* ; celle-ci s'est révélée être un « bouclier », le bouclier qu'est le Satan Léviatan protégeant de l'Épée qu'il porte au cœur de lui-même, à l'entrée de la matrice du crâne. À cette étape, poursuit le livre de Job, et après que le Seigneur a clamé son intimité avec le « monstre », il en évoque une autre image, celle de sa gueule dont il célèbre tout particulièrement la puissance redoutable :

« Qui pénétrerait le revêtement de
sa double mâchoire ?

Qui ouvrirait les portes de sa gueule ?

Autour de ses dents habite la terreur.

Ses magnifiques et puissants boucliers
sont unis ensemble comme par un sceau.

Ils se serrent l'un contre l'autre et l'air
ne passerait pas entre eux.

Ce sont des frères qui s'embrassent,
se saisissent et demeurent impénétrables.

Des flammes jaillissent de sa bouche.

Une fumée sort de ses narines...

Le Seigneur et le Satan

Sa gueule lance des flammes...

L'effroi bondit au-devant de lui⁵ ! »

Cette description nous laisse stupéfaits, mais si nous portons notre attention sur les deux lettres qui entourent le *Têt* du nom du Satan טש, elles forment le substantif *Shen* ש qui est la « denture » ! De toute évidence, le Satan est tout entier dans ses dents.

La denture n'est-elle pas, au niveau du visage, le bouclier devant l'épée qu'est la langue ? Une épée dont nous savons combien elle peut être salutaire mais aussi combien elle peut tuer ! Cette évidence nous permet de porter notre méditation sur le mystère du faire divino-humain qui se joue tout au long du chemin de l'Homme, chemin répondant à l'invitation divine de la Bible : « Va vers toi » – « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux », dit aussi la sagesse socratique, et celle des soufis d'affirmer : « Celui qui se connaît connaît son Seigneur. »

Revenons alors à cette synergie divino-humaine pour tenter de discerner l'œuvre de chacun. Redisons rapidement que l'Homme est appelé à nommer chaque énergie animale que le Satan lui présente, ce qui constitue pour lui une épreuve ; la reconnaissant, il doit alors lutter *avec* elle, et non plus contre elle, ce qu'il fait dans la première partie de sa vie en croyant lutter contre le mal ; maintenant il ne s'agit plus du mal, mais d'une énergie qui a peut-être déjà joué en mal et qui pourrait en effet devenir un démon, à moins qu'elle ne soit travaillée jusqu'à devenir l'ange d'une information nouvelle. Ce

La fonction ontologique du Satan

travail consiste donc, après avoir nommé l'énergie, à la prendre en main et en devenir maître, sans aucunement la refouler ; le refoulement laisse l'énergie accroître sa charge négative qui continue sournoisement de détruire l'être et risque de frapper plus tard dans un acte totalement incontrôlé. La lutte que j'évoque ici n'a d'autre arme que l'amour.

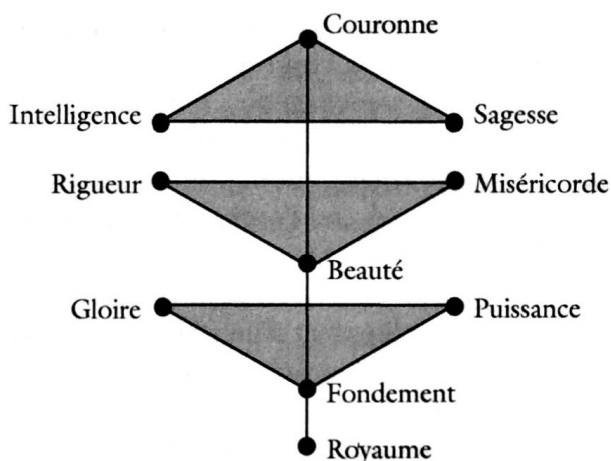
« (Seule) la force de l'amour permet les mutations », peut-on lire aussi dans le verset du Cantique généralement traduit par « L'amour est plus fort que la mort »⁶. Il s'agit d'un amour dont la qualité donne force d'anticipation à ce qui n'est pas encore, un amour créateur, purifié de tout ego ; il est d'ordre physique puisqu'il s'en prend à l'animal sensiblement vu et nommé, dont il reconnaît avoir été l'esclave, mais il est aussi d'ordre spirituel car cette qualité vient d'un cœur qui, cherchant son Seigneur, perce les apparences et voit au-delà de l'animal sa *Nephesh*, son « âme ».

Lorsque est atteint par cette qualité d'amour un état d'étrange légèreté, la lutte cesse, l'énergie s'est échappée des mains de l'Homme. Elle a été saisie par le Seigneur qui achève le grand œuvre dans un faire d'une alchimie secrète, mais que nous allons tenter d'approcher.

À la lumière de l'étude toute particulière qu'il m'a été donné de faire dans *Le Symbolisme du corps humain*, je vais oser soulever un premier voile sur le déroulement du processus d'intégration des énergies présentes dans le féminin de l'être et qui, livrées entre les mains

Le Seigneur et le Satan

divines, deviennent connaissance. Car si cette mystérieuse alchimie s'opère dans la part subtile du corps de l'Homme, chacun des membres et des organes de cette part secrète est symbolisé par ceux du corps physique que nous pouvons analyser concrètement.



Je me suis déjà appuyée sur le dessin du « corps divin », l'Arbre des Sephirot transmis par le courant mystique de la tradition juive, pour appeler Sagesse et Intelligence les deux énergies divines qui se présentent comme les deux colonnes du temple intérieur que l'Homme, avec son Seigneur, est appelé à construire. Je reviens sur ce mystérieux dessin. Nul ne peut passer à côté des trois triangles qui, fondamentalement, le structurent. Ils sont les trois étages du corps qui marquent les trois étapes de la dynamique de vie de l'Homme, trois étages que

La fonction ontologique du Satan

chantent sous des noms différents toutes les grandes traditions de l'humanité. Ils sont trois matrices subtiles dans lesquelles chacun et chacune est appelé à assumer une gestation de croissance divine à partir de sa nature animale de départ.

Le triangle supérieur, matrice du crâne, se reflète une première fois sur la matrice de feu au niveau thoracique et une deuxième fois sur la matrice d'eau au niveau abdominal. Bien sûr ces matrices sont appelées à être vécues à partir de la matrice d'eau pour remonter ensuite vers le feu. Toutes les trois sont appelées « baptême » dans la tradition chrétienne, *Tobel* טובל signifiant « immersion », soit une dynamique de connaissance donnée, lettre *Lamed* ל, par l'acquisition de *Tob* טוב, l'« accompli ».

Dans le *Symbolisme* je notais quelques similitudes étonnantes présidant à l'anatomie et à la physiologie de ces trois étages, comme par exemple la forme de germe que revêtent pieds, reins et oreilles  et qui président respectivement à l'entrée de chacune de ces trois matrices ; leurs fonctions elles aussi sont homologues, liées aux captages et aux filtrages pour l'une de la terre, pour l'autre des eaux et pour l'autre encore de l'air. Le feu lié à la matrice du crâne concerne cet ultime œuf dont le crâne lui aussi a la forme.

Similitude aussi entre le bloc uro-génital en bas et le bloc audio-vocal en haut, tous deux respectivement indifférenciés pendant les trois premiers mois de la vie intra-utérine, puis se développant dans un processus de séparation par la suite, mais restant dans une relation subtile en haut comme en bas.

Le Seigneur et le Satan

Au niveau de la matrice d'eau, l'Homme vit essentiellement sa vie sexuelle et amoureuse au cours de laquelle l'un voudrait « manger » l'autre, l'un pénètre l'autre ; l'acmé est une transe jubilatoire, l'orgasme. En un second temps l'Homme vit la procréation ; il fait l'enfant.

Au niveau de la tête est tout d'abord le visage qui reflète certainement quelque chose du mystère scellé dans la matrice du crâne, le Golgotha pour les chrétiens. Le Golgotha, souvenons-nous, s'ouvre sur le baiser donné à Jésus par le Satan... Mais avant cette ultime étape, évoquons aussi le cri de la Shulamite appelant sur elle le baiser de son amant : il crève nos cœurs dès l'aube du Chant des chants⁷ ; et celui que Moïse reçut de son Seigneur en même temps que la Torah, ce « bouche à bouche » qui nous fait pressentir l'intime union de l'amour et de la connaissance⁸ ; et le baiser qu'Ésaü donne à son frère Jaqob qu'il voulait tuer⁹ ! Mais Jaqob, vainqueur du monstre intérieur, le fut de son frère ; ce baiser nous confirme combien le grand œuvre divino-humain est source de guérison.

Les lèvres sont l'aurore du Verbe.

La bouche, homologue du sexe féminin, reçoit la nourriture qui aussitôt est broyée par les dents, puis réduite en bouillie par la salive qui en libère toute la saveur détentrice de jouissance, voire d'ivresse. La langue, elle, homologue du sexe mâle, parle, construit la parole, œuvre créatrice symbolisant la naissance de

La fonction ontologique du Satan

l'enfant divin, le Verbe à venir, détenteur du NOM, mais y conduisant aussi.

N'oublions pas que là est tout le sens de la circoncision du rituel juif, essentiellement dans le temps appelé *Priah*, le « fruit », où le *Mohel*, le « circonciseur », dresse le sexe mâle de l'enfant pour en exalter l'image du Verbe que l'enfant est en devenir.

Pour aller du sexe au Verbe, soit de la matrice d'eau à celle du crâne, se joue au niveau de la matrice de feu toute l'alchimie de l'être. Interrogeons alors l'alchimiste divin qui vient de recevoir l'énergie capturée et dominée par l'Homme pour qu'elle soit intégrée maintenant à son âme et son être tout entier, comme la nourriture terrestre l'est pour son corps.

Ce premier temps correspond au rôle du Satan bouclier, monstre dévoreur des mythes, qui a dressé l'épreuve puis ouvert sa gueule dans laquelle l'Homme ne s'est pas laissé dévorer ; elle s'est alors refermée sur l'énergie que le Satan, denture du Verbe, broie, la rendant symboliquement poussière. La salive du broyeur en fait une bouillie capable maintenant, par le jeu du Verbe (la langue), de descendre dans l'estomac subtil où ronfle le feu du fourneau alchimique. La salive a été un premier feu préparant la transmutation de l'énergie.

N'oublions pas que c'est avec sa salive mêlée à la poussière de la terre et déposée sur les yeux de l'aveugle que Jésus rend la vue à celui qui s'écrie : « Je vois des hommes, ils sont comme des arbres qui marchent¹⁰ ! » L'Homme en ce premier temps voit le réel caché sous l'écorce dure de notre réel apparent ; dans un deuxième

Le Seigneur et le Satan

temps, en lui posant à nouveau les mains sur les yeux, Jésus le guérit, mais sans doute l'homme a-t-il accès maintenant à une autre intelligence des choses... La salive est donc le symbole d'un premier feu divin, opérateur du grand œuvre. Celui du second feu est la bile ; sur l'ordre de l'archange Raphaël, Tobit a déposé sur les yeux malades de son père ce fiel décapant afin qu'il voie, et Tobie, guéri de son amertume et de son incompréhension des choses divines, voit le messager céleste et avec lui, sans doute, tout un pan des mondes angéliques. La bile est le symbole du feu de la matrice de feu en laquelle le « divin cuiseur » achève l'intégration parfaite de l'énergie qui, devenue poussière entre les dents du Satan, est maintenant cendres. Et de même que le bol alimentaire, à cette étape, répand dans le corps qui l'intègre ce que l'on peut appeler son « information », c'est-à-dire les éléments vitaux que promettait chaque aliment broyé sous la denture du mangeur, de même l'énergie accomplie s'accomplit et donne son information ; celle-ci est intelligence nouvelle, vision d'un réel plus profond, participant du monde imaginal ; une nouvelle sagesse lui est inhérente et lui permet de gérer ce réel avec justesse, et cela jusqu'à ce que l'Homme atteigne à la connaissance totale, fruit de l'Arbre qu'il est alors en son NOM secret... rejoignant celui du Seigneur.

Sagesse et Intelligence nouvelles, nées des cendres de l'énergie accomplie, sont symbolisées par le phénix, oiseau mythique fabuleux qui se consume et renaît de ses cendres ; il est aussi le héron pourpré qui laisse pressentir l'œuvre au rouge des alchimistes, celle de la matrice du

La fonction ontologique du Satan

crâne ; en Égypte comme en Chine, le phénix est la monture des immortels, il est dit aussi androgyne, mâle et femelle, rejoignant là ce que disait, nous l'avons vu¹¹, le prophète Isaïe : « Ce ne sera plus pour toi le soleil qui sera la lumière du jour, ni la clarté de la lune qui t'éclairera car le Seigneur יהוה sera pour toi la lumière pour toujours... » Renaître de la poussière et de la cendre est donc la victoire conquise aux termes de cette mystérieuse opération. Il n'est pas étonnant que le Dieu de la Bible invite l'Hébreu à se repentir « sur la poussière et la cendre ». Et Job lui-même (42,5-6), bouleversé de sa rencontre avec Béhémoth et le Léviathan, s'adressant à son Seigneur s'écrie :

« Une oreille pour entendre t'a entendu !
Et maintenant mon œil te voit !
C'est pourquoi je me tais et me repens
sur la poussière et la cendre¹² !... »

Un jeu de lettres reliant « poussière », *'Aphar* עפר, et « cendre », *'Epher* אפר, ces deux substantifs annoncent une prodigieuse « fécondité », *Phar* פר, née du chemin accompli de l'« adversité », רע, à la « lumière », אור.

Renaître de la poussière et de la cendre préside à ce que l'on pourrait appeler la « troisième naissance », la deuxième étant celle de la sortie de la matrice d'eau et de l'engagement en celle de feu. La première naissance faisant de l'Homme un mangeur pour nourrir son corps, son âme psychique et son intellect, la deuxième naissance l'amène à intégrer ses énergies potentielles et à parti-

Le Seigneur et le Satan

ciper ainsi peu à peu du monde imaginal ; son corps s'en illumine, son âme se spiritualise et son intellect se découvre un compagnon d'étude intérieur à lui qui le conduit à faire se spiritualiser la matière et se matérialiser les choses de l'esprit.

Il est difficile de parler de la troisième naissance dont nous savons seulement qu'elle nous introduira dans la chambre nuptiale, divine. Mais une ultime intégration devra auparavant se faire, dont celle du séraphin Satan.

Il n'est plus étonnant dès lors de découvrir les nombreuses références bibliques à la nourriture. C'est un faux fruit que l'*Adam* prend des mains de son *'Ishah* et qu'il mange. En voie de conséquence historique, c'est une famine qui conduit l'Hébreu à devenir esclave en Égypte afin qu'il découvre en cette situation objective son esclavage intérieur, qu'il en nomme chacun des démons et les intègre ; cela jusqu'à sa libération, la Pâque où l'agneau sera immolé, cuit au feu et mangé à la hâte. Nous avons vu aussi Tobit manger le poisson qui, dans un premier temps, avait dévoré son père aveugle à l'au-dedans de lui. Et le Seigneur n'invite-t-il pas le prophète Ézéchiël à manger le Livre par ces mots : « Mange ce rouleau et va parler à la maison d'Israël... Fils de l'Homme, nourris ton ventre et remplis tes entrailles de ce rouleau que je te donne », et le prophète de dire : « Je le mangeai et il fut dans ma bouche doux comme du miel¹³. »

La fonction ontologique du Satan

C'est là l'objet même de l'invitation faite au jeune juif le jour de sa *Barmitsvah* – manducation de la Torah, eucharistie de la Parole, eucharistie du Verbe lui-même pour le jeune chrétien. Manducation de l'agneau pascal pour l'un et l'autre.

Les Évangiles nous invitent à méditer sur la multiplication des pains et des poissons qui vont nourrir une grande foule. Si l'œil du cœur s'ouvre sur le sens caché de cette nourriture qui transforme l'âme et l'esprit, il doit aussi regarder comment elle joue sur le corps, le corps et la chair étant dans une étroite communion. Je dois rappeler ici que le mot « chair », *Bassar*, est introduit dans la Bible au moment où Dieu procède à la différenciation entre l'*Adam* et son autre côté, sa *'Adamah-Ishah*. À ce moment précis le Seigneur Dieu « scelle la chair (*Bassar* בשר) » dans les profondeurs de ce côté. La première lettre ב de ce mot hébreu pouvant être la préposition « dans », *Bassar* peut alors être lu « dans le prince ». Cette dernière acception du mot nous conduit à voir en lui une contraction de celui qui ouvre la Genèse, *Bereshit*, « dans le principe », soit le noyau divin fondateur de tout être, éclairant la semence, *Yod*, de יהוה. *Bassar* בשר se révèle d'ailleurs être aussi l'union intime de *Bar* בר, le « Fils », et de la lettre *Shin* ש, le « feu » de l'Esprit. Ainsi le Fils et l'Esprit, les « deux mains du Père », sont là, Trinité incarnée, présente dans la chair de l'Homme au plus profond de lui.

La situation d'exil que nous vivons en ce monde se présente comme un retournement total de l'intérieur à l'extérieur, comme on retourne un gant dont la droite

Le Seigneur et le Satan

devient la gauche et vice versa. De sorte que le plus intime de l'être, la chair, tout en restant le noyau fondateur présent au plus secret de l'Homme, est aussi devenu le corps, et l'*Adam* de l'exil n'a plus aucunement conscience de sa chair des profondeurs ; la chair n'étant plus pour lui que sa « tunique de peau », il n'a aucunement conscience qu'abîmant son corps il mutile sa semence divine, que l'idolâtrant il se rend plus étranger que jamais à son identité divine, et qu'à l'inverse le soignant et en usant avec justesse, il rétablit le contact avec elle.

La tradition orale elle-même victime de l'exil n'a pas vu jusqu'ici la puissance inouïe contenue dans le « feu » de l'Esprit-Saint, lettre *Shin* ש, au centre du mot *Bassar*, capable de faire croître la semence, le « Fils », *Bar* בר, croissance certainement liée à une montée de conscience, celle du Fils de l'Homme.

Poursuivons l'étude de ce processus. Si l'opération divine que nous avons étudiée concernant l'intégration des énergies animales dans la matrice de feu se vit comme une montée de conscience à partir de la chair des profondeurs, sa résonance au niveau du corps relève du problème de la sensation. Je me tourne alors vers le physicien Régis Duthéil qui, étudiant chez l'Homme l'espace intérieur et très subjectif de toute sensation, propose de l'identifier à celui de la conscience : « Les sensations ne sont pas de grandeur physique mesurable, dit-il, elles échappent à la mesure... Tout message sensoriel passe par le cerveau à travers une chaîne de neurones jusqu'au cortex... Mais entre le moment où apparaît une activité

La fonction ontologique du Satan

électrique sur le cortex et le moment où le sujet éprouve une sensation, il y a une discontinuité, un hiatus inexplicable ; une fraction de seconde (voire un non-temps) s'écoule pendant laquelle, comme dans le chapeau d'un prestidigitateur, une opération magique a eu lieu. Avant on a une longueur d'onde ; après on a une sensation... Le cortex ne serait alors qu'un relais et non le stade ultime de la sensation¹⁴. » Et Régis Dutheil de conclure que la sensation est vraisemblablement déterminée par la conscience.

Or la sensation, en notre méditation, est vision nouvelle, toucher plus profond des choses, amour créateur, joie, jubilation, présence... À chaque étape, le cerveau reptilien informe le cortex du secret de l'être. Ne peut-on alors penser que ce « hiatus inexplicable » que le physicien compare au (non-)temps d'une « opération magique » serait cet « intervalle », *Rewah* ריח en hébreu, qui prononcé *Rouah* est l'Esprit-Saint ? Il serait alors le (non-)temps du grand œuvre divin qui conduit subitement l'être à un autre niveau de l'échelle sainte, soit un autre niveau de conscience exprimé par l'envol du phénix. Le corps de l'Homme, allégé, comme nimbé de transparence, chante la transparence des choses et l'ange de l'énergie le saisit dans un tourbillon de joie. Chaque cellule de son corps s'éclaire d'une nouvelle lumière.

À la limite l'Homme devient Homme de lumière, ce dont dans son ouvrage, *L'Homme superlumineux*, Régis Dutheil analyse scientifiquement – d'une science armée de conscience – la possibilité ; de son côté Henry Corbin, philosophe spécialiste de l'étude du soufisme iranien, a

Le Seigneur et le Satan

intitulé un de ses ouvrages *L'Homme de lumière*¹⁵ ; et à la fin du XIX^e siècle, saint Séraphin de Sarov s'est transfiguré de son vivant devant son disciple Motovilov qui en décrit le bouleversant événement : « Je regardais son visage... il était comme le visage d'un homme qui vous parle au milieu d'un soleil dans l'éclat le plus éblouissant des rayons de midi... »

À cette même limite, dans la Bible, le patriarche Jaqob, sortant vainqueur de sa lutte avec l'ange, reçoit de ce dernier un nom nouveau :

« Ton nom ne sera plus Jaqob, mais tu seras appelé Israël car tu as lutté (*Saroh*) avec Dieu (*El*) et avec l'Homme (*Ish*)¹⁶. »

Le verbe « lutter », *Saroh*, sur les lèvres de l'ange est différent de celui qui annonçait le début du combat : le verbe *Abeq* exprimait alors une pulvérisation. Le verbe *Saroh* introduit Jaqob dans sa dimension « seigneuriale », *Sar* ; le patriarche est donc prêt à s'acheminer vers la matrice du crâne.

Nous avons vu que cette matrice se vit sans doute dans un autre corps que celui tout animal qu'est encore le nôtre, si transfiguré soit-il, et dont seuls les mythes rendent compte – l'expérience du Christ au Golgotha, elle, est historique. C'est pourquoi, dans cette montée de l'échelle au cœur de la matrice de feu, les éveils successifs de l'Homme au monde imaginal sont-ils prémices de la Résurrection. À chaque étape, l'ange de cette terre nouvelle, précurseur du phénix, accueille le vainqueur et

La fonction ontologique du Satan

l'introduit, en même temps que dans une connaissance plus profonde, dans une joie que n'entame plus la peine parce qu'elle naît d'une plus intime proximité du Bien-Aimé ; l'amour n'a plus de nom, il brûle, décape, met à nu devant cet Autre, si éloigné pourtant encore, et cependant pas Autre... qui l'envahit d'une ivresse que les vins les plus subtils ne sauraient donner car elle est aussi Lumière et Présence qui met dans les mains de l'Homme la plume capable de commencer d'écrire son NOM.

De cette mystérieuse et bouleversante alchimie divine, quelques expériences vécues au tout premier niveau de notre monde objectivé, si éloignées soient-elles de celle-là, sont peut-être l'image. Je pense tout particulièrement aux préparations de remèdes homéopathiques. Lorsqu'un corps, minéral, végétal, voire animal, est dilué, puis dynamisé, encore dilué et dynamisé, et cela successivement jusqu'à des dilutions telles – vers la trentième – que le corps n'existe plus, seule subsiste son âme... son essence. Alors le remède administré bouleverse le patient ! Dilution et dynamisation n'ont-ils pas le rôle de broyeur et de cuiseur divins qui touchent l'être au plus profond de sa personne ?

Peut-être la danse sacrée des derviches soufis s'approche-t-elle de cette même alchimie ? Le silence règne au cœur du cyclone – celui du Verbe. Les rosaces de nos cathédrales ne nous invitent-elles pas à danser nos vies jusqu'à l'anéantissement au cœur du cyclone ?

En ce chapitre, j'ai tenté d'approcher le mystère du faire divino-humain au cœur de la matrice de feu et d'y

Le Seigneur et le Satan

pressentir l'œuvre du Satan. Je résumerai en disant que le Satan devant le Seigneur propre à chacun de nous se révèle être le bouclier devant l'Épée ; il fait l'épreuve pour qu'en elle l'Homme discerne et nomme l'énergie appelée à être amenée au feu divin, puis il broie l'énergie et la livre au Seigneur qui achève le grand œuvre ; l'énergie donne alors son information qui est connaissance et amour.

L'Arbre grandit et donnera son fruit. Mais cela demande l'engagement de l'Homme, le *Amen* intraduisible !

Cependant si l'Homme succombe à l'épreuve, il donne tout pouvoir au Satan ; le broyeur devenu diabolique le broie, lui, en place de l'énergie, nous allons le voir. Sachons dès à présent que l'épreuve est incontournable. Saint Antoine le Grand l'affirme : « Personne, s'il n'est tenté, ne pourra entrer dans le Royaume des Cieux, car ôte les tentations, personne n'est sauvé¹⁷. »

L'Adam et le Satan, auteurs de l'exil

Le Satan se dresse pour la première fois dans le mythe biblique en tête du troisième chapitre de la Genèse, dit « de la tentation », tentation à laquelle est soumis l'Adam après qu'il a été différencié de son *Ishah* et conduit à vivre ce que l'on pourrait appeler son « baptême d'eau ». N'est-ce pas en effet un baptême, c'est-à-dire une immersion dans les eaux de son autre côté, son *Ishah*, que la plongée dans un sommeil profond auquel le Seigneur-Dieu soumet l'Adam ? Ce « sommeil », *Tardemah*, peut être lu comme étant la descente en lui pour « explorer », *Tor*, son chemin de « ressemblance », *Damoh*. Il s'éveille bouleversé du riche potentiel découvert en son *Ishah* et prêt à faire le travail nécessaire à sa réalisation. Mais il est aussitôt arrêté par le Satan qui, chargé de vérifier s'il a bien intégré les lois présidant à ce grand œuvre, va l'éprouver.

Ces lois structurent le créé ; elles sont incontournables et ne peuvent que se retourner contre celui qui les transgresse, comme on reçoit sur le dos une maison dont

Le Seigneur et le Satan

on abat le mur de soutènement. Je rappelle ici les deux lois essentielles qui vont jouer en ce troisième chapitre.

D'une part, après avoir planté le jardin d'Éden (de jouissance) en l' *'Adam*, « le Seigneur-Dieu y place l' *'Adam* pour cultiver et garder sa *'Adamah- 'Ishah*¹ ». Le verbe « placer », *Sim* שִׁם, étant lié au « NOM », שֵׁם, que l' *'Adam* est appelé à devenir, nous avons à comprendre que l' *'Adam* placé en ce jardin est mis sur le chemin de son NOM et que, pour y atteindre, il doit cultiver sa *'Adamah* – son espace matriciel – et la garder ; cet autre côté de lui est nommé quelques versets plus bas *'Ishah*, en sa qualité d'épouse ; celle-ci est riche d'énergies animales puissantes mais autonomes, que l' *'Adam* devra dominer et prendre en main pour les accomplir.

D'autre part, l' *'Adam* a été prévenu qu'il ne peut manger le fruit de l'Arbre de la Connaissance impulsivement (sous une pulsion animale qui jouerait à sa place) car ce fruit est divin et ne mûrit qu'à l'acmé de l'accomplissement de ces énergies alors devenues connaissances ; le Seigneur dit alors à l' *'Adam* :

« De tous les arbres du jardin, étant un mangeant, tu dois manger ; mais de l'Arbre de la Connaissance tu ne mangeras pas de lui (ou de nous) car dans le jour où tu mangeras de lui (ou de nous), parce que tu es un mutant, tu muteras². »

Ce petit « clin d'œil » du mot hébreu *Mimenou* répété deux fois et pouvant être traduit par « de lui », soit le fruit, ou « de nous », soit le divin, ce mot nous alerte

L'Adam et le Satan, auteurs de l'exil

car le Seigneur-Dieu nous y révèle avec netteté que le fruit de l'Arbre de la Connaissance est divin ; il est le Saint NOM en lequel tous les NOMS de l'humanité sont UN.

Ce verset nous invite aussi avec l'*Adam* à comprendre que si l'Homme prend le chemin de son NOM, devient fruit de l'Arbre et le mange, il mute et atteint à sa déification. En revanche, s'il mange ce fruit avant de l'être devenu, il mute mais en régression, recouvrant alors son statut d'Homme animal, en amont de son état d'âme vivante reçue du souffle de Dieu. Toute mutation est une mort, mais aussi une résurrection ; ne donner au verbe *Mout* que le seul sens de « mourir » en fait une punition totalement étrangère à ce texte. Or ce dernier état de régression de l'*Adam* qui est le nôtre est celui que le récit du mythe permet de qualifier d'état d'« exil » car le mot « chute » habituellement employé n'y est pas présent alors que, mutant en régression et changeant d'état, l'*Adam* se trouve en exil de son être ontologique ; le serpent l'en a détourné.

Ce mythe de la Genèse présente donc le Satan sous la métaphore du serpent dont j'ai dit plus haut que nous en comprendrions par la suite l'importance. Comme tout mythe, le récit rend compte d'une étape du parcours de l'*Adam*, c'est-à-dire de tout être humain en son intériorité ; il n'est pas en lui-même historique mais se réalise dans l'histoire de tout Homme, et tout particulièrement dans la vie du Christ qui récapitule l'humanité et dont l'incarnation n'a pour but que d'« accomplir la loi », c'est-à-dire se soumettre aux trois baptêmes du

Le Seigneur et le Satan

chemin de l'Homme. Cette expérience vivante du Christ étant archétypielle et plus fondatrice encore que celle du mythe, elle apporte l'éclairage supplémentaire que nous avons déjà noté au récit de la Genèse ; elle nous permet alors de sous-entendre que « l'*Adam* fut emmené au désert par l'Esprit-Saint pour y rencontrer le Satan³ » ; cela nous confirme que l'événement est d'ordre ontologique et que le rôle du Satan qui y préside l'est aussi. En sa fonction ontologique, le Satan, nous l'avons vu, est gardien du seuil de chaque étape de croissance de l'Homme.

Son nom hébreu, sous le symbole du serpent, est *Nahash* נחש ; il porte au cœur de ce nom la lettre *Heit* ה dont l'idéogramme original est une barrière # ; à l'étape présente, le Satan fait barrière à qui se dirige vers l'accomplissement de son être dans la matrice de feu. C'est pourquoi cette lettre *Heit* ה dans le mot *Nahash* est entourée d'une part de la lettre *Noun* נ, le « poisson », symbolisant l'énergie inaccomplie qui vient d'être tirée des eaux, celle donc que le Satan présente à l'Homme pour qu'il la nomme et en devienne maître, d'autre part, de l'autre côté de la barrière, de la lettre *Shin* ש qui est le « feu » divin dans lequel l'énergie est appelée à être broyée, brûlée puis intégrée. *Nahash*, le « serpent », peut aussi être lu comme désignant celui qui « conduit (*Nahoh* נחה) au feu (*Shin* ש) » de la prochaine matrice, et qui pour cela vérifie si l'impétrant en est capable. Or le poisson sorti des eaux, soit l'énergie devenue souvent un démon, est redoutable ; et si elle n'est pas redoutable, le serpent se servira de ruses pour tenter de rendre l'épreuve

L'Adam et le Satan, auteurs de l'exil

insurmontable. Là est sa malignité. Car le Satan, jaloux de l'Homme, nous en avons parlé, jouera de tous ses feux pour broyer celui-ci plutôt que l'énergie. C'est pourquoi dans le texte biblique la qualité de « rusé » orne aussitôt le nom du serpent, désigné comme « le plus rusé de tous les vivants du champ », ce que l'on pourrait aussi traduire par « la plus rusée de toutes les barrières du champ » car la barrière est constituée des « vivants », *Hayyot*, même mot, autrement prononcé, que la lettre *Heit*. Le Satan se vérifie encore une fois être le vivant, l'ange qui fait barrière ; c'est alors qu'il est dit « rusé ».

Ce mot hébreu, *'Arom* עָרוֹם, à son tour « clignote », appelant à un niveau de lecture plus profond, révélateur d'un sens plus secret. Il vient en effet de nous être dit au verset précédent que « l'*'Adam* et son *'Ishah* sont tous les deux nus et qu'ils n'en ont pas honte⁴ », soit que « l'*'Adam* et son *'Ishah* sont connaissant du chemin qu'ils ont à faire et (qu'ils peuvent faire car) ils ne sont plus confondus ». Ici le mot « nus », *'Aroumim*, pluriel de *'Arom*, symbolise la « connaissance », celle que l'Homme est appelé à acquérir par son travail intérieur ; chaque énergie intégrée viendra alors le revêtir de son information, et chaque étape de croissance impliquera une dénudation préalable de la connaissance auparavant acquise. Noé, par exemple, sort de l'arche – sa matrice de feu – et se trouve « ivre et nu »⁵ (Gen 9,21), ivre de l'Esprit-Saint de Dieu, totalement connaissant, mais paradoxalement nu pour pouvoir acquérir ce qui va se passer dans la tente, sans doute symbole de sa matrice du crâne. De son côté, le prophète Élie, arraché de

Le Seigneur et le Satan

terre par le char d'Israël, jette son manteau sur Élysée et s'envole nu vers son Seigneur⁶.

Chaque connaissance acquise par cette voie du cœur est inséparable d'une plus haute sagesse, or celle-ci est dotée de ruse ! La sagesse divine se dévoilant ne dit-elle pas : « Moi, la Sagesse, j'habite la ruse et j'acquiers la connaissance des pensées », ajoutant : « Gens stupides, soyez des constructeurs de ruses⁷. » La ruse est un art de guerre, ici de la « guerre sainte » connue de toutes les traditions et qualifiant le grand œuvre de la matrice de feu. Cet art est un savoir-faire d'une extrême subtilité dont le but est de vaincre le « rusé » par plus rusé que lui et de gagner la guerre ; atteindre ainsi à la sagesse et l'intelligence divines, car l'Homme devra alors « passer par le chas de l'aiguille⁸ », soit la dernière porte de son nom *'Adam* אדם (ד, la « porte »), celle qui l'introduira dans la matrice du crâne. Souvenons-nous de Job devant cette porte !

Cela implique dès le départ cette vigilance aiguë aux lois ontologiques que je viens de rappeler, la première étant de « garder et cultiver sa *'Adamah* – *'Ishah* ». Actualisons cet ordre. Une proposition séduisante nous est faite, qui va en disposer ?

Un *'Adam* vigilant, conscient et doué de discernement dans la prière ? Ou bien l'un des fauves de la *'Adamah* que l'*'Adam*, oublieux de son *'Ishah*, n'aura pas dominé ?

Le serpent rusé tente d'exploiter cette faille et s'adresse à *'Ishah* seule ; l'*'Adam* ne la garde pas... De plus, telle la lune qui toute pleine reçoit la splendeur de la lumière du soleil, le Satan se fait passer pour le Seigneur יהוה, le fruit de l'Arbre de la Connaissance. *'Ishah*, laissée à la dérive

L'Adam et le Satan, auteurs de l'exil

des eaux de l'inconscient, incapable seule de discernement, est émerveillée ; séduite, elle prend le fruit, le mange et le donne à l'Adam qui, oublieux de son *Ishah* et donc détourné de son intériorité, à nouveau noyé dans les eaux de la confusion, le mange. Il mange ce qu'il croit être le fruit avant de l'être devenu ; c'est un des fauves de la *'Adamah*, qui, faisant ce choix parce qu'il est livré à lui-même, remet *Ishah* aux mains du Satan ainsi que l'Adam lui-même régressé dans une totale confusion avec elle.

L'Adam, entièrement responsable de sa non-vigilance, s'exile de lui-même et devient étranger à sa nature ontologique. Le Satan est son maître.

Dans le mythe, *Ishah* décrit le fruit : il est « bon à manger », relevant donc de la jouissance, « désirable pour la vue », ce qui induit la possession, et « précieux pour réussir », ce qui induit la puissance. Ces trois énergies ainsi décrites à partir du reflet du Saint NOM (le soleil) sur la personne du Satan (la lune) n'en révèlent pas moins la qualité du potentiel secret du Saint NOM inclus dans la semence divine : elles sont ontologiquement destinées à la conquête du royaume divin ; violées par le Satan, et l'Homme s'y prostituant, elles deviennent les outils de conquête du royaume extérieur ; conquête de la renommée en place du NOM, conquête de l'avoir et de la toute-puissance, conquête de mort !

Muni du pouvoir que l'Homme lui donne, le Satan devient diabolique : il « sépare » (*dia-bolein* en grec) le couple *'Adam-Ishah*, l'Homme de son féminin ontologique porteur de la semence divine. *Là est le divorce fondamental, tragique*, car la semence en est stérilisée. De nature divine,

Le Seigneur et le Satan

elle ne peut mourir mais son impuissance est symbolisée par la stérilité biologique de nombreux couples de la Bible avant que le Seigneur ne vienne lever cet opprobre.

Je qualifie ce divorce de « fondamental » car il contrevient à la loi ontologique que le Seigneur-Dieu fait connaître à l'*Adam* nouvellement différencié de son *'Ishah* et appelé à l'épouser pour devenir le Seigneur de son être, le fruit de son Arbre ; c'est à cette loi que le Christ fait référence lorsqu'il parle du mariage :

« L'Homme quittera son père et sa mère (Sagesse et Intelligence structurant chaque étape du chemin) et il s'attachera à son *'Ishah* et ils deviendront chair UNE (divine, soit la semence devenant fruit יְהוּדָה)⁹. »

Le magistère de l'Église chrétienne occidentale frappant d'interdit tout divorce entre l'homme et la femme confond celui-ci avec le divorce fondamental qui détruit l'union ontologique de l'Homme avec son féminin intérieur ; il revêt dès lors le relatif d'un caractère absolu et lui applique une condamnation irrecevable ; privant de l'eucharistie les divorcés remariés, il leur refuse la nourriture essentielle, source de force divine, qui les aiderait à vivre leur nouvelle union à la lumière du mariage intérieur de chacun, qui seul peut construire un couple solide !

Le fruit proposé par le Satan étant consommé, le Seigneur-Dieu s'adresse à chacun des auteurs du drame, non pour les punir comme le laisse entendre la traduc-

L'Adam et le Satan, auteurs de l'exil

tion née d'une projection mentale d'Homme exilé sur une scène ontologique, mais pour exposer les rudes conséquences dont chacun d'eux est responsable, eu égard aux lois qui structurent le créé. Ce discours divin exprime la douloureuse constatation d'un amant qui voit s'éloigner sa bien-aimée, l'*Adam*, féminin pour lui, son *'Ishah* divine – car l'*Adam* image de Dieu est à Dieu ce que *'Ishah* est à lui. Bien sûr sa bien-aimée est libre ! Mais vers quel abîme s'en va-t-elle ?...

À l'*Adam*, Dieu dit :

« Maudite ta relation à la *'Adamah* ; dans la souffrance tu mangeras tous les jours de ta vie ; des ronces et des épines elle germera pour toi et tu mangeras l'herbe des champs¹⁰. »

Arrêtons-nous sur les mots « souffrance » et « maudite ».

Si l'épreuve est ontologique, la souffrance ne l'est pas ; ce mot n'arrive que dans cet exil de l'ontologique, et il intervient trois fois – une fois ici et deux fois dans le discours divin adressé à *'Ishah* – comme pour en couronner cet exil. La « souffrance », *'Etsel* עֲצֵל, évoque le « nuage », *'Ah* אֶח, c'est-à-dire tous les voiles de l'inaccompli auxquels l'*Adam* s'est à nouveau identifié et qui se sont épaissis en *'Ishah* par la puissance donnée aux animaux de l'âme et à l'emprise sur eux du Satan. Aussi la lettre *Tsadé* צ, le « harpon » divin, qui tentera de les

Le Seigneur et le Satan

reprendre en main les arrachera de l'âme humaine qui, dans des attachements quasi indestructibles, aura été leur esclave.

La souffrance est là !

La *'Adamah*, espace matriciel de *'Ishah*, est désormais stérile et ne distribuera plus que misère ; retournée à l'extérieur, elle devient une terre ingrate qu'il faudra durement travailler, « à la sueur de tes narines », ajoute le Seigneur. Que de souffrances !

Et qu'est cette malédiction ? L'amour divin ne maudit personne ! Mais chaque créature, dans sa liberté, peut agir de telle sorte qu'elle bloque la qualité de l'œuvre créée. C'est ce que dit le mot *'Arour* ארור dont les deux premières lettres sont les deux radicales du mot *'Or* אור, la « lumière ». Dans ce dernier terme, la lettre *Waw* ו, « et », unit dans un juste rapport l'émissivité (lettre א) et la réceptivité (lettre ר). Lorsque ces deux pôles qui conditionnent la lumière ne sont plus unis dans ce juste rapport, la lumière n'est plus ; or dans le mot *'Arour* ארור, la conjonction de coordination *Waw* ו n'unit plus le א et le ר mais redouble le *Resh* ר, soit la réceptivité qui se fait alors résistance, voire refus. Cela veut dire que l'auteur de cette « non-lumière » n'est pas le *'Aleph* א, *'Elohim*, ni ici la *'Adamah* qui jouent le rôle d'émissivité, mais le *Resh* ר, soit l'*'Adam* qui, s'étant éloigné d'elle, a rompu sa relation à elle. Stérilité !

Stérilité du noyau fondateur divin désormais isolé en elle ; stérilité des dons divins dont l'*'Adam* s'est détourné, stérilité de la terre extérieure d'où l'*'Adam* tirera durement sa nourriture. La fécondité biologique en sera

L'Adam et le Satan, auteurs de l'exil

désormais la compensation, la chair ontologique donnant alors sa puissance au corps animal de l'Adam, et celui-ci se multipliera non plus dans l'unité conquise mais dans une prolifération animale croissante et ingérable !

Cela peut cependant ne durer qu'un temps, car soudain le discours divin se retourne en lumière. Esclave, oui tu l'es, dit le Seigneur-Dieu mais « jusqu'à ce que tu te retournes vers ta *'Adamah-'Ishah* dont tu t'es coupé car tu es poussière et vers la poussière retourne-toi¹¹ ! ». Le « retournement », *Tashoub* ! Un impératif deux fois dit et fait des trois mêmes lettres que le *Shabbat* du Dieu qui se retire pour que l'Adam soit ; c'est maintenant à l'Adam de se retirer de son exil pour qu'en lui son Seigneur soit.

Retourne-toi vers ta *'Adamah-'Ishah* et va vers tes noces avec elle, ta mère-épouse !

Retourne-toi vers son infinie richesse potentielle et fais-la devenir poussière et cendres ! Elle sera connaissance et croissance de ton Arbre !

Tout est à nouveau possible.

Le Satan diabolique auquel l'Adam vient de se donner en lui livrant son *'Ishah* peut donc ne pas être le vainqueur définitif, l'ennemi absolu !

L'amour divin est une eau-de-vie qui s'écoule dans le cœur de l'Homme avec la discrétion du Seigneur qu'il est et la puissance du Dieu infiniment miséricordieux, capable de s'anéantir encore et encore pour que de son néant revive son secret au cœur de l'aimée. Aussi, lorsque le Seigneur-Dieu s'adresse à *'Ishah*, c'est pour évoquer

Le Seigneur et le Satan

son enfantement ontologique toujours possible si l'*Adam* se retourne vers elle :

« Je multiplierai beaucoup tes souffrances et tes enfantements ; dans la souffrance tu enfanteras des fils¹²... »

Autrement dit, ce ne peut plus être que dans des arrachements douloureux aux fausses valeurs du monde que germera ta semence et grandira ton arbre jusqu'à son vrai fruit ; mais si la « souffrance », '*Eṣēb* עֶצֶב, est liée à l'œuvre d'extraction faite par le « harpon » divin, '*Tsadé* ז, ce même harpon est celui qui appelle et attire à lui la sève de la semence divine dont il fait croître l'« Arbre de la Connaissance », '*Eṣ* עץ, à partir de ses deux sources, l'une dans les eaux d'En Bas, l'autre dans les eaux d'En Haut. Toute souffrance, même celles que génèrent les pires erreurs auxquelles conduit le Satan diabolique, peut devenir le limon d'une terre fertile à la germination de la semence, voire à la croissance de l'Arbre. En cette '*Ishah* bafouée, tout est appelé à se retourner. Elle peut redevenir « mère de la vie divine », ce que Ḥawah, Ève, « femelle » de l'*Adam*, de sa seule nature animale ne peut assumer...

Mais recouvrer l'ontologique si désécurisant par rapport aux repaires où l'Homme de l'exil se cache, à ses illusions de bonheur, tout cela fait mal ; morts et résurrections, mutations font mal. Et voici que le mot « mal » réapparaît ; il est bien réel hélas, mais inhérent au seul état d'exil ; il se définit comme inévitable, voire rendu nécessaire au recouvrement de plus que le « bien », à l'accomplissement de l'*Adam*, et

L'Adam et le Satan, auteurs de l'exil

même à ce *Tob Me'od* exprimé au plus haut de l'œuvre créatrice divine par le créateur lui-même et si difficilement traduisible. *Me'od* מ'וד, anagramme du nom de l'*Adam*, semble en être l'acmé, celui de l'Homme qui sera invité par Moïse à aimer son Dieu « de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton *Me'od*¹³ ». Peut-être ce mot *Me'od* מ'וד exprime-t-il la qualité de l'esprit en l'Homme ?

On peut aussi le traduire par « ce qui vient de la vapeur (*'Ed*) אד », celle-ci exprimant le désir que l'Homme nouvellement créé a de son Dieu et qui est d'une infinie puissance¹⁴. Il est d'autant plus important de parler de désir que le Seigneur-Dieu, poursuivant son discours adressé à *'Ishah*, lui dit : « Vers ton époux se porteront tes désirs, et lui dominera sur toi. » Le nouvel époux de *'Ishah* enlevée par le Satan est le Satan ; c'est lui qui la désire pour dévorer la « poussière » de ses énergies potentielles ; il est donc le plus faible, aussi posera-t-il entre elle et lui des objets (jouissance, possession, puissance) qui exciteront son désir à elle afin que ce soit elle la plus faible. Succombant alors à ces objets, elle se donnera à lui qui dévorera les énergies de sa *'Adamah*.

« Tu mangeras la poussière... », dit le Seigneur-Dieu au Satan. Et l'*Adam* ne faisant plus œuvre mâle en son *'Ishah*, à nouveau confondu avec elle et emporté avec elle dans toutes les ruses du Satan diabolique, donne dans le piège de tous les objets de désir.

Ontologiquement, la source du désir que l'*Adam* avait de son Dieu, la source de cette vapeur douée d'une

Le Seigneur et le Satan

puissance infinie qui faisait éclater la balle de la semence divine et jaillir la sève de son Arbre, à laquelle répondait le fleuve de feu du désir de Dieu pour lui, cette source venait de la semence elle-même cachée dans la chair scellée par le Seigneur-Dieu au cœur de *'Ishah*. En situation d'exil, nous l'avons vu, la chair n'est plus pour l'*'Adam* que son corps et le cosmos qui l'entoure, tout ce qu'il peut toucher à ce même niveau lui est devenu la part observable du créé qui constitue sa prison, car il ne voit plus l'ange derrière l'animal, le végétal et le minéral, soit le monde imaginal qui l'unit au plus intime de lui et sans discontinuité jusqu'au principe de son être, sa chair ontologique. La puissance du désir fou de l'Homme pour son Dieu, qui prenait source en ce noyau fondateur, est balancée dans le corps animal, oublieux de Dieu ; les désirs de l'*'Adam* se polarisent alors sur les objets évoqués plus haut, extérieurs à lui, souvent idolâtrés et générateurs de souffrances.

L'objet le plus fort – lié à la jouissance – est le corps de l'autre, celui de Hawah, Ève, la « femelle », pour l'*'Adam*, et pour Ève celui de l'*'Adam*, l'homme animal. Dès le début de son exil, nous dit le texte biblique, l'*'Adam* est saisi par leur nudité à tous deux, non plus celle qui est liée à la connaissance dont j'ai parlé plus haut, concernant l'ontologie de l'*'Adam* et *'Ishah*, mais la nudité du corps animal de l'homme et de la femme. Le mot hébreu est d'ailleurs légèrement différent, signifiant l'état confusionnel en lequel ces derniers ont régressé. Le texte biblique, traduit avec une infantile pudeur, nous dit alors qu'« ils cousent une feuille de figuier et se font

L'Adam et le Satan, auteurs de l'exil

des ceintures », verset dont la traduction plus juste est : « Ils se font croître une montée de rut et vivent à la périphérie d'eux-mêmes¹⁵. »

Ce rut, ce désir animal, lourd de mémoire divine, est feu, il est la coupe du Graal en ce monde d'exil à laquelle on s'enivre ; il est capable de tous les dépassements, voire de l'impossible. Sa violence est celle des animaux les plus vigoureux de l'âme, inconnus désormais mais qui n'en sont pas moins déchaînés et capables de leurs plus grands charismes, comme de leurs plus cruelles férociétés, car l'amant bouleversé renverse l'infini dans le corps divinisé de l'autre ! Et le Satan, souvent maître d'œuvre, de pousser le passionnel hors de toute limite, dans ses ruses devenues machinations les plus extrêmes pour corporaliser l'esprit en faisant oublier de spiritualiser le corps. C'est pourquoi le désir du couple humain, homme et femme, l'un pour l'autre, est en lui-même l'épure de celui, d'ordre transcendant, de chacun pour son Dieu ; si l'amour y est présent, il peut y reconduire, il est sacré.

Tel est le sens de la rencontre de Jésus et de la Samaritaine¹⁶. La qualité d'amour de cette femme relevait de la chair ontologique ; elle en ignorait la qualité divine et en recherchait l'écho en terre d'exil... chez un homme dont elle exigeait la même exigence. Aussi les maris se sont-ils succédé. Six maris, dont le sixième n'était même pas son mari ! Cela veut dire qu'une autre loi que celle des Hommes, fût-elle religieuse, la portait à obéir à plus grand qu'elle, et c'est celle-là qui l'emmena vers son Seigneur...

Le Seigneur et le Satan

Ce même évangile nous conduit à Qanah de Galilée, où Jésus et sa mère participent aux réjouissances d'un banquet de noces¹⁷. Ces jeunes époux se sont désirés, mariés selon la loi, tout était fête ! Et soudain, ils n'ont plus de vin... Leur amour n'était que de l'eau, de l'inconscience. L'éveil de leur nature n'était encore qu'animale et ne pouvait faire le poids devant l'usure insidieuse du quotidien. Jésus intervient et fait apporter six jarres d'eau. L'eau, le vin, le sang, l'esprit... montée de sève alchimique qu'en un « non-temps » Jésus parcourt. Et le vin coule en abondance, un vin exquis dont le maître de maison s'étonne qu'il n'ait pas été servi dès le début de la fête... Maintenant les jeunes époux, éveillés à leur être divin, s'unissent ; leur joie est autre, celle d'un amour qui fait s'enlacer la terre et le ciel, le ciel et la terre en un seul jaillissement de feu. En chacun d'eux se joue le grand œuvre alchimique de leur accomplissement, en chacun d'eux la montée de l'échelle angélique, car c'est en ce monde angélique de la matrice de feu que se spiritualisent les corps et que se corporalisent les esprits. Parmi ces anges est le Satan. Ils rencontreront le Satan... mais s'ils continuent de boire le vin céleste, le Satan n'aura d'autre pouvoir sur eux que celui de l'épreuve ontologique ; les démons de leur être, cette multitude d'énergies animales, s'agiteront aussi, mais la force du Seigneur unie à la leur les dominera – car le Satan, ontologiquement, est vaincu.

Le mythe fondateur le dit avec force. Si nous en poursuivons l'étude, nous voyons comment le Seigneur-Dieu s'adresse au Satan qui vient d'enlever *'Ishah* à son époux :

L'Adam et le Satan, auteurs de l'exil

« Une inimitié je place entre toi et *'Ishah*, entre sa semence et ta semence, sa semence t'écrase (en tant que) tête et toi, tu l'écrases (au niveau du) talon¹⁸. »

Le verbe *Shouf* שׁוּף, « écraser », ici répété, nous arrête ; il préside à la blessure et à sa guérison, mais la guérison précède la blessure ! Ce verbe est fait de l'union des lettres *Shin* ש, le « feu » de l'Esprit-Saint, et *Phé* פ, la « bouche », le « verbe », union que nous retrouvons dans le substantif *Shofar* שׁוֹפָר, lié à la lettre *Resh* ר, le « principe », qui confirme la force de cette union. Or le shofar est la trompette dont le souffle abattit les remparts de Jéricho à l'arrivée des Hébreux devant la « terre promise »... soit devant l'ultime épreuve du Satan¹⁹, épreuve dont l'archange Michel avec Josué furent vainqueurs²⁰. La force dont rend compte ce verbe *Shouf*, capable d'abattre les plus indestructibles remparts, est, dans l'union du Verbe et de l'Esprit, de puissance invincible. La blessure symbolique que fait le Satan au talon de l'Homme, soit celle qui entaille l'Arbre de la Connaissance à sa racine, est mortelle, mais l'écrasement de la tête diabolique la surplombe ; il guérit la blessure et donne force de résurrection !

Cet écrasement, ultime phase du grand œuvre divin, se joue dans la matrice du crâne où le Christ, Fils de Dieu et Fils de l'Homme, écrase la tête diabolique du Satan. Le Christ étant « JE SUIS », présent éternel, et le Satan participant aussi de l'éternité, leurs œuvres recouvrent tous les temps. Aussi, lorsque naissent de

Le Seigneur et le Satan

Rébécqah, épouse d'Isaac, les jumeaux Ésaü et Jaqob – dont l'un, Ésaü, symbolise la nature animale de cet engendrement, et l'autre, Jaqob, sa nature divine –, Jaqob naissant le second tient dans sa main le talon de son frère²¹ ; il affirme par ce geste qu'il ferme la blessure et prend en main les énergies animales pour les porter à leur réalisation divine alors qu'Ésaü en userait dans le monde extérieur. Dans les Évangiles, avant même qu'il descende dans les enfers du Golgotha, Jésus lave les pieds de ses apôtres, ce qui signifie bien la guérison de leurs talons blessés. Toute descente aux enfers que Jésus assume durant sa vie publique, où il ne cesse de guérir, est une rencontre avec le démon auteur de telle et telle maladie ; c'est en luttant avec le démon et en l'intégrant qu'il guérit. En cela, dans le temps de l'Histoire, il prépare le Golgotha. Mais en profondeur, c'en est une conséquence.

Et la conséquence la plus bouleversante est certes non seulement la guérison, mais la résurrection de Lazare²². La mort de Lazare, Eli'ezer, l'« aide de Dieu », signifie la mort de l'Homme en sa qualité de *'Ishah*, épouse de Dieu²³. La personne de Lazare symbolise l'humanité adultère et exilée de son être intérieur ; sa propre *'Ishah* étant la proie du Satan diabolique, sa blessure est mortelle, mais lui-même *'Ishah* de Dieu bloque aussi la dynamique divine si mystérieuse.

Comprendra-t-on jamais que l'*'Adam* – l'humanité et donc chacun de nous – est à Dieu ce que *'Ishah* est à

L'Adam et le Satan, auteurs de l'exil

l'Adam, et que la mort de l'Adam, *Ishah* de Dieu, est tragique en Dieu même !

Jésus pleure ! Il pleure l'humanité tout entière profondément malade, voire morte de son adultère diabolique. Le démon de ce détournement nuptial est si redoutable que Jésus semble différer l'heure de la rencontre, il s'attarde. Lorsqu'il arrive près du tombeau, Lazare est mort depuis quatre jours.

« Seigneur, il sent déjà », dit Marthe, sa sœur. Puauteur de la mort en laquelle Jésus s'engouffre. Décomposition de la chair à laquelle soudain il redonne son ontologie. « Lazare, sors ! » s'écrie-t-il. Et Lazare enveloppé de langes comme un nouveau-né sort. « Déliez-le ! » dit Jésus. L'épouse est déliée. Et Marie, autre sœur de Lazare, ira porter des parfums au tombeau du Christ...

Subtiles fragrances de l'amour, de l'amour « plus fort que la mort ».

VI

Le Satan diabolique, le mal

« Un homme avait deux fils... », dit le Seigneur¹. Le plus jeune lui demanda sa part de biens et partit la dissiper en plaisirs de toutes sortes. Un jour, démuné de tout, il ne put survivre qu'en allant garder les porcs d'un fermier du pays ; là, il aurait aimé manger les caroubes données aux animaux mais dont lui était privé, il avait faim. C'est alors qu'il décida de revenir vers son père, de lui demander pardon et la grâce de travailler chez lui comme simple ouvrier.

« Mais son père le vit arriver de loin, courut à sa rencontre, l'embrassa, fit préparer une fête somptueuse, demanda à ses serviteurs de le revêtir de sa plus belle robe, de lui mettre un anneau au doigt, des souliers aux pieds et de préparer un festin. Mon fils était mort, il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. Réjouissons-nous. »

De retour des champs, le frère aîné se mit dans une grande colère et ne voulut pas entrer. Follement jaloux

Le Seigneur et le Satan

de son frère et indigné de ce qu'il jugea injustice de la part de son père, il refusa de participer au banquet...

Qui est ce fils jaloux de son frère, prêt à le tuer et rejetant son père jugé injuste, indigne, détestable, si ce n'est le Satan redressant ici sa tête diabolique ?

Une fois de plus, nous sommes étonnés, choqués, voire scandalisés, eu égard à notre sensibilité encore très animale, de sentir celui-là exerçant librement son pouvoir diabolique, resté auprès du Père et confirmé dans ses biens et ses fonctions filiales.

« Mon enfant, lui dit le Père, tu es toujours avec moi et tout ce que j'ai est à toi. Mais il fallait se réjouir parce que ton frère était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé ! »

L'Homme, ce « fils prodigue », n'a jamais été chassé lui non plus de la maison paternelle, c'est lui qui s'en est exclu, mutant en régression comme il en avait été prévenu s'il mangeait le fruit avant de l'être devenu. C'est donc lui qui, pleinement responsable de son choix, s'est retrouvé dans l'état animal décrit au sixième jour de la Genèse.

Les mondes angéliques, eux, qu'ils restent serviteurs de Dieu et des Hommes ou deviennent des démons, dépendent du travail d'intégration que l'Homme fera d'eux ou non, mais d'eux-mêmes, dans le contexte biblique tel que je le vois, ils ne semblent pas muter.

Le Satan diabolique, le mal

L'Homme se révèle être, avec son Seigneur, et parce qu'il récapitule toute la création, le maître d'œuvre de celle-ci. Il est donc juste, je crois, de voir dans le fils aîné révolté la personne du Satan.

La jalousie, fondatrice du meurtre, l'un des trois démons dénoncés plus haut, celui de la possession qui fit de Qaïn puis de tous ses descendants des tueurs dont nous sommes encore, est celle qui obstrue le plus la conscience, voire la plus élémentaire conscience morale. « Si tu relèves ton visage (niveau de conscience), tu comprendras que tout est en ordre », dit le Seigneur à Qaïn pris de fureur de ce que l'offrande d'Abel a été regardée, reçue, et non la sienne². Mais Qaïn reste esclave du Satan ; il ne détecte pas en l'épreuve l'invitation qui lui est faite de « lutter avec » pour élever son niveau de conscience et, la colère l'étouffant, il n'a même pas la force de « lutter contre » ; il confirme son total esclavage au Satan diabolique et tue.

Ces deux cas exposés l'un par parabole, l'autre sous forme de mythe voient la personne mangée par une colère de jalousie, ligotée par le démon de la possession, en perte totale de lucidité.

Le démon de la puissance est parfois plus insidieux, car il conduit l'Homme alors sûr de lui à exalter l'épreuve en laquelle il voit essentiellement une occasion de briller tant il est certain de la victoire ; l'héroïsme déployé à ce moment se joue en rapport de force, étranger au langage que cache l'épreuve, mais familier des qualités morales admirées du monde et source d'enflure d'un moi primaire. Le diviseur use de toutes ses armes pour parfaire

Le Seigneur et le Satan

ce que j'ai appelé le « divorce fondamental » qui conforte l'ego et symboliquement tue l'identité divine. Le mythe grec de Thésée illustre cela avec une telle finesse que ce héros passe encore aujourd'hui pour l'une des plus hautes figures symboliques de l'humanité, et son fil d'Ariane pour le sésame de toutes les quêtes.

Les ruses amoureuses employées par Thésée pour traverser sans problème le labyrinthe au fond duquel se tient le Minotaure et pour affronter ce dernier au moment favorable sont d'autant plus séduisantes qu'elles n'excluent pas un nécessaire courage à déployer sur le devant de la scène admirative du monde ; elles n'en sont pas moins ficelées par un Satan plus rusé que lui. Parvenu donc avec aisance au cœur du labyrinthe, de sa massue de cuir Thésée tue le Minotaure, une énergie puissante de son autre côté, au lieu d'intégrer le monstre en usant de son Épée royale ! Il ne revient à Athènes que pour présider aux cérémonies d'enterrement de son père, le roi Égée – symboliquement celui de sa propre dimension royale. Sous le faste impérial que dans le monde il hérite, le héros, en son être intérieur, n'en reste pas moins prisonnier du labyrinthe d'où en profondeur il n'est jamais sorti ; il n'a passé aucune porte mais au contraire, grâce au détestable fil d'Ariane, est retourné en arrière, emmenant Ariane enceinte de lui, et l'oubliant sur une île au cours du voyage de retour à Athènes ! Dédale et Icare, Intelligence et Sagesse de Thésée, restés enfermés dans le labyrinthe, tentent de s'en évader par une savante technologie d'ailes artificielles. Ils ne conduiront Thésée qu'à la noyade³ !

Le Satan diabolique, le mal

Le Malin règne. Ses ruses séduisent l'Homme qui se laisse enfermer dans une lumière extérieure privée de toute référence à la lumière divine et qui, par rapport à cette dernière, n'est alors que ténèbres, « là où il n'y a que pleurs et grincements de dents⁴ ». Le diviseur coupe le créé de l'incrée, le multiple du UN, laissant le créé s'émietter sans ordre dans une horizontalité rampante, celle du labyrinthe où ne règne pour l'Homme que l'illusion de sa réalité souveraine. La multitude souffrante accumule les problèmes laissés insolubles dans les limites génératrices d'innombrables lois qui ne peuvent que finir par se contredire. L'Homme esclave du Satan qui le confine dans la prison d'une logique binaire est conduit par son maître dans des situations inextricables, douloureuses, infernales, sources de mal et de jugements, d'autant plus tragiques qu'elles sont d'ordre divin, de l'ordre du créé divinisé.

L'hydre de Lerne est là, qui de ses neuf têtes crache des flammes ; l'une de ses têtes coupée en génère deux autres ; de sa queue la bête immonde fouette une vase sordide qui éclabousse tout autour. Aucun dirigeant de notre monde actuel ne se souvient, comme Héraklès, d'avoir pour père le dieu du ciel ; aucun ne sait s'agenouiller ni laisser sa massue pour prendre son Épée...

Au cœur de ce désordre, l'Homme se croit être un Seigneur avant de le devenir, sans même savoir qu'il a à le devenir et encore moins savoir qu'il est déjà là ;

Le Seigneur et le Satan

il sent en lui une grandeur qu'il s'approprie et qu'il déforme, n'y ayant pas atteint.

Que deviendra cet enfant qui m'a dit l'autre jour après que je lui demandais pourquoi il se mettait si souvent en colère : « Parce que c'est trop grand en moi ! » Merveilleuse réponse ! Si le monde parental autour de lui ne l'aide pas à travailler ce « trop grand », s'il n'aide pas cet autre – tous deux de quatre ou cinq ans – à travailler « les trésors qui sont dans l'étang, gardés par la grosse bête », au-dedans de lui, ces enfants risquent de devenir des despotes alors que leur potentiel est celui de l'Homme de lumière !

Apprendre que le Seigneur est là bien qu'on ait à le devenir relève, plus que d'un paradoxe, d'une antinomie dont j'ai parlé plus haut. Notre intelligence ne peut y accéder qu'en recouvrant la dynamique ontologique dans le retournement proposé par Dieu à l'*Adam* du mythe de l'exil. Dans cette dynamique notre être profond peut entrer dans une logique autre, que l'on pourrait appeler « ternaire » et seule capable de soulever le toit plombé de la contradiction ; les deux termes de celle-ci se dépassent alors, non pas dans une synthèse accommodant thèse et antithèse dans une sorte de compromis des deux termes, mais en portant ceux-ci à un niveau plus haut du réel, dans un troisième terme qui les unit tous deux sans altération d'aucun d'eux.

Je peux donner de cela un exemple vécu. Une opposition s'éleva un jour entre un évêque et un chercheur

Le Satan diabolique, le mal

scientifique travaillant sur des souches vivantes à la recherche de médicaments pouvant guérir des maladies jusqu'ici incurables ; l'évêque de son côté refusait ces manipulations du vivant ainsi chosifié, disant que cela était interdit. Tous deux avaient raison. L'impasse était là. Je me souviens alors avoir médité sur les dix plaies d'Égypte et avoir découvert ceci : lors de la cinquième plaie⁵ sévit une « peste », *Deber* דִּבֶּר, une « chose », *Dabar*, très grave, envoyée par la « parole » divine, *Dabar* דִּבֶּר ; ce même mot hébreu, prononcé différemment selon qu'il est le « verbe » et la « chose » ou la « peste », mais avec la même puissance impressionnante, est employé quatre fois – et le nombre quatre implique une forte structure.

L'ensemble du texte nous permet de dégager une loi ontologique subtile, qui joue incognito, et que voici : toute « chose », *Dabar*, n'a d'être que dans sa relation avec le « verbe » divin dont elle procède ; si elle en est coupée, si elle est chosifiée, elle crée la « peste », *Deber*.

Dans le cas du problème évoqué, les souches vivantes manipulées, chosifiées, coupées de leur relation au Verbe créateur donneront peut-être un produit pouvant guérir quelques malades, mais elles créeront une « peste », ce qui veut dire que cette manipulation engendrera une de ces maladies nouvelles dites « orphelines », ou un cataclysme autre, qui fera davantage de victimes.

Ce mot *Dabar* signifiant le « verbe » mais aussi la « chose » joue dans le même rapport que le mot *Bassar* signifiant l'« esprit » et le « corps ». Dans le mot *Bassar* בָּשָׂר que nous n'avons pas fini d'explorer, c'est la lettre *Shin* ש, l'« esprit », qui a puissance apophatique. L'Esprit en l'être

Le Seigneur et le Satan

conduit le Verbe à la chose mais aussi la chose au Verbe ; il fait ainsi grandir le « Fils » de l'Homme, *Bar* בַּר, en celui qui se retourne et le pulse tout au long de l'échelle, le faisant respirer à des niveaux différents ; chaque niveau est présidé par « Père et Mère », nous l'avons vu, soit Sagesse et Intelligence, qui fondent les lois de cette part du réel, et toutes sont riches de ce qui dépasse et unifie les deux pôles de la contradiction dressée plus bas. À chaque étape atteinte, l'espace grandit et le temps se raccourcit. L'Esprit, dans cette montée, conduit l'Homme non pas dans un avenir historique, mais dans l'éternité présente en chaque instant du temps. L'éternité est un présent évidé du temps historique, comme saisi au cœur de lui et coexistant avec lui.

Peut-être pouvons-nous dire, en nous appuyant encore sur l'archétype *Bassar*, que le temps historique est l'éternité en exil, et que l'éternité est l'instant de l'historique, le *kairos* grec, celui qu'incarne le Seigneur יהוה dans la personne du Christ, et présent en chacun de nous en notre NOM secret. Chaque instant relié à lui nous conduit à lui ; distrait de lui, il est vite la proie du Satan. C'est le souffle du feu de l'amour de l'Esprit-Saint qui nous arrache au Satan.

L'Occident chrétien, dès le début du deuxième millénaire, rompait avec la personne de l'Esprit-Saint au cœur de la divine Trinité, la réduisant à une simple relation d'amour entre le Père et le Fils ; il rompait l'unité théologique de l'Église chrétienne et s'en exprimait dans la rupture de l'arc en plein cintre roman et dans l'érection d'une ogive flamboyante dressée grâce à

Le Satan diabolique, le mal

des arcs-boutants lui servant de béquilles vers un ciel extérieur, vide de Dieu. La théologie scolastique rompait avec la patristique, et son enseignement rationalisant ne projetait plus qu'un souffle desséchant sur une horizontalité moralisante, contemprice, et sans âme. Au début du siècle dernier j'apprenais encore du catéchisme officiel que « l'Homme est un animal raisonnable, doué d'un corps et d'une âme », seule ; l'esprit avait disparu dans le naufrage du bateau piloté par le dieu Raison. Très tôt dans ce second millénaire, la recherche scientifique prit son autonomie par rapport à l'Église. Car si le Satan est rusé, l'Esprit-Saint l'est plus encore et c'est par les sciences physiques et mathématiques, les sciences humaines les accompagnant plus tard, que le souffle de l'Esprit commença de réanimer le cœur occidental. Ce sont des universitaires qui, observant la particule de lumière, la découvrirent de qualités contradictoires, ondulatoire et corpusculaire, soit *Bassar*, « esprit » et « corps » ! Ils commencèrent de soulever par la science les voiles posés sur le « secret divin », ce que firent de tous temps, par la voie intérieure, les mystiques des différentes traditions, au grand risque de leur vie...

Au XIII^e siècle Maître Eckhart eut la prudence de mourir avant de monter sur les bûchers de l'Inquisition ; ne disait-il pas que « si la nature commence son œuvre par le plus déficient, Dieu commence son œuvre par le plus parfait. La nature fait l'Homme à partir de l'enfant, et la poule à partir de l'œuf, mais Dieu fait l'Homme avant l'enfant, et la poule avant l'œuf⁶... », soit, chez l'Homme, son Seigneur « JE SUIS », présent en lui avant qu'il le

Le Seigneur et le Satan

devienne ! Mais auparavant, chez les soufis de l'islam, dès le x^e siècle, le grand mystique Halladj confiait aux siens : « Avec l'œil du cœur, je vis mon Seigneur. "Qui es-tu ?" lui dis-je. "Toi", me répondit-il. » Et osant clamer : « Je suis Dieu ! », il fut martyrisé et finalement décapité.

Je ne suis pas sûre qu'aujourd'hui quelques êtres ne soient pas chimiquement muselés au fond de nos hôpitaux psychiatriques pour avoir un jour ouvert leur être à cette expérience et l'avoir criée. On peut alors se demander qui est le malade ! Une petite fenêtre est ici ouverte sur notre monde retourné à l'envers... J'ai parlé d'universitaires, mais s'ils sont nombreux, dans une spiritualité consciente ou inconsciente mais réelle, à sentir les limites qu'impose leur approche du UN et à les respecter, un plus grand nombre sans doute, dans une inconscience non exempte de l'œuvre satanique, nie Dieu farouchement ; et ceux-là, se déifiant par leurs œuvres, dépassent ces limites et nous conduisent à l'apocalypse, au sens vulgaire de ce terme.

Il semble que nous arrivions à une étape cruciale dont j'ai parlé au début de cet ouvrage, souvenons-nous :

« Voici, dit le Seigneur-Dieu, l'*Adam* est devenu capable du UN venant de celui-là pour la connaissance de l'accompli et de l'inaccompli, et maintenant empêchons-le d'avancer la main (se suicider) en prenant aussi de l'Arbre de Vie, qu'il en mange et qu'il vive pour le monde⁷. »

Le Satan diabolique, le mal

Nous retrouvons dans ce verset l'ambiguïté du mot hébreu *Mimenou* signifiant que cet Arbre de la Connaissance est divin ; d'autre part, le dernier mot, *le'Olam*, semble dire que dépasser les limites du UN par la voie extérieure de l'exil seule... stériliserait spirituellement et définitivement l'Homme qui ne pourrait plus jamais muter ! Ultime œuvre diabolique !

Cet « ultime » nous est promis pour 2030 environ, nous assurent quelques fous parmi les chercheurs en sciences neurologiques, nous annonçant la victoire certaine et définitive sur la mort. Pauvres chenilles que seront alors les Hommes, tenues définitivement prisonnières de leur cocon, enchaînées à un monde diabolique, coupeur d'ailes et de lumière du papillon !

L'Homme ne doit-il pas laisser sa « tunique de peau » pour revêtir sa « robe de lumière » ? Le blocage de cette mutation serait la vraie mort hideuse et redoutable, celle de l'âme, dont l'apôtre Paul célèbre la victoire du Christ sur elle. Mais « ô mort, où est ta victoire ? Où est ton aiguillon⁸ ? ».

Et le Seigneur lui-même confie à ses apôtres : « Courage, j'ai vaincu le monde⁹ ! », le monde de l'exil, celui de l'oubli où l'Homme pose de tels repères pour survivre qu'il ne sait plus qu'il n'est pas le sien ; le Satan diabolique y joue le rôle de maître. Mais Jésus dit aux siens :

« Je voyais le Satan tomber du ciel comme un éclair¹⁰... »

Le Seigneur et le Satan

Oui, il est vaincu, c'est un présent, un présent du non-temps d'éternité, mais dans notre présent historique et dans notre vie d'exilés, il est là et continue de faire d'autant plus de ravages qu'il se sait vaincu. La bête blessée est plus cruelle encore !

Le Satan est le « serpent », *Nahash* נחש, au départ du chemin de l'Homme ; il est le *Hata'* חטא, celui qui tente à chaque étape de détourner la flèche de son parcours¹¹, le lion rugissant (*Ari*) cherchant qui il pourra dévorer¹² ; le Léviatan לִוְיָתָן aux portes de l'ultime matrice, le serpent verticalisé par le Christ sur le bois de la croix – nous le verrons.

Je n'exposerai pas ici les drames que tout le monde connaît ni ceux plus terrifiants encore que nous soupçonnons tous, ou que nous vivons, drames de détournements, d'aspirations, de vampirisations. Je ne ferai pas œuvre de démonologue, n'en ayant pas la compétence. Je ne fais qu'affirmer, mais cela relève de l'expérience, qu'il existe un état où le bien et le mal ne s'excluent plus mais se dépassent dans un instant d'éternité. Je ne peux ici que témoigner.

Quatre fois essentiellement dans ma vie, je fus attaquée par le Satan, une fois en songe, trois fois dans la journée ; la grâce divine le fit fuir.

En songe, ma main gauche était dans sa gueule hideuse. J'essayais en vain de m'en libérer. Mais lorsque je lui dis : « Avec la grâce de Dieu tu n'as aucun pouvoir sur moi », il me lâcha. Me réveillant, bien sûr je ren-

Le Satan diabolique, le mal

dis grâce, mais je dus identifier, « nommer l'animal¹³ », l'énergie à travailler que le songe m'invitait, avec l'aide divine, à intégrer.

Une autre fois, l'animal me sauta au visage : la jalousie ! Abandonnée d'un ami très aimé, j'ai vu surgir le monstre capable de tuer ; j'étais devenue un Qaïn meurtrier et folle de rage. Mon éducation seule me retint, l'animal était en prison, mais pour combien de temps ? Il n'en était pas moins violent et capable de faire sauter tous les cadenas. La prière m'était impossible, l'événement me surprenant en pleine errance spirituelle. Et tout à coup, semblablement à la « visite de l'Étranger » que reçut Louis Massignon un jour de mai 1908, à l'illumination de Paul Claudel en 1886, à celle du père Charles de Foucauld et de tant d'autres, ce jour de mai 1958 j'entendis une voix me dire : « Si tu l'aimes, tu dois le laisser libre, sinon tu n'aimes qu'une chose, c'est qu'il t'aime. » L'« étranger » était là, me laissant bouleversée mais surtout brûlée du feu de cette évidente vérité qui me pénétra de sa flamme comme d'un couteau, puis tout à coup envahie d'une joie autre que le contraire de la peine, une joie dont je n'avais que rarement connu l'indécence ivresse, sinon ô combien dans l'enfance. Cette joie s'atténuant toutefois, mais gardant sa même qualité « hors monde », ne me quitta plus et me fit pénétrer l'espace d'une autre dimension de l'amour. Derrière la barrière qui s'était dressée devant moi, m'attendait celui qui me devint plus familier et qui m'avait parlé. Là est la « vie », *Hay* יח !

L'errance prenait fin.

Le Seigneur et le Satan

Beaucoup plus tard, alors que j'étais aux prises avec de douloureux problèmes, vécus cette fois-ci dans la conscience d'une nécessaire purification, la situation connut un soir un paroxysme tel que je décidai de passer la nuit en prières et je téléphonai à des amis leur demandant de m'y accompagner, ce qu'ils firent. Le lendemain, à six heures du matin, le Satan s'était retiré, la situation renversée. Aujourd'hui encore, j'en vois les merveilleuses suites... Je dois dire que c'est ici raconter bien vite quelque chose de poignant.

Il est enfin une autre dure attaque du Satan à qui le Seigneur ne permit pas d'exercer sa puissance diabolique. J'allais me promener un soir d'hiver aux bords de la Loire, où la lumière cristalline porte le cœur aux bords d'un fleuve plus profond... Je disais la prière du Nom de Jésus. Tout était silence, désert, paix profonde, beauté. Soudain je sentis quelqu'un qui me suivait. Je me retournai ; un homme était là, le couteau à la main. Une immense grâce fit que, ancrée si fortement dans la prière, je n'eus pas peur ; et cependant, s'avançant vers moi, d'une prise de judo, l'homme m'étendit par terre, s'agenouilla devant moi, le couteau tendu. Je ne criai pas, le regardai avec calme et ressentis la détresse profonde qui amenait le malheureux à ce geste ; je lui demandai son nom, bien sûr il ne me le dit pas, me prêtant sans doute une tout autre intention que celle de la prière, mais il me donna son couteau – symbole de l'Épée, le NOM, plus que son prénom ! Après un échange paisible de regards, il me demanda de lui rendre son couteau. Je dois avouer que j'hésitai un

Le Satan diabolique, le mal

peu, mais je le lui donnai ; il le reprit et repartit. Me relevant, je rendis grâce avec d'autant plus de ferveur qu'à ce moment-là seulement je paniquais et rentrai chez moi à la hâte. Puis très vite, devinant en cet événement un sévère face-à-face, je demandai avec force la grâce d'une prise de conscience : « Annick, quand as-tu manié le couteau ? » On peut tuer par la parole, par le sexe, par le couteau, toute expression du Verbe en exil ! L'« ennemi » est alors devenu l'ange, l'ami qui m'a fait avancer sur le chemin. Je suis sûre que lui aussi, resté inconnu, à qui cependant j'ai donné un nom, avance...

Mais le collectif, où en est-il ?

Il est certain que la progression de l'un fait celle du collectif, l'humanité, image de Dieu, étant une. Mais... À cette question vient répondre la prière d'Abraham qui s'inquiète auprès de son Seigneur de la destruction de Sodome. « S'il se trouve cinquante justes au milieu de la ville, je pardonnerai à toute la ville, à cause d'eux, dit le Seigneur. – Mais s'il en manque cinq ? – S'il s'y trouve quarante-cinq, je ne la détruirai pas. – Et... quarante ? » demande encore Abraham, anxieux. Le Seigneur dit qu'il ne détruira pas la ville. « Et trente... et vingt... et dix... ? – Je ne la détruirai pas ! » Mais il ne dut pas s'en trouver un seul¹⁴. On devine toutefois que s'il s'en était trouvé un seul, Sodome aurait été sauvée !

Seul Lot est épargné et part avec les siens se réfugier dans une ville « petite, si petite », *Tso'ar* צוֹעַר en hébreu,

Le Seigneur et le Satan

que le Seigneur ne détruit pas. N'est-elle pas Bethléem ?
Bethléem sur laquelle prophétise Michée :

« Et toi, Bethléem Ephrate, petite (*Tsa'ir* צעיר) entre
des milliers de Juda ; de toi sortira pour moi celui
qui dominera sur Israël¹⁵... »

Bethléem qui voit naître le *Yod*, le Sauveur, au cœur
du plus « petit », *Ts'ar* !

Je parlerai plus loin de *Beth Lehem* בית לחם, cette
« maison du pain », d'un pain qui déjoue les ruses du
Satan car s'il ne peut épargner la souffrance inhérente à
l'exil, il en retourne l'objet en connaissance, nourrissant
la vision du cœur et irradiant la lumière de l'Esprit.

« Heureux vous qui pleurez maintenant... car vous
serez dans la joie¹⁶... »

Aujourd'hui maître du monde, le serpent, pour qui
sait voir, aujourd'hui aussi, est vaincu.

Je ne voulais pas écrire un chapitre d'horreur, mais
l'achevant le 10 janvier 2015, il s'est écrit dehors, dans
les rues de Paris – ce qui n'exclut en rien les autres lieux
du monde – et surtout il s'accélère. Ce dimanche-là, les
Français sont dans les rues, de nombreux chefs d'État
sont à l'Élysée. Tous expriment leur colère, leur peur,
leur haine ou leur compassion, voire leur impuissance,
peut-être autre chose encore, autant d'animaux sauvages

Le Satan diabolique, le mal

que sont leurs émotions échappées des fragiles tanières de leur intériorité... et ici et là une prière. Une gerbe humaine s'est spontanément liée, venant s'offrir aux pieds de ceux qui sont tombés, une unité s'est faite parmi les Hommes devant l'inacceptable, une communion de cœur, enfin une unité !

Mais faut-il que ce soit dans l'indignation que surgisse ce UN ?

À ce UN je m'associe, n'ayant plus la capacité physique d'être au milieu de tous, et je m'unis dans la prière pour toutes les victimes de cet odieux attentat. Cependant, au risque de choquer les uns ou les autres, j'insiste sur le mot « toutes » en parlant des victimes, car ma compassion va aussi vers les tueurs tués. Parce que ce qui est vécu dans la rue, si important cela soit-il, reste de l'ordre du réactionnel, de l'émotif, et il est plus que temps d'exercer une intelligence autre, qui doit puiser ses informations non plus chez l'Homme animal et ce monde dont l'ensemble des événements est porteur d'un sens qui nous invite à le quitter, mais chez l'Homme qui doit naître de ces contractions « parturiales ». Il est évident que nous sommes en train de vivre une profonde mutation et de changer de paradigme. En ce nouveau paradigme, nous découvrirons les lois que les grandes traditions du monde connaissent depuis des millénaires, et que les physiciens (quantiques) découvrent peu à peu aujourd'hui. L'une d'elles est que l'humanité est UNE.

« Si l'humanité ne prend pas conscience qu'elle est une, elle va vers les plus graves périls », a dit David

Le Seigneur et le Satan

Bohm¹⁷. « Ah ! Insensé, qui crois que je ne suis pas toi », disait le poète¹⁸. Et la Bible ne cesse de le rappeler.

Tous les êtres sont aussi en moi, bien que chacun d'eux et moi-même soyons uniques. Nous avons vu, au cours de ces derniers chapitres, que nous avons à accepter ce qui dans notre registre d'intelligence actuel est contradictoire ; nous avons alors à regarder en face que les monstres sont en nous et que les tueurs ne sont que les jouets de ces monstres. Notre société déspiritualisée s'en trouve déshumanisée et nous n'avons aucune conscience que le foyer moteur en est la négation et le rejet du noyau divin fondateur de l'Homme, alors cerné par ces forces de destruction radicale. Mais la racine de l'être, plus profonde et plus puissante encore, est ce noyau divin, indestructible. Or c'est en lui que l'Homme est UN, en lui seul qu'il est invité à se reconnaître UN avant d'être totalement anéanti par les forces qui le divisent.

Ne nous faisons pas d'illusions : le face-à-face est maintenant là, l'épreuve est là qu'aucune violence extérieure déployée contre elle ne pourra arrêter, et que seul l'Homme se retournant vers le divin vaincra, non pas vers celui de l'aspect puéril et dérapant des religions, mais vers Celui qui relie chacun à lui-même, et alors à tous, dans l'amour.

C'est à la naissance de Celui-là que nous sommes pressés, que la fête de Noël, naissance de l'Enfant divin, concomitante à ce massacre des saints Innocents, nous presse. Un signe important nous est ici donné. Ayons la force de l'accepter et d'aller vers cette naissance...

VII

Le symbolisme du serpent

Cet animal redoutable dont la blessure est mortelle, qui rampe et se glisse insidieusement dans les sables du désert, dans les herbes et dans les replis secrets de nos cœurs, est l'énergie la plus contradictoire qu'il nous soit donné de méditer.

Nous avons rencontré le serpent, symbole du Satan, au début de la Genèse, assigné à « ramper et manger la poussière » dès sa victoire sur l'*Adam*, mais certainement dans une verticalisation séductrice tout d'abord, pour jeter les feux illusoires du fruit de l'Arbre de la Connaissance aux yeux de *Ishah*. Son nom *Nahash* נחש révèle, souvenons-nous, son rôle ontologique ; il est celui qui fait « barrière », ח, devant l'Homme, lui présentant, sous le symbole de la lettre *Noun* נ, le « poisson », l'énergie inaccomplie proposée à l'intégration dans la matrice de « feu », lettre *Shin* ש. Ce rôle ontologique est d'ordre divin. Et maintenant que nous avons déjà cheminé au cœur des « deux NOMS », *Shama'im* שמים, les « cieux », et de leur intimité, je confirme celle-ci en jouant exceptionnellement de

Le Seigneur et le Satan

la guématrie* qui ici s'impose : la valeur numérique du mot *Nahash* נחש, $50 + 8 + 300 = 358$, est celle du *Mashiah* משיח, $40 + 300 + 10 + 8$, soit celle du « Messie » ! Cela vient d'ailleurs vérifier ce qu'il nous a été donné de voir au chapitre précédent où je rappelais qu'à la dernière plaie d'Égypte, l'Épée qui frappe ce pays, tuant les fils aînés des Égyptiens et « épargnant » (d'où le nom de la Pâque, nous y reviendrons) ceux des Hébreux, est celle du « destructeur », *Mashhit*, du verbe *Shahot*, « détruire », mais aussi celui du « Messie », *Mashiah* à la forme construite. La preuve nous est encore ici donnée de l'intimité profonde qui relie le Seigneur, Fils de l'Homme et la Personne du Christ en sa qualité de Fils de l'Homme, au Satan ontologique en sa fonction destructrice, nécessaire pour toute mutation de l'Homme, à laquelle il préside.

Le « peuple élu », étant élu dans le grand corps adamique, à la montée de sève de l'Arbre messianique, se trouve maintes fois visité par le serpent. La première visite se joue avant même l'épisode que je viens de citer, au moment où le Seigneur demande à Moïse qui a fui l'Égypte d'y retourner avec son frère Aaron pour se présenter devant Pharaon et lui demander la délivrance du peuple hébreu, douloureusement prisonnier dans ce pays depuis quatre cent trente ans.

* « Procédé par lequel on établit une relation entre différentes conceptions, basée sur une équivalence de la valeur numérique des lettres qui les expriment ». Selon la définition qu'on donne Paul Vuillard dans *La Qabbale juive* (Éd. Émile Nourry, 1923).

Le symbolisme du serpent

« Si Pharaon vous demande un miracle, dit le Seigneur, prie Aaron de prendre son bâton et de le jeter devant Pharaon, il deviendra un serpent¹. »

Moïse et Aaron font ce que le Seigneur a ordonné. Aaron jette son bâton, qui devient un serpent, mais les magiciens du pays, par leurs enchantements, en font autant. C'est alors que le bâton d'Aaron engloutit ceux des magiciens !

Or le « bâton », *Maté* מטה, peut se lire « ce qui vient (מ) du bouclier (ט) », cette dernière lettre présente au cœur du Satan ayant déjà fait l'objet de notre étude. Il est alors clair que le bois du bâton, matière tenue dans les mains de celui qui œuvre pour le Seigneur, entre ici dans une dynamique le faisant accéder à des états supérieurs allant jusqu'à l'esprit et que précise le prophète Isaïe :

« Au lieu de bois je ferai venir de l'airain, au lieu de l'airain, de l'or². »

L'« airain », *Nehoshet* נחשת, étant le nom même du « serpent », *Nahash* à la forme construite, et l'« or », la lumière qui coule resplendissante à la source du Guihon dans la matrice de feu, celle du Saint NOM³.

Sur cette échelle de croissance allant de la matière à l'esprit, le serpent est celui qui se tient entre le bois et le Seigneur ; il est le séraphin céleste. « Serpent » et « séraphin » ont d'ailleurs une parenté phonétique étonnante dans notre langue française. Nous les retrouvons tous

Le Seigneur et le Satan

deux étroitement unis lorsque les Hébreux enfin libérés de leur esclavage en Égypte (symbole de leur matrice d'eau) se retrouvent dans le désert aride et brûlant (matrice de feu) et dans une telle désécurisation qu'ils se révoltent contre Moïse et contre Dieu. Alors le Seigneur envoie vers le peuple des « serpents brûlants », *HaNaḥashim HaSeraphim*, mais aussi « des serpents, des séraphins » qui mordent le peuple et le font mourir. Le peuple se repent et Moïse prie pour le peuple. Alors, le Seigneur demande à Moïse de faire un *Saraph* שרף, un « brûlant » – mais aussi un « séraphin » ! – et de le placer sur une perche. Quiconque aura été mordu et le regardera sera guéri.

« Et Moïse fit un serpent d'airain (*Neḥash Neḥoshet* נחש נחשת)... et quiconque le regardait recouvrait la vie⁴. »

Ce *Saraph*, ce « brûlant », le « serpent des serpents », celui qui guérit toute blessure, est le Seigneur ! La perche, faite du même bois que le bâton d'Aaron, est elle aussi constitutive du séraphin et de l'or du Seigneur. Elle verticalise le serpent. Elle est le bois de la croix, et le « serpent des serpents » le Christ, tous deux au Golgotha encore intimement liés pour la dernière fois.

Présence historique du serpent guérisseur tendu au bout de la perche, mais synchronique et épiphanique de celle d'un éternel présent au Golgotha. Cette intimité des deux serpents, l'un qui mord, l'autre qui guérit, ne doit plus nous troubler ; elle nous fait accéder à une intelligence et une sagesse plus hautes et nous invite, avec

Le symbolisme du serpent

les Hébreux, à nous guérir de la morsure manichéenne d'un enseignement biblique si culpabilisant qu'il nous a fait rejeter le plus grand des Livres.

Nous pouvons d'ailleurs nous demander si cette intelligence n'a pas été perdue car elle semble avoir présidé à l'élaboration de nombreux récits mythologiques ainsi que de leurs représentations dans les arts très élaborés des peuples premiers, depuis ceux de l'Australie jusqu'en Amazonie, au Mexique, en Inde, en Égypte, en Grèce... Et chez tous, le serpent est vénéré comme un dieu présidant à l'origine de la vie et présent dans toutes leurs cosmogénèses.

En Inde par exemple, l'énergie primordiale s'exprime par le serpent Kundalini lové au bas de la colonne vertébrale (le *Yod*!) que l'on doit éveiller pour lui faire remonter l'axe de la Sushumna (jardin d'Éden!) et atteindre jusqu'à l'œil de Shiva, le dieu qui d'un seul de ses regards détruit tout ce qui ne ressortit pas à l'éternité. À ce niveau, disent les traditions, le serpent se mord la queue; il est l'Ouroboros, symbole de l'union sexuelle et de l'union des contraires aux différents niveaux de la montée, c'est-à-dire à ceux de la réalisation de l'être, jusqu'au « Tout est accompli ». *Tob Me'od*!

En Grèce, pour s'unir à Perséphone, l'âme à la voix pure, Zeus, le dieu du ciel, se transforme en serpent afin de replonger dans l'archaïque primordial, car « dans le serpent, dit Jacob Böhme, est un art excellent et même de la vertu dans son être⁵ »! Le grand philosophe des religions Mircea Eliade rapproche le symbole du serpent

Le Seigneur et le Satan

de celui des escaliers tournants, des cordes tressées, voire des échelles rappelant celle du songe de Jacob dans la Bible ; selon Eliade, ces images rejoignent l'idée d'axe du monde, soit du principe vital qui unit le ciel à la terre, présent dans toutes les traditions⁶.

La représentation du serpent est cependant la plus courante et la plus forte, tantôt un serpent bicéphale, tantôt le serpent torsadé comme celui du caducée. Nous ne devons pas les confondre. Il semble que le serpent bicéphale soit celui dont une des têtes est celle du Satan ontologique, l'autre celle du Satan diabolique que le Christ, semence de *'Ishah*, écrase au Golgotha ; la Grèce antique ne conduisait-elle pas le dieu du ciel, Zeus, aidé de la déesse Athéna, à écraser le serpent Typhon ?... De leur côté, les deux serpents torsadés semblent dire depuis l'aube des temps l'intimité du Seigneur et du Satan.

Or de nombreux chercheurs scientifiques relient cette image à celle de l'ADN et sa double hélice ; à celle d'*Adonai* אדני, « mon Seigneur », où de l'autre côté de la « porte (lettre *Dalet* ד) *'Elohim* (א) crée le *Yod* et le *Noun* י נ », le Seigneur adamique, et le Satan, la double hélice présente au cœur du corps !

Cette double hélice évoque les « cieux », *Shamaïm* שמים, les « deux NOMS » ! Nous pourrions alors traduire le premier verset de la Genèse – et de toute la Bible : « Dans le principe, *'Elohim* crée les deux NOMS. » Les « deux NOMS » œuvrent pour poser un troisième terme, la « terre », *Erets* ארץ, qui signifie « tirer (ר) vers la lumière (א) ».

Le symbolisme du serpent

Or ces deux hélices, selon les scientifiques, se dédoublent pour communiquer ! Ils ajoutent que cette image des serpents jumeaux qui fondent les cosmogénèses les plus anciennes était donnée à ces peuples par songe ou par transes induites par ingestion de plantes hallucinogènes ou battements de tambour, ou par toutes autres voies inconnues qui les mettaient en rapport avec une information provenant sans doute de l'ADN secret de leur être. « Cette voie de connaissance ne se révèle que dans des états de conscience défocalisée et non rationnelle, mais ses résultats sont vérifiables empiriquement ; et finalement les mythes de ces cultures regorgent d'imagerie biologique et les explications métaphoriques des chamanes correspondent assez précisément à des descriptions que la science occidentale commence à fournir⁷. »

Tous ces chercheurs affirment que ces cultures chamaniques ou animistes savent depuis des millénaires que le principe vital et unique pour toutes les formes de vie ressemble à deux serpents entrelacés (ou une vigne, une corde, une échelle...).

Dans la matrice du crâne, les deux serpents deviennent l'aigle, le phénix, le Simorgh du conte persan, qui seuls regardent le soleil en face, et au-delà du soleil... Toute puissance céleste qui ne se fait connaître à notre conscience ordinaire que dans la rapidité de l'éclair, la puissance de la foudre, le rajeunissement de l'être⁸, et le déchaînement de forces insoupçonnées, le feu qui embrase un cœur et le rend ivre de l'Esprit car il est l'Esprit qui déjà prend le prophète par les cheveux et le conduit là où il ne savait pas devoir aller.

Le Seigneur et le Satan

Dit de l'aigle

Le somptueux navire des eaux d'En Haut
qui sillonne le ciel interroge la terre.

Ô terre, es-tu prête à germer
ton Seigneur ?

Tes sillons se sont-ils émus de sa promesse
ou laissé envahir par d'immondes déchets ?

Laboureur ! Laboure le sol dur
dépouille son manteau de ses ordures.

Offre-le au soleil, au vent, à la pluie

À tout ce qui descend de lui
pour que tu le deviennes.

Le somptueux navire a monté le soleil
fendant les eaux, bousculant la terre

frappant aux portes de tous les cœurs
pour atteindre au foyer où se tient

la Semence !

Et là, de son bec acéré, de ses serres
il a frappé, desserré la Promesse

de sa balle étouffante

et l'a offerte au mystère de la séparation.

Ô naissance muette !

Le fleuve céleste a jeté sur la rive

et dans un tourbillon de joie

celui qui ne sait rien et voit⁹ !

VIII

Le Fils de l'Homme et le Satan. Le soleil et la lune réunifiés

Dans les Évangiles, le Christ nous invite à exercer une fine distinction entre le « fils de la femme », dont il dit que Jean-Baptiste est le plus grand, et le « Fils de l'Homme »¹.

Le fils de la femme est celui ou celle que nous sommes tous, conçus de l'union charnelle d'un homme et d'une femme en terre d'exil, c'est-à-dire d'êtres dits tous deux « femelles » selon l'ordre ontologique, en ce sens que ce n'est pas en faisant œuvre mâle en eux-mêmes, en se souvenant de leur féminin intérieur respectif et en le pénétrant qu'ils conçoivent l'enfant, mais en s'unissant tous deux selon l'ordre animal de l'exil. Chacun de ces deux géniteurs étant riche d'une semence divine – qu'ils en soient conscients ou non, qu'ils aient commencé de la faire croître en eux ou non –, l'enfant qui naît de leur union est lui-même fondé sur une semence divine et celle-ci lui est propre – unique ; elle est sa « chair », *Bassar*, dépositaire de son NOM secret et formatrice de son corps. Cette semence appelée à germer et à croître

Le Seigneur et le Satan

jusqu'à donner son fruit, le NOM, comme nous l'avons vu, est celle du Fils de l'Homme.

Le Fils de l'Homme est Fils ontologique, intérieur à l'Homme. Nous en avons suivi la croissance dans l'histoire mythique du jeune Tobit, fils intérieur de Tobie qui, lui, est comme tous fils de la femme.

Lorsque le Christ parle de lui-même, il se dit, et de nombreuses fois, comme pour insister sur son identité, « Fils de l'Homme » ; il complète cela en confirmant qu'il est « Fils de Dieu » lorsque les démons le reconnaissent² ou lorsque l'apôtre Pierre le confesse³. Mais lui-même reste très discret par rapport à cette foudroyante identité qui vient confirmer le mystère de l'Incarnation, celui de la présence du Fils de Dieu, deuxième Personne de la divine Trinité, dans la chair ontologique de Marie, soit le mystère de la Transcendance divine dans l'immanence du créé, mais divine elle aussi !

En Marie s'actualise ce que symboliquement annonçait Isaac, Ytšhaq, ce « rire » bouleversant de l'impossible qui se réalise en cet enfant né de parents respectivement âgés de cent et quatre-vingt-dix ans. Ce « rire en Sarah », *Bessarah* בשרה, est aussi *Bassorah*, l'« information » du verbe *Basser* בשר, « informer », que rapporte avec tant de discrétion l'« Évangile », mot grec traduisant la « bonne nouvelle ». Isaac annonçait Jésus, mais l'identité divine de Jésus, aujourd'hui, fait rire d'un rire moqueur...

Tentons d'entrer dans le mystère de cet autre rire, cosmique celui-là, celui d'une éruption subite du divin et de l'humain ontologique en terre d'exil, celui de l'impossible qui cependant est.

Le Fils de l'Homme et le Satan

S'il n'y a aucune discontinuité entre *Bassar*, la « chair » ontologique, semence divine de tout Homme, et le corps, avec des étapes de transmutations, bien sûr, mais sans brisure, il ne peut y en avoir entre l'incrée et l'incrée-crée qui sont unis en Christ. Les chrétiens semblent être passés à côté de ce mystère, ayant compris le Fils de l'Homme comme étant un homme semblable à tous mais chez le Christ conçu par la grâce de Dieu sans péché. Ils passent très vite sur cet incompréhensible mystère ainsi que sur celui de la virginité de Marie. Or tout commence là.

Si le mystère relève du réel ontologique, celui-ci étant en nous, cela veut dire que nous pouvons l'approcher ; dans une intime communion avec l'Esprit-Saint qui unit tout, nous pouvons l'approcher.

Cela me semble d'autant plus important de le faire que les soubresauts cosmiques que nous vivons actuellement, ainsi que l'effondrement de nos institutions et de nos valeurs, sont le signe de l'épuisement de notre identité de fils de la femme et le signe de l'appel à naître du Fils de l'Homme en l'humanité. L'humanité est à bout de son rejet de l'Alliance fondatrice, divino-humaine, *Brit-'Esh*, « alliance de feu », que cache le premier mot de la Genèse, *Bere'shit* ; elle est à bout de l'absurde, de ce qui vient de sa surdité à entendre que seul est viable ce qui unit le divin et l'humain, l'incrée et le créé. C'est pourquoi il nous faut parler plus fort.

Commençons par aller vers Marie ; sa personne est plus vénérée encore dans le Coran, qui lui consacre plusieurs sourates, que dans les Évangiles, si ce n'est dans

Le Seigneur et le Satan

l'Évangile de Jacques parfois introduit dans le rituel chrétien à la faveur d'une fête mariale. Marie, présente en Sarah quelque deux mille ans avant elle, est aujourd'hui présente, quelque deux mille ans plus tard, dans ce que j'appelais plus haut nos « douleurs parturiantes ». En elle le temps est dépassé ; seul l'instant divin contient le déroulement historique et lui donne sens.

Marie naît d'un couple stérile, stérilité dont le premier Testament nous invite à comprendre qu'il s'agit d'un blocage de la semence divine, stérilité liée au Fils de l'Homme, donc, que la stérilité biologique symbolise. La souffrance des parents de Marie est profonde et amène l'un, Joachim, à se retirer au désert pour y prier, l'autre, Anne, dans son désert intérieur ; tous deux atteignent divinement à la guérison et Marie naît de leur union. La petite fille est conduite au Temple dès sa troisième année pour être consacrée à Dieu – tel a été le vœu de reconnaissance à Dieu de ses parents. Marie monte les degrés du Temple « sans se retourner en arrière », précise l'évangéliste Jacques, contrairement à la femme de Lot qui fut alors changée en statue de sel, signifiant la limite de l'évolution de Lot. Marie a totalement vécu la première étape de sa vie dans le foyer parental ; à ce terme, conduite au Temple, elle est accueillie par le grand prêtre qui la gardera auprès de lui pendant neuf années ; elle demeure là en communion intime avec les mondes angéliques et son Seigneur. Sans doute pouvons-nous lire en ces deux étapes de la vie de Marie, d'une part, le passage dans la matrice d'eau au cœur du foyer parental, d'autre part, celui de la matrice de feu pendant

Le Fils de l'Homme et le Satan

les neuf années de sa retraite au Temple. Neuf années symbolisant les neuf hiérarchies angéliques que Marie a dû intégrer. « Ô toi plus vénérable que les chérubins, incomparablement plus glorieuse que les séraphins... », chante l'Église. Neuf, le nombre lié à la lettre *Tét*, au signe de l'accomplissement total, prélude chez Marie à la neuvième heure que vivra plus tard Jésus au Golgotha.

À sa sortie du Temple, Marie a rejoint son Seigneur intérieur ; elle est alors confiée à son époux Joseph, son Seigneur dans le monde, non étranger au tout premier car il le symbolise. Or un jour où, travaillant à la confection du voile du Temple, elle file le fil rouge cramoisi – couleur de l'Esprit-Saint – qui lui a été confié et qui tisse toute l'histoire d'Israël⁴, elle reçoit soudain la visite de l'ange Gabriel. Troublée, mais non bouleversée car elle est intime de cet exhaussement théophanique, elle accueille l'ange Gabriel qui lui annonce sa prochaine maternité ; peut-être pouvons-nous entendre qu'il vient ouvrir Marie à la pénétration de l'Esprit-Saint qui la féconde et qui maintenant donne corps à sa chair ontologique.

Dès le début de la Genèse, cette fécondité est annoncée : « Et l'Esprit-Saint de Dieu plane sur les eaux⁵. » Le verbe « planer » est une traduction très réductrice du verbe hébreu *Meraḥepet* מרחפת, qui suggère l'idée de chaleur pénétrante ; on ne peut écarter la traduction évoquant ce saisissement de l'Esprit-Saint venant féconder Miriam, les eaux, *Maim*, de Marie.

Marie, dit le Coran, est la limite de toute compréhension et le terme final... elle n'est pas séparée de l'essence divine ; elle est l'aboutissement de toutes les

Le Seigneur et le Satan

quêtes, le terme de tous les parcours, le dépassement de tous les voiles. Elle est

« celle qui a préservé sa virginité, et en qui nous avons insufflé notre Esprit, et nous avons fait d'elle et de son Fils un signe pour les mondes. Nous l'avons missionnée comme une miséricorde pour les mondes⁶ ».

Ces versets font de l'ange Gabriel l'Esprit-Saint lui-même, et l'ange dit :

« Ô Marie, en vérité, Dieu t'annonce la bonne nouvelle de son Verbe. Son nom est le Messie, Jésus, fils de Marie considéré dans le monde et dans l'autre, et de ceux qui sont proches de Dieu ; il parlera aux hommes dès le berceau.

Comment aurai-je un enfant quand aucun homme ne m'a touchée ? dit Marie.

L'ange dit : C'est ainsi que Dieu crée ce qu'il veut ; quand il a décrété une chose, il dit : Sois ! et elle est⁷... »

Isha (Jésus) est le « Verbe d'Allah projeté en Marie⁸ ».

Les Évangiles font de l'ange Gabriel celui qui incarne l'énergie « force » de l'Esprit-Saint, d'où son nom,

Le Fils de l'Homme et le Satan

mais ils ne confondent pas les personnes, l'une incréée, l'Esprit-Saint, et l'autre créée, Gabriel.

L'ange des Évangiles entre chez Marie et la salue :

« Ne crains point Marie car tu as trouvé grâce devant Dieu. Voici tu deviendras enceinte, tu enfanteras un fils et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut et le Seigneur lui donnera le trône de David éternellement ; son règne n'aura pas de fin.

Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais pas d'homme ?

L'ange lui répondit : L'Esprit-Saint descendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint Enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu...

Je suis la servante du Seigneur, répondit Marie⁹. »

Ce « oui » de Marie, atome du Verbe, va bombarder et faire éclater l'état d'exil de l'Homme. Quelque six siècles auparavant le prophète Isaïe l'avait annoncé :

« Le Seigneur lui-même vous donnera un signe, la vierge deviendra enceinte, elle enfantera un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel¹⁰. »

Et voici que l'ange Gabriel abolit le temps ; l'instant divin est là. Mais sur la scène historique, cette bouleversante annonce se fait au sixième mois de l'année, précise le texte de Luc ; elle est immédiatement suivie de la

Le Seigneur et le Satan

visite de Marie à sa cousine Élisabeth, alors enceinte de Jean-Baptiste, en son sixième mois de gestation. C'est en ce sixième mois que s'achève la formation anatomo-physiologique du fœtus, celle de son corps animal. À cette même étape, une information lui est alors confirmée, venant de son noyau divin fondateur et concernant son identité divine – je dis « confirmée » car elle avait déjà jeté ses prémices au cinquième mois, dans un organe privilégié du corps fœtal, un organe élu à cette fonction divine puisqu'elle concerne la semence secrète *Bassar* scellée au cœur de l'enfant, mais au sixième mois, l'information s'affirme ; au septième mois, elle se propage avec force dans le corps fœtal tout entier et commence de se faire l'artisan de la merveille qu'est l'enfant prêt à naître à la fin du neuvième mois. Le nombre neuf encore, l'achèvement !

Revenons à ce qui se joue dans la rencontre de Marie et de sa cousine Élisabeth en ce sixième mois de l'année, Élisabeth entamant son sixième mois de gestation ; les deux enfants se rencontrent alors et Jean-Baptiste reconnaissant son Seigneur bondit de joie dans le ventre de sa mère ! Cette dynamique du passage de l'état animal à celui de chair divine dans la vie intra-utérine de tout être humain se retrouve dans les étapes de vie de ces êtres en ce monde, dans celle des peuples et de l'humanité tout entière. Cette méditation me paraît importante compte tenu des événements que nous vivons aujourd'hui concernant le monde et qui sont si intimement liés à la naissance de Jésus – elle-même inséparable du sujet de ce livre, « par-delà le bien et le mal »... Si l'on considère

Le Fils de l'Homme et le Satan

le peuple du Livre comme l'organe privilégié du grand corps adamique, informé dès le cinquième mois de sa gestation dans le ventre cosmique, information confirmée au sixième mois par la naissance de Jésus, Fils de l'Homme et reconnu par les chrétiens Fils de Dieu, chantée six siècles plus tard par le monde de l'islam, il semble clair que l'humanité entame aujourd'hui son septième mois de gestation. Celui-ci fait écho au septième jour de la Genèse où « Dieu détruit l'œuvre qu'il a faite¹¹ », non l'œuvre créée, mais ce qui a été fait d'elle dans le faire divino-humain – celui de *Elohim* – pour élaborer un faire plus haut, celui de l'identité divine de l'*Adam*. Cela veut dire qu'aujourd'hui il ne s'agit plus de croire ou ne pas croire, mais de devenir. Un monde nouveau va naître et le monde qui se termine actuellement être détruit. C'est pourquoi nous avons à nous pencher au plus vite sur le mystère de Noël qui est aussi celui de la naissance du Fils de l'Homme en chacun et en tous, inséparable aussi, hélas, du massacre des saints Innocents.

« Le temps où Marie devait accoucher arriva¹². » Marie accompagne alors Joseph à Bethléem – *Beth Lehem* בית לחם, la « maison du pain » –, ville dont la famille de David était originaire, à l'occasion d'un recensement. Ce recensement de l'état de la population n'est-il pas le symbole d'un ajustement de l'identité de celle-ci à une étape plus profonde de sa vie ?... Ne trouvant pas de place à l'hôtellerie, c'est dans une crèche que Marie se réfugie pour mettre au monde son enfant ; elle accouche seule et dépose son enfant dans la mangeoire des animaux.

Le Seigneur et le Satan

Si Marie est annoncée par Sarah dans le premier Testament, Jésus l'est aussi, nous l'avons dit, par Isaac, ce « rire » cosmique qui ébranle le monde dans une profondeur insoupçonnée de l'historique ! Isaac a pour épouse Rébéqah, en hébreu la « crèche », la « mangeoire », et Rébéqah est accompagnée de sa nourrice, *Deborah*, l'« abeille », mais que l'on peut aussi regarder comme le féminin du mot *Dabar*, le « verbe », ce Verbe qui, tel le miel que donne généreusement l'abeille, se donne en nourriture.

Dès sa naissance, Jésus, le Verbe, déposé dans une crèche, se fait ainsi nourriture divine du monde animal. Dans cette crèche viennent alors manger l'âne et le bœuf et tous deux réchauffent l'enfant de leur haleine. Ici la tradition orale amplifie des allusions apportées par les prophètes à la présence de ces deux images angéliques : « Le bœuf connaît son possesseur et l'âne la crèche de son maître », dit Isaïe, comparant le monde animal à son peuple et le jugeant plus intelligent que ce dernier qu'il réprime sévèrement¹³. Mais le symbole n'est pas exclu, l'âne étant celui de l'obéissance, le bœuf celui de la force. Force et obéissance du Christ venant accomplir la loi.

L'évangéliste Jacques poursuit l'histoire de la divine naissance et nous laisse stupéfaits, si stupéfaits qu'il nous faut nous hisser à un niveau de conscience auquel notre méditation nous a préparés, mais qui nous oblige à un dénuement supplémentaire par rapport à l'intelligence dont nous étions revêtus jusque-là.

Le Fils de l'Homme et le Satan

Marie met au monde un fils, dit-il, un fils que les anges entourent dès sa naissance et qu'ils adorent disant : « Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Joseph est allé chercher une sage-femme et lorsqu'il revient à la caverne, Marie a été délivrée de son enfant. Et Joseph dit à Marie : « Je t'ai amené deux sages-femmes, Zélémi et Salomé, qui attendent à l'entrée de la caverne et qui ne peuvent entrer à cause de la lumière trop vive. » Marie entendant cela sourit. Et Joseph lui dit : « Ne souris pas, mais sois sur tes gardes, de crainte que tu n'aies besoin de quelques remèdes. » Et il donne l'ordre à l'une des sages-femmes d'entrer. Et lorsque Zélémi s'est approchée de Marie, elle lui dit : « Souffre que je touche. » Et lorsque Marie le lui a permis, la sage-femme s'écrie à voix haute : « Seigneur, Seigneur, aie pitié de moi, je n'avais jamais soupçonné ni entendu chose semblable ; ses mamelles sont pleines de lait et elle a un enfant mâle quoiqu'elle soit vierge. Nulle souillure n'a existé à la naissance et nulle douleur lors de l'enfantement. Vierge elle a conçu, vierge elle a enfanté et vierge elle demeure ! » L'autre sage-femme nommée Salomé, entendant les paroles de Zélémi, lui dit : « Ce que j'entends, je ne le croirai point si je ne m'en assure. » Et Salomé s'approchant de Marie lui dit : « Permets-moi de te toucher et d'éprouver si Zélémi a dit vrai. » Et Marie lui ayant permis, Salomé la touche et aussitôt sa main se dessèche. Et Salomé de pleurer et de demander pardon de son incrédulité : « Parce que j'ai osé douter de la vierge », dit-elle dans sa prière. Mais

Le Seigneur et le Satan

un ange s'approche d'elle, lui demandant de toucher l'enfant, et sa main est guérie.

Nous pouvons comprendre que cet Évangile soit resté à l'écart des autres jusqu'à aujourd'hui. Aurions-nous été capables de l'entendre autrement que relevant d'un charmant folklore, historiquement inacceptable ? Or il s'agit de la naissance en notre monde d'exil de Jésus, Fils de l'Homme intérieur à Marie, et Fils de Dieu, qui relève fondamentalement de *Bassar*, la « chair » ontologique. Nous avons vu plus haut que dans sa régression à l'état animal, l'*Adam* du troisième chapitre de la Genèse se retourne à l'envers, que son intérieur devient extérieur et que sa chair, son noyau divin fondateur, constitue son corps recouvrant sa nature première.

« En vérité je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes encore parce que je vais au Père », dit Jésus¹⁴.

Cela signifie que si l'Homme s'accomplissant totalement peut reconduire sa chair à son origine ontologique, combien plus encore la chair ontologique du Fils divin peut-elle se matérialiser.

Il semble alors certain que Jésus porté en gestation dans le ventre de Marie a quitté ce ventre en traversant les parois, comme plus tard, après sa résurrection, il traverse les murs de la maison où sont réunis les apôtres.

Le Fils de l'Homme et le Satan

En réalité il n'y a ni « plus tard » ni « plus tôt » ; Jésus est l'Instant, « JE SUIS » ; il disparaît aussi d'auprès les pèlerins d'Emmaüs, se décorporisant ou prenant notre corps à volonté. Combien de fois, durant sa vie publique, se dérobe-t-il pour échapper soudain à ceux qui veulent l'arrêter, « parce que son heure n'est pas encore venue¹⁵ ». Lorsque son heure est venue, il ne se dérobe pas !

Jésus marche sur les eaux¹⁶. Au mont Thabor, il se transfigure¹⁷. Et c'est donc avec une infinie discrétion que Jésus traverse le ventre de Marie devenu foyer de lumière. À l'extérieur c'est la nuit. Mais à l'intérieur, le ciel et la terre exultent. Les anges se réjouissent et conduisent les bergers suivis de leurs troupeaux à venir adorer l'Enfant-Dieu. Les étoiles accourent auprès de lui avec les mages et ceux-là ont traversé la terre ; ils ont fait de leurs traditions respectives une seule gerbe et viennent la déposer avec leurs trésors aux pieds du Seigneur. Marie écoute et médite tout cela dans son cœur. Jésus, ce Fils qu'elle a porté et mis au monde, est son Seigneur ! Nous comprenons alors pourquoi sa généalogie est celle de Joseph, généalogie ontologique, spirituelle par celui dont nous avons vu qu'il symbolise l'Époux divin.

Mais soudain il faut fuir. Joseph, averti en songe, doit au plus vite emmener en Égypte l'enfant et sa mère. Hérode, lieutenant de César qui règne sur Israël, vient de promulguer un édit ordonnant que soient tués tous les enfants nés à Bethléem en ces jours-là. Il a appris que l'un d'eux, selon les Écritures, doit devenir roi d'Israël ;

Le Seigneur et le Satan

selon lui, à César seul appartient la royauté. Tous ces nouveau-nés doivent donc périr !

Massacre des saints Innocents !

Quelque treize cents ans plus tôt, je l'ai souvent rappelé, sortant de sa matrice d'eau égyptienne, naissait le peuple d'Israël à son identité divine dans le sec brûlant du désert. À la dernière contraction précédant cette naissance, l'exterminateur* descendait sur l'Égypte, « épargnant » (*Passoah*, la « Pâque ») les fils des Hébreux (pôle *Tob*, « accompli ») et massacrant les fils aînés des Égyptiens ainsi que les animaux premiers-nés (pôle *Ra'*, « inaccompli »), ces derniers faisant le sacré – le sacrifice – à la place de leurs pères restés sourds à ce grand œuvre.

Massacre des saints Innocents !

À la naissance de Jésus, Fils de l'Homme et Fils de Dieu, ces jeunes enfants massacrés font le sacré à la place de tous ceux du monde restés sourds à leur appel intérieur concernant leur naissance au divin. Ces enfants entrent dans la sainteté et sont reçus dans les demeures angéliques, acclamés par les mondes célestes. Aujourd'hui, deux mille ans plus tard, où l'humanité épuise son rejet de Dieu dans un esclavage tragique à

* L'« exterminateur », je le rappelle, est en hébreu *Mashhit* מַשְׁחִית, substantif né du verbe *Shahot* שָׁחַת, « exterminer, massacrer », soit la forme construite du mot *Mashiah* מָשִׁיחַ, le « Messie »...

Le Fils de l'Homme et le Satan

ses idoles – pôle *Ra'* – et où de plus en plus nombreux sont les êtres en quête de sens et cherchant en eux leur Seigneur – pôle *Tôb* –, les plaies s'abattent sur le monde et l'exterminateur fait le sacré chez les uns qui naissent à leur identité divine dans le Fils intérieur, et chez les autres dans un Fils extérieur.

Massacre des saints Innocents !

Combien de temps encore resterons-nous sourds à cette loi ontologique, terrifiante à la surface des choses, miséricordieuse dans sa profondeur, qui joue collectivement comme dans la vie de chacun ? Sa rigueur est là et nous sommes responsables de son application.

C'est pourquoi l'union spontanée qui s'est faite autour de ce qui s'est produit en France en janvier 2015, et qui a vu un peuple soudé par l'indignation, devra le voir au plus vite se reconstituer non plus dans l'émotion, mais dans la conscience de sa responsabilité à se savoir lui-même acteur du drame et à rétablir au plus vite l'ordre divin « sur la terre comme au ciel » !

Jésus est donc en Égypte avec ses parents et sans doute sa présence en ce pays n'est-elle pas étrangère au temps qu'y passa Moïse, le « tiré des eaux », avant de sortir lui-même de son esclavage et d'en faire sortir le peuple hébreu : Jésus vient au monde pour tirer l'humanité entière de son esclavage, de sa noyade dans la matrice d'eau ; il vient en Égypte sur les pas de Moïse. Mais averti divinement en songe, Joseph apprend, avec la mort d'Hérode, qu'il n'y a plus de danger à revenir en terre d'Israël. Joseph et Marie retournent donc à Nazareth où se situe leur demeure et où ils restent proches de Jésus

Le Seigneur et le Satan

jusque vers sa douzième année. À cette étape, l'Évangile nous dit que Jésus, semblant très autonome par rapport à ses parents, les quitte pour rester dans le Temple de Jérusalem, écoutant et interrogeant les docteurs, tous frappés de son intelligence. Le retrouvant enfin après l'avoir beaucoup cherché, ses parents lui expriment leur inquiétude. « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne faut-il pas que je m'occupe des affaires de mon Père ? » leur dit alors Jésus, qui affirme sa filiation divine¹⁸.

Laissant place au Père divin, Joseph s'efface. Les Évangiles ne parleront plus de lui ; sans doute est-il toujours au foyer, mais à partir de ce moment Jésus ne dit-il pas : « Mon Père et moi nous sommes UN¹⁹ » ?

Marie, bien que s'effaçant elle aussi, est cependant très présente ; elle semble animée des sentiments et des émotions que vit toute mère, bien qu'elle sache...

Je reviens alors vers les noces de Qanah dont j'ai parlé plus haut, pour évoquer maintenant la participation certaine de Marie à cette connaissance secrète, mais vécue si discrètement concernant l'identité de son Fils. Lorsque Jésus semble rejeter, et même un peu sèchement, son observation : « Ils n'ont plus de vin » pointée comme une demande adressée au Fils de Dieu, Marie sait que l'heure historique n'est pas encore, mais aussi qu'il n'y a plus d'heure et que non seulement « JE SUIS » peut œuvrer mais qu'il va œuvrer. « Faites tout ce qu'il vous dira », dit-elle aux serviteurs qui, sur la demande de Jésus, apportent six jarres pleines d'eau. Et Jésus, lui, la

Le Fils de l'Homme et le Satan

« septième jarre » débordante du vin de l'amour, change l'eau en vin – rappel du passage du sixième au septième mois de la vie intra-utérine, du sixième au septième jour de la Genèse !... Et le jeune couple naissant à sa vie divine retrouve la joie, une joie autre, royale celle-là. Maternelle discrétion de Marie, mais Présence²⁰.

Un autre jour les disciples accompagnés de Marie viennent du dehors à la rencontre de Jésus qui est à l'intérieur de la maison. « Seigneur, ta mère et tes frères te cherchent, disent-ils. – Qui sont ma mère et mes frères ? Ceux-là seuls qui font la volonté de mon Père », répond-il. Ceux-là qui sont à l'intérieur de la maison vers laquelle Marie conduit ceux qui sont encore à l'extérieur²¹...

Mais dans cette intervention lapidaire, Jésus semble écarter vigoureusement toute filiation existentielle avec sa mère pour ne donner corps qu'à celle toute céleste à laquelle il convie tous les siens. Marie le sait ô combien ! Elle garde le silence ; elle est recueillement, allant cueillir toute sa vie terrestre les larmes de la terre et les fleurs de la transcendance. Sa maternité divine en son corps physique, loin d'être niée, est au contraire exaltée. Au pied de la croix, Arbre de Connaissance et Arbre de Vie qui en Jésus se sont unis, le fruit mûr va tomber, Jésus élève Marie, *'Ishah* cosmique, au rang glorieux de mère de tous les vivants : « Fils, voici ta mère, dit-il à Jean et s'adressant à Marie : Femme, voici ton Fils. » *'Ishah-Adamah* cosmique, elle met au monde tous ceux et celles qui deviennent Fils, ces Fils comme on l'a vu que pleurait Rachel de ce qu'ils n'étaient pas encore !...

Le Seigneur et le Satan

C'est en elle et avec elle que se vivent aujourd'hui nos douleurs parturiantes.

Ceux d'entre nous qui ne savent pas ce que signifient ces douleurs d'enfantement, qui ne sont pas encore nés de leur semence divine, en voie de devenir Fils de l'Homme, ont certainement de grandes difficultés à atteindre à la conscience de ce qu'est le Fils de l'Homme sur l'identité duquel Jésus insiste en mourant. Jean-Baptiste était comme nous tous fils de la femme, Jean l'évangéliste est devenu Fils de l'Homme. La plupart des chrétiens plaquent alors sur Jésus, Fils de l'Homme, leur propre nature chargée de sexualité animale.

Souvenons-nous : ce n'est que dans son état d'exil et sa régression à l'état animal que l'*Adam* connaît soudain une « montée de rut » et que, décentré de lui-même, il vit à l'extérieur, sa chair ontologique devenant son corps. Nous avons vu que le désir si puissant que l'*Adam* a de son Dieu s'extériorise alors et se déverse sur l'autre : désir de l'homme porté sur le corps de la femme et vice versa. Ce rut animal est lié à l'état de régression d'ordre animal et nous en avons souligné la beauté comme sa charge diabolique possible.

Jésus, lui, a renvoyé le Satan lors de sa tentation au désert ; il a coulé son corps glorieux dans un corps animal sans en prendre les servitudes. Son amour pour le Père est infini – « Mon Père et moi nous sommes UN », affirme-t-il ; nous n'avons aucun mot pour parler de cet amour absolu qui, resté absolu, ne cherche aucune compensation d'ordre animal. L'amour de Jésus pour les êtres humains est aussi infini mais ne se donne que

Le Fils de l'Homme et le Satan

dans la mesure où chacun peut le supporter ; celui qu'il offre à Marie-Madeleine est à la mesure de l'amour que cette femme s'élevant elle aussi dans la qualité de Fils de l'Homme est capable de donner à son Seigneur, car c'est aussi nier cette croissance chez l'Homme, ici chez Marie-Madeleine, que de réduire l'éros qui jaillit de son être à un éros vulgaire. Platon, dans son *Banquet*, ne fait-il pas dire à Diotime qu'il existe un « amour céleste » ? Et si Marie la « toute pure » a pu reconquérir son ontologie, Marie-Madeleine la « pécheresse », qui a sombré dans la noirceur opposée, n'y est pas moins parvenue. Là est la grandeur de l'œuvre messianique ! Dans son retournement total dont les parfums qu'elle répand sur son maître sont le symbole, Marie-Madeleine aime d'un fol amour qui peu à peu s'est libéré de son conditionnement d'exil ; elle aime de tous ses sens sublimés, celle dont « le cœur bat aux pieds de son Seigneur » ; avec le poète Tagore, elle pourrait s'écrier :

« Non ! je ne vous fermerai jamais, portes de mes sens ! Les délices du voir, de l'ouïr et du toucher comporteront ton délice.

Oui, mes illusions brûleront toutes en une illumination de joie et mes désirs mûriront tous en fruits d'amour²². »

Ce divin recouvré ne peut être ressenti par ceux qui transfèrent sur Jésus leurs conditionnements d'exil ; ils affirment ce conditionnement arguant pour cela qu'une

Le Seigneur et le Satan

passion (animale) non assumée ne peut être « rédimée », voire sans doute « expiée ».

C'est oublier ou ne pas savoir qu'il ne s'agit pas d'expiation, mais d'intégration ; nous avons vu que ce travail d'intégration est divino-humain et que si l'Homme a en effet à dominer ses passions et devenir maître de ses pulsions, le Seigneur, lui, descend dans les enfers de l'Homme pour y rencontrer les démons auteurs de ces tempêtes ; alors il se mesure à eux et les intègre.

Cette dernière étape est redoutable ; l'Homme ne peut l'accomplir avant de revêtir son NOM et devenir Fils de l'Homme totalement réalisé en son Seigneur. Nous avons vu Jésus descendre dans les enfers de Lazare et semblant terrifié de devoir rencontrer le démon meurtrier de l'« aide de Dieu », celui de l'adultère. Lazare mourant a dû se repentir, alors son Seigneur en la Personne de Jésus a achevé le grand œuvre, mais ce n'est pas pour autant que Jésus ait eu à se défendre de la tentation d'adultère. Jésus a guéri l'homme qui avait une main desséchée ; la « main », *Yad*, est le symbole de la lettre *Yod*, soit de la semence divine du Saint NOM *Yod-He-Waw-Hé*, semence jusque-là bloquée. Jésus libère la semence du Fils de l'Homme et pour cela descend dans ses enfers, mais il n'en a pas connu pour autant la stérilité ni les passions du monde qui l'ont entretenue. Et l'on pourrait multiplier les exemples.

Je reviens à Marie. Elle est au pied de la croix, elle vit l'agonie de Jésus. De cela on ne peut douter mais aucun des évangélistes ne dit mot de sa participation, ni même de sa présence à la résurrection de Jésus, ni à

Le Fils de l'Homme et le Satan

son ascension ; il semble qu'au pied de la croix, Jésus ayant rendu le souffle, elle se soit dérobée à son tour dans sa chair divine pour accompagner son Fils aux ultimes enfers de l'Homme, où lui, « semence de Marie-*Ishah* », écrase la tête diabolique du Satan. Avec lui elle ressuscite, et ce grand œuvre ne peut être dit que par le silence du Verbe.

L'Église fête la dormition de Marie et son assomption. Nous ne possédons que des textes apocryphes à ce sujet, apocryphes et tardifs. Aucun document sérieux n'apparaît avant le concile d'Éphèse en 431, qui reconnaît Marie et la proclame officiellement *Théotokos*, « Mère de Dieu ».

Marie se serait « endormie » à Jérusalem, au milieu des apôtres venus l'entourer. Puis, telle Hanoḵ, ancêtre de Noé, qui « se marche l'*Elohim* et rentre dans le rien », Dieu la prend ; tel Élie arraché de terre par le char d'Israël conduit par des chevaux de feu, elle monte au ciel. Un des textes les plus sûrs, conservé dans la bibliothèque du monastère de Sainte-Catherine au Sinaï, celui de Théophile de Landra, dit ceci : « Tout à coup il se produisit un tonnerre, et un grand tremblement de terre. Et les apôtres voient Marie monter au ciel afin que là où son Fils lui avait réservé une place, elle se réjouisse auprès de lui, en grande confiance, avec le chœur des anges et la foule des prophètes²³... »

Ishah cosmique, Marie est en nous tous la matrice du grand œuvre divino-humain. Elle est celle qui clôt le temps de la division, le temps de la séparation des « deux grands lumineux ». Car si le Dieu créateur est

Le Seigneur et le Satan

seul à faire du UN le deux, le Seigneur ne peut qu'avec l'Homme faire du deux le UN, de même que l'Homme ne peut le faire sans son Seigneur. Et Marie y coopère dans le silence.

Cet ouvrage consacré au mystère des deux grands luminaires ne peut se clore qu'en nous arrêtant sur celui de leur réunification, et cette réunification se joue au Golgotha, dans la matrice du crâne. Le Seigneur redoute cette épreuve :

« Il est un baptême dont je dois être baptisé, dit-il, et combien il me tarde qu'il soit accompli²⁴ ! »

Chacun de nous y sera appelé lorsqu'il sera prêt.

« Il est vrai que vous boirez la coupe que je dois boire et que vous serez baptisés du baptême dont je dois être baptisé... car le Fils de l'Homme est venu pour donner sa vie²⁵... »

Lorsqu'à la sainte Cène qui précède l'épreuve du Golgotha Jésus donne à Judas le pain trempé de vin, « le Satan entra en Judas. Ce que tu fais, fais-le vite », dit alors Jésus au Satan dans une nouvelle complicité²⁶ !

Nous sommes désormais sur un tout autre registre que celui de l'exil. Aussi, lorsque Judas – le Satan – à la tête d'une troupe de soldats vient arrêter Jésus au mont des Oliviers, c'est par un baiser qu'il désigne celui

Le Fils de l'Homme et le Satan

qui doit être saisi²⁷. Baiser de trahison sordide de la part de Judas, baiser nuptial de la part du Satan qui sait que dans le feu du Golgotha le Seigneur épousera l'énergie séraphique qu'il est, il intégrera celle de l'ange de l'ultime hiérarchie imaginale après en avoir écrasé la tête diabolique.

Lors du procès qui conduit Jésus à ce baptême, le gouverneur romain Pilate tente de libérer Jésus en proposant de le gracier, lui, plutôt que Bar Abbas, un malfaiteur enchaîné dans le fond d'une prison, puisque telle est la coutume de libérer un prisonnier ce jour de fête de la Pâque. Mais la foule s'écrie : « Libérez Bar Abbas ! » – trahison de ce peuple qui hier ovationnait le Seigneur.

« Ô mon peuple, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je affligé ? Réponds-moi ! » dit le Seigneur en son cœur, par la bouche du prophète Michée²⁸. Mais le peuple ne peut répondre. Son cri part d'un au-dedans de lui auquel il n'a pas accès ; son cri part de la semence même de l'humanité au plus profond de lui et qu'il ignore, semence divine encore frappée de stérilité, prisonnière, totalement ligotée dans sa balle et qui demande vie.

« Libérez Bar Abbas ! » En ce réel d'une autre matière, le peuple a raison car le mot *Bar* בר, fait des deux lettres *Beit* בית et *Resh* ראש qui enlacées forment le premier mot de la Genèse, *Bereshit* בראשית, est le « principe » même de la vie, il est le « Fils » divin encore à l'état de semence en l'Homme. Cette semence si présente balaye toute la Bible, premier et second Testament, pour venir bouleverser la création en Bar Abbas, ce prisonnier dont Jésus prend la place afin de redonner vie à ce qui était

Le Seigneur et le Satan

frappé de mort. En hébreu, rappelons-le, *Bar* est aussi le « grain de blé », et comme on bat le blé avant de le mettre en terre pour qu'il germe, Jésus est battu, flagellé puis mis en croix.

Le bois de la croix se dresse comme s'est dressé sur sa perche le serpent d'airain autrefois (même « instant »), dans le désert, pour y guérir les Hébreux criblés par les serpents venimeux – aujourd'hui pour y guérir l'humanité ! Le bois lui-même, celui de la perche comme celui de la croix, devenant, disait Isaïe, de l'airain puis de l'or, ou encore un serpent puis de l'or, ce bois est un serpent. Ce sont deux serpents enlacés qui se dressent au Golgotha !

L'un verticalise l'autre. En profondeur c'est le Christ qui redresse le serpent condamné à « manger la poussière ». C'est le Christ serpent divin qui saisit le bois-serpent dans une élévation fulgurante, pré-nuptiale, pour faire de l'or ! Car après sa mort, descendant avec le Satan dans le plus abyssal des enfers de l'Homme, Jésus en écrase la tête diabolique. Il s'unit alors au séraphin prestigieux, prince des armées angéliques, dans une danse de feu. Amour infini !

« Ton soleil ne se couchera plus, ta lune ne s'obscurcira plus car le Seigneur sera ta lumière, toujours²⁹ ! »

Et comme Jésus a traversé le ventre maternel pour naître, il traverse la pierre du tombeau et ressuscite. Avec quelle discrétion... Au cœur de la nuit pour naître, au petit matin où la nuit commence d'écarter ses voiles pour

Le Fils de l'Homme et le Satan

ressusciter ! Bergers, mages et chœurs angéliques sont en Marie-Madeleine, la parfumeuse ; elle est l'humanité restaurée dans ses normes premières.

Tout est susurré...

« Ne me touche pas³⁰. »

Le toucher est réducteur, touche avec ton cœur.

Épilogue

Avec ce même toucher, je m'approche du Testament de celui qui, devenu Fils, voit.

Jean l'évangéliste nous laisse ce bouleversant témoignage qu'est l'Apocalypse ; ravi en son Seigneur, il voit et obéit à l'ange qui lui donne cet ordre : « Ne scelle pas les paroles de la prophétie de ce livre¹. » Comme autrefois le prophète Ézéchiël sommé de dire : « Tout ce que tu vois, dis-le aux enfants d'Israël². »

Mais les enfants d'Israël que nous sommes « ont de la poussière plein les yeux », se lamentait Thérèse d'Avila, poussière qui encombre nos cœurs et nous laisse bien étrangers aux paroles de l'apôtre ! Nous pouvons cependant pressentir que ce dernier livre du corpus biblique n'occupe pas une place neutre.

Le premier Testament nous a préparés au second ; les trois baptêmes y étaient ébauchés. Nous avons étudié la force prémissianique du livre de Job ; chez les Hébreux, la servitude du peuple d'Israël en Égypte, sa Pâque, sa marche dans le feu du désert, jusqu'en « terre promise » ; dans les Évangiles, le baptême d'eau du Christ dans

Le Seigneur et le Satan

le Jourdain, sa descente dans les enfers de l'humanité durant sa vie publique, mais rien ne nous est dit de ce dernier baptême, celui du crâne. Nous passons du récit de la mort de Jésus sur la croix à sa résurrection, puis son ascension. De même qu'aucun récit ne pouvait rendre compte de son baptême de feu vécu dans les instants d'éternité de ses rencontres avec les démons de l'humanité et de leur intégration en sa Personne, de même est indicible l'Instant du Golgotha où le Christ rencontre le Satan.

N'était-ce pas à Jean de nous le faire pressentir ?

Jean l'évangéliste doit d'être devenu Fils de l'Homme, à ce qui s'est passé en cette ultime matrice, dans les ténèbres les plus noires du cœur humain, à la source de son être. L'Église n'en dit mot ; elle met l'accent sur les souffrances et l'agonie de Jésus, dont elle exalte la grandeur et la valeur rédemptrice pour taire l'indicible. Mais cela aura pour conséquence souvent morbide d'amener les chrétiens à cultiver la souffrance, voire à la diviniser. Or, nous l'avons vu, la souffrance n'est pas ontologique ; elle n'a aucune valeur rédemptrice en elle-même, mais seulement si elle reconduit à l'enfantement et à la croissance du Fils de l'Homme.

Les souffrances et l'agonie de Jésus n'ont force de salut qu'intimement liées à l'œuvre de celui qui est en effet le Sauveur, mais dans les enfers du Golgotha où il écrase la tête diabolique du Satan et s'unit au séraphin, le soleil à la lune ; où la semence du Fils de l'Homme, en l'Homme, est sauvée !

Mais comme cela est vite dit !

Épilogue

Le récit de Jean semble être celui de cette terrifiante lutte, prolongement de la « guerre sainte » vécue dans la matrice de feu et qui est œuvre divino-humaine.

Ne pouvant décrire de ce grand œuvre la part divine de l'Instant, Jean en expose la part humaine en son déroulement historique embrassant tous les temps.

C'est alors qu'au milieu des temps, au centre du récit, au cœur de l'humanité :

« Un grand signe parut dans le ciel :
une femme enveloppée de soleil,
la lune sous ses pieds,
une couronne de douze étoiles sur sa tête.
Elle était enceinte et criait, étant en travail
dans les douleurs de l'enfantement³... »

Marie est là ! *'Ishah* cosmique, elle est là, incarnant en un même amour la « mangeoire » qu'est Rébécqah, l'autel du sacrifice d'Isaac, la crèche de Bethléem, le tombeau de Jérusalem, celui de Babel, bientôt les « nouveaux cieux » et la « nouvelle terre »... Irradiée du soleil qu'elle porte – le Seigneur –, elle domine la lune – le Satan –, dont le Seigneur écrase la tête diabolique ; douze étoiles la couronnent – les mondes angéliques –, elle enfante...

Mais pour naître il faut mourir, pour grandir, il faut être détruit ; l'envol de l'aigle implique la plongée dans l'océan de boue où règne la « bête ». Le nombre de celle-ci est 666, nous dit Jean⁴, soit celui de *Ke'Elohim* כאלהים, « comme Dieu »⁵ selon la guématrie traditionnelle ; *Ke'Elohim* fait illusoirement de l'Homme un dieu,

Le Seigneur et le Satan

selon la fallacieuse proposition du serpent ; ce nombre symbolise donc le maintien de l'Homme dans le monde animal de la répétition d'un six qui ne peut passer au sept, d'autant qu'il correspond à la lettre *Waw* ׀, conjonction de coordination « et ». Maintenant l'Homme sur un plan horizontal, ce six est le nombre des répétitions, de la banalisation, de l'ennui qui appelle aux compensations séduisantes autant qu'illusoires, cueillies dans le monde ; nombre des créations prométhéennes, libérantes en un temps, mais sournoisement plus aliénantes encore...

Et cependant ce nombre est aussi un « nombre d'Homme », ajoute Jean. L'apôtre nous invite alors à traduire *Ke'Elohim* non pas par « comme Dieu », mais par « capable de Dieu ». L'Homme dans son ontologie est en effet appelé à donner naissance en lui au Fils de l'Homme et à le faire grandir, soit à se verticaliser pour devenir un *'Elohim*. Le six conjugue alors les contraires qui s'unissent à un niveau supérieur passant symboliquement au sept, au huit, au neuf et au dix, soit au *Yod*, au Saint NOM pleinement accompli יהוה, symboliquement à l'Épée totalement forgée. Dans ce dessin, entre les lettres *Waw* ׀, de valeur 6, et le *Yod* ׀, de valeur 10, se dresse la lame de l'Épée, soit la colonne vertébrale du corps humain où se vit toute la montée de l'échelle sainte. Et le six ne patine plus en répétitions insignifiantes, mais préside à la multiplication du un, de l'unité atteinte dans l'union et le dépassement des contradictions propres à chaque degré. Ce six s'actualise dans les étapes physiologiques de la croissance de l'enfant ainsi que sa denture le révèle : à

Épilogue

six ans l'enfant voit apparaître sa première molaire ; à douze ans ses autres molaires ; à dix-huit ans ses dents de sagesse. Ainsi grandit l'Homme dans son corps et son esprit et plus largement dans les grandes lignes de son histoire. Il est classique de noter la naissance du peuple hébreu avec Abraham son père fondateur quelque mille huit cents ans avant l'ère chrétienne et, à cette même époque approximative, l'écriture des Vedas en Inde ; l'enrichissement de la pensée humaine avec l'arrivée des grands philosophes grecs six cents ans avant la naissance du Christ, celle des prophètes en Israël, celle de Lao Tseu, de Zoroastre, du Bouddha et l'écriture des Upanishads ; puis six cents ans après la naissance du Christ, Mahomet et la grande montée de l'islam. On ne peut nier que cette respiration de l'histoire humaine est à ce rythme. Aussi, lorsque les Écritures nous parlent d'« un temps, deux temps et la moitié d'un temps⁶ » pour nous annoncer une grave étape de l'Histoire, nous est-il permis de penser que – 600 (un temps) + 1 200 (deux temps) + 300 (la moitié d'un temps) = 2 100 années depuis que la femme, au cœur des temps, a enfanté le soleil – c'est aujourd'hui.

Aujourd'hui où le six se verticalise dans son passage au sept, ne nous étonnons pas de la destruction annoncée au septième jour de la Genèse ; cette étape de l'Histoire est celle de l'ouverture du septième mois de gestation cosmique du grand *'Adam* où la bête blessée par l'Épée va vers la mort⁷. Au septième mois, le

Le Seigneur et le Satan

Fils de l'Homme reprend vie ; la semence divine en lui s'éveille ; l'Homme, lassé du non-sens du monde, tend son désir vers Dieu.

Au septième jour une vapeur s'élève en l'*'Adam* et va arroser toute sa *'Adamah*... Et Dieu plante un jardin de jouissance en lui d'où s'écoule le fleuve de son amour, la sève de l'Arbre de Vie⁸. « Vapeur », *'Ed* אד, et fleuve de feu, *Mem* final מ, tendent l'un vers l'autre ; la vapeur, faite d'eau et de feu, et le fleuve brûlant de l'amour divin se rejoignent ; leur union fonde le nom d'*'Adam* אדם. L'*'Adam* est fait de la rencontre de ces deux désirs !

En tout *'Adam* s'élève un chant d'amour qui se heurte si souvent aux parois de la prison mentale qu'il s'est construite et ce chant se dissout alors en tristesse ou violence ! Mais l'*'Adam* recherchant ses normes premières se tourne vers son Dieu et crie son désir. Les mystiques du monde entier, au-delà de leurs différences, car ils sont UN en leur Seigneur, tous crient leur désir.

« L'amour est survenu
comme le sang, il coule dans les veines
il m'a vidé de moi
il m'a rempli de l'Aimé
l'Aimé a envahi chaque parcelle de mon être
de moi il ne restait plus qu'un nom
tout le reste, c'est Lui »,

s'écrie Rûmî qui, lorsqu'il s'efface du monde, dit aux siens :

Épilogue

« Qu'auraient à craindre du crépuscule
le soleil et la lune ?
Cela te semble crépuscule
et c'est pourtant l'aurore⁹ ! »

Notes

Introduction

1. Fred Bérence, *Laurent le Magnifique ou la Quête de la perfection*, Éd. Vieux Colombier, 1949 ; *Léonard de Vinci, ouvrier de l'intelligence*, Éd. La Colombe, 1954.
2. Rûmi, *Mathnavi*, II, 1790.
3. Nicolas Berdiaev, *L'Homme et la Machine*, Éd. Je sers, 1933, p. 51.
4. Cette première édition parut sous le titre *De l'arbre de vie au schéma corporel*, Éd. Robert Dumas, 1974.
5. Gitta Mallasz, *Dialogues avec l'ange*, Aubier-Montaigne, 1976, p. 132.
6. Raymond Abellio, *La Fin de l'ésotérisme*, Flammarion, 1973, rééd. Presses du Châtelet, 2014.
7. Genèse 3,22.
8. Isaïe 6,9-10. Voir aussi Matthieu 13,15.
9. Exode 9,12.
10. Proverbes 25,2.
11. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*.

Le Seigneur et le Satan

I. Du bien et du mal

1. Annick de Souzenelle et Pierre-Yves Albrecht *L'Initiation*, Le Relié, 2013, p. 26.
2. Genèse 2, 6 et 10-14.
3. Annick de Souzenelle, « *Va vers toi* », Albin Michel, 2013.
4. Genèse 12,1.
5. Psaumes 1,3.
6. Voir Annick de Souzenelle, *Le Féminin de l'être*, Albin Michel, 1997.
7. Job 33,15-16.
8. Genèse 2,21.
9. Genèse 32,24-32.
10. Nietzsche, *Humain trop humain*, cité par Françoise Bonardel, *La Voie hermétique*, Dervy Poche, 2011, p. 152.
11. Nietzsche, *Fragments posthumes*, XVI, 379.
12. Genèse 2,21.
13. Deutéronome 6,4-5.
14. Jean 19,30.
15. Zohar III, 274 B.
16. Luc 12,51.
17. Matthieu 11,12.
18. Sourate 33,72.
19. Henry Corbin, *Histoire de la philosophie islamique*, Gallimard, 1964, p. 60.
20. Jean 1,5.
21. Lévitique 19,18.

II. Le mythe de Tobie

1. Tobie 5,3.
2. Genèse 2,10.

Notes

3. Genèse 22,13.
4. Cantique 7,1.
5. Genèse 2,18-24.
6. Psaumes 8,5.
7. Jean 19,26-27.
8. Jérémie 31,15.
9. Genèse 18,3.

III. Rupture dans le cré

1. Genèse 1,14-19.
2. Isaïe 60,19-20.
3. Luc 17,21.
4. Marc 8,12.
5. Genèse 1,26.
6. Psaumes 104,25-26.
7. Proverbes 8,22.
8. Psaumes 35,10.
9. Genèse 3,24.
10. Job 41,18.
11. Job 41,2.
12. Job 1 et 2.
13. Job 13,4.
14. Jude 9.
15. Genèse 3,1.
16. Genèse 3,15.
17. Jean 8,58.
18. Sourate 18,65-82.
19. Exode 3 ; Nombres 12,8.
20. Genèse 14,17-19.

Le Seigneur et le Satan

IV. Approche de la fonction ontologique du Satan

1. Voir chap. II à propos de Genèse 18.
2. Psaumes 104,9.
3. Voir chap. I à propos de Genèse 28,10-22.
4. Zacharie 3,1-2.
5. Job 41, 4-13.
6. Cantique 8,6.
7. Cantique 1,1.
8. Nombres 12,8.
9. Genèse 33,4.
10. Marc 8,22-26.
11. Voir chap. III à propos de Isaïe 60,19-20.
12. Job 42,5-6.
13. Ézéchiel 3,1-3.
14. Régis Dutheil, *L'Homme superlumineux*, Sand, 1995, p. 63-65.
15. Henry Corbin, *L'Homme de lumière dans le soufisme iranien*, Présence, 1984.
16. Genèse 32,28.
17. Grégoire le Grand, *Apophtegmes*, 5.

V. L'Adam et le Satan, auteurs de l'exil

1. Genèse 2,15.
2. Genèse 2,16-17.
3. Matthieu 4,1.
4. Genèse 2,25.
5. Genèse 9,21.
6. II Rois 1,11-13.
7. Proverbes 8,12 et s.
8. Marc 10,25.

Notes

9. Marc 10,7-8.
10. Genèse 3,17-18.
11. Genèse 3,19.
12. Genèse 3,16.
13. Deutéronome 6,5.
14. Genèse 2,6.
15. Genèse 3,7.
16. Jean 4,4-26.
17. Jean 2,1-10.
18. Genèse 3,15.
19. Josué 6,20.
20. Josué 5,13-15.
21. Genèse 25,25.
22. Jean 11,1-45.
23. Genèse 2,18.

VI. Le Satan diabolique, le mal

1. Luc 15,11-32.
2. Genèse 4,8.
3. Voir Annick de Souzenelle, *Œdipe intérieur*, Albin Michel, 1998.
4. Matthieu 8,12.
5. Exode 9,1-7.
6. Maître Eckhart, *Traité et Poèmes*, Albin Michel, 2011, p. 173.
7. Genèse 3,22.
8. I Corinthiens 15,55.
9. Jean 16,33.
10. Luc 10,18.
11. Voir Annick de Souzenelle, « *Va vers toi* », *op. cit.*, chap. 1.
12. I Pierre 5-8.
13. Genèse 2,19.
14. Genèse 18,26-33.

Le Seigneur et le Satan

15. Michée 5,1.
16. Matthieu 5,1-11.
17. Cité de mémoire.
18. Victor Hugo, *Les Contemplations*, Préface.

VII. Le symbolisme du serpent

1. Exode 7,9.
2. Isaïe 60,17.
3. Genèse 2,11.
4. Nombres 21,4-9.
5. Jacob Böhme, cité par Alain Gheerbrant in *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, art. « serpent », 1969.
6. Mircea Eliade, *Le Chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Payot, 2007.
7. Jeremy Narby, *Le Serpent cosmique*, Éd. Georg, 1995, p. 117.
8. Psaumes 103,5.
9. Annick de Souzenelle, recueil de poèmes en voie d'écriture.

VIII. Le Fils de l'homme et le Satan

1. Luc 7,28.
2. Luc 4,41.
3. Matthieu 16,16.
4. Genèse 38,28.
5. Genèse 1,2.
6. Sourate 21,91.
7. Sourate 3,45-47.
8. Sourate 4,171.
9. Luc 1,30-38.
10. Isaïe 7,14.
11. Genèse 2,2.

Notes

12. Luc 2,6.
13. Isaïe 1,3.
14. Jean 14,12.
15. Jean 5,13 et 7,30 ; Luc 24,31.
16. Jean 6,19.
17. Matthieu 17,2.
18. Luc 2,41-50.
19. Jean 10,38.
20. Jean 2,3-5.
21. Matthieu 12,46-50.
22. Rabindranath Tagore, *L'Offrande lyrique*, poème LXXIII.
23. Cité de mémoire.
24. Luc 12,50.
25. Marc 10,39 et 45.
26. Jean 13,27.
27. Matthieu 26,49.
28. Michée 6,3.
29. Isaïe 60,20.
30. Jean 20,17.

Épilogue

1. Apocalypse 22,10.
2. Ézéchiel 40,4.
3. Apocalypse 12,1-2.
4. Apocalypse 13,18.
5. Genèse 3,5.
6. Apocalypse 12,14.
7. Apocalypse 13,14.
8. Genèse 26-10.
9. Rûmî, *Divan*, cité par Leili Anvar, *Rûmî*, Entrelacs, 2004, p. 222 et 122.

Table

Introduction. Sur les pas de Nietzsche	7
I. Du bien et du mal	23
II. Le mariage <i>Tob-Ra'</i> . Le mythe de Tobie ...	41
III. Rupture dans le créé. Intimité des « deux de la rupture »	57
IV. Approche de la fonction ontologique du Satan	75
V. L' <i>Adam</i> et le Satan, auteurs de l'exil	95
VI. Le Satan diabolique, le mal	115
VII. Le symbolisme du serpent	133
VIII. Le Fils de l'Homme et le Satan. Le soleil et la lune réunifiés	141
Épilogue	167
<i>Notes</i>	175

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Le Symbolisme du corps humain, 1991.

L'Égypte intérieure ou les dix plaies de l'âme, 1991.

La Lettre, chemin de vie, 1993.

La Parole au cœur du corps.
Entretiens avec Jean Mouttapa, 1993.

Job sur le chemin de la lumière, 1994.

Alliance de feu, 2 vol., 1995.

Le Féminin de l'être.
Pour en finir avec la côte d'Adam, 1997.

Œdipe intérieur.
La présence du Verbe dans le mythe grec, 1999.

L'Arc et la Flèche, 2003.

L'Alliance oubliée,
La Bible revisitée, avec Frédéric Lenoir, 2005.

Résonances bibliques, 2006.

*Le Baiser de Dieu
ou l'Alliance retrouvée, 2007.*

*« Va vers toi ».
La vocation divine de l'Homme, 2013.*

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Nous sommes coupés en deux.
Jonas, le prophète qui intègre son ombre,
livre et CD audio, Éd. du Relié, 2008*

Annick de Souzenelle

Le Seigneur et le Satan

De tout temps, les hommes se sont demandé pourquoi le mal et le malheur sont si présents en ce monde, pourquoi « il pleut sur les justes et il fait soleil pour les méchants » – mystère encore plus grand dans le monothéisme, puisque Dieu y est censé être le Tout-Puissant. Depuis *Le Symbolisme du corps humain* jusqu'à « *Va vers toi !* », Annick de Souzenelle n'a cessé d'explorer le texte biblique en écho à cette interrogation.

Elle ose ici l'aborder de front, par-delà tout moralisme, en questionnant le personnage du Satan : comment se fait-il que celui qui est perçu comme le Maître des Ténèbres soit mis en scène, dans le livre de Job, comme un interlocuteur du Seigneur, passant même un pacte avec Lui ? Se pourrait-il qu'il ait une fonction dans le processus de la Rédemption, et que ses apparitions comme le grand Tentateur – face à Adam et Ève ou à Jésus – soient autant d'épreuves incontournables sur le chemin initiatique ? Le serpent qui le symbolise est peut-être la réponse à cette énigme...



SEIGNEUR ET LE SA
SOUZENELLE A DE
191 0103



IRITUALITES 16:20:43
59 751981 03464371 092745 03

20 8229 6
ISBN 978-2-226-32017-9
18 € TTC